Torquato Tasso

(Le Tasse)

LA JÉRUSALEM DÉLIVRÉE

(tome 2)

traduction
M. V. Philipon
de La Madelaine

1841 (1581)

bibliothèque numérique romande *ebooks-bnr.com*

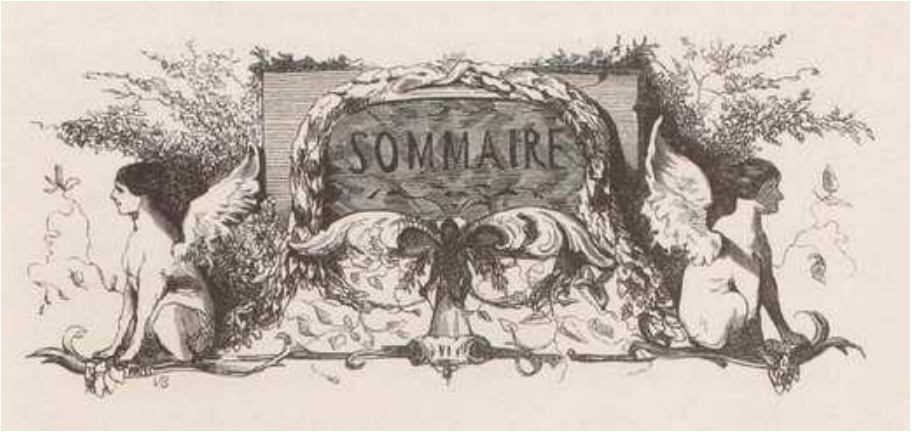


Table des matières

TABLE DES CHANTS XI à XX (TOME 2).....3
CHANT XI.....6
CHANT XII.....24
CHANT XIII. 47
CHANT XIV. 65
CHANT XV.....82
CHANT XVI. 98
CHANT XVII. 116
CHANT XVIII.....138
CHANT XIX. 160
CHANT XX.....188
Ce livre numérique 217

TABLE DES CHANTS XI à XX (TOME 2)

11. Les Chrétiens implorent le secours du Ciel par des hymnes pieuses et des sacrifices. – Ils livrent ensuite l'assaut aux murailles. – La ville est près de succomber sous leurs efforts, lorsque Clorinde blesse Godefroi et l'empêche de poursuivre sa victoire. – Guéri par un ange, le héros retourne au combat, mais les rayons du soleil se cachent à l'horizon.

12. Clorinde apprend d'un serviteur fidèle l'histoire de sa naissance. – Elle se rend au camp des Chrétiens pour y tenter une entreprise hardie qui la conduit à sa perte. – Elle rencontre Tancrède qui la blesse mortellement ; mais, avant d'expirer, elle reçoit le baptême des mains de son amant. – Argant jure de tirer une vengeance terrible de ce meurtre.

13. Ismen contraint les puissances infernales à défendre la forêt. – Les démons prennent toutes sortes de figures étranges et mettent en fuite ceux qui viennent troubler cette retraite. – Tancrède s'y rend ; rien ne l'effraie, mais une vive compassion l'empêche de montrer sa valeur. – L'armée, que la sécheresse de l'air accable, retrouve des forces après une pluie abondante.

14. Un songe apprend à Godefroi que Dieu veut qu'il rappelle Renaud dans le camp. – Il accueille la demande que lui font les principaux chefs. – Pierre, qui depuis longtemps est instruit des volontés de l'Éternel, dirige les envoyés de Bouillon dans un lieu où un enchanteur les reçoit avec bonté, leur découvre les secrets artifices d'Armide et leur donne des conseils pour la réussite de leur entreprise.

15. Instruits par le Mage, les deux guerriers partent et trouvent la nef fatale qui les attend sur le rivage. – Ils mettent à la voile et découvrent bientôt la flotte et l'armée du Soudan d'Égypte. – Puis, à l'aide du vent et de leur guide, ils traversent un immense espace de mer. – Enfin, ils arrivent dans une île solitaire et résistent à la puissance et aux enchantements d'Armide.

16. Les deux chevaliers pénètrent dans le labyrinthe où Renaud est captif. – Ils excitent son dépit et ses remords, et le décident à partir avec eux. – Armide emploie vainement les pleurs et la prière pour retenir celui qu'elle aime. – En proie à la plus violente douleur, elle détruit son palais ; et, brûlant du désir de se venger, elle s'élève dans les airs.

17. Le Soudan d'Égypte fait défiler devant lui sa puissante armée et la dirige ensuite contre les Chrétiens. – Armide, qui appelle de ses vœux la mort de Renaud, se réunit à cette armée avec ses troupes, et, pour satisfaire plus sûrement son cruel désir, elle s'offre pour prix de la vengeance. – Renaud se couvre de l'armure redoutable où sont gravés les exploits de ses illustres aïeux.

18. Renaud pleure ses fautes ; il tente l'entreprise de la forêt et en sort victorieux. – La nouvelle de l'approche des Égyptiens s'étant répandue, l'adroit et rusé Vafrin va les espionner dans leur camp. – Une bataille terrible est livrée sous les murs de Solime, mais les Chrétiens reçoivent du Ciel un si puissant secours, qu'ils se rendent maîtres de la ville.

19. Tancrède triomphe du terrible Argant dans un combat singulier. – La citadelle sert de refuge à Aladin. – Herminie charge Vari d'un important message. – Elle revient avec lui ; et, sur leur chemin, ils trouvent Tancrède, mourant, étendu sur le sable. – Herminie pleure et panse les blessures de son amant. – Godefroi est instruit des embûches que les Infidèles préparent contre lui.

20. L'armée égyptienne arrive et livre une sanglante bataille aux Chrétiens. – Le Soudan sort de la tour assiégée pour combattre dans la plaine. Aladin le suit, mais ils succombent sous d'illustres coups. – Renaud apaise le courroux d'Armide. – Les soldats de Godefroi font un grand massacre des Infidèles, et vont ensuite célébrer leur victoire dans le temple du Seigneur.

CHANT XI.

Les Chrétiens implorent le secours du Ciel par des hymnes pieuses et des sacrifices. – Ils livrent ensuite l'assaut aux murailles. – La ville est près de succomber sous leurs efforts, lorsque Clorinde blesse Godefroi et l'empêche de poursuivre sa victoire. – Guéri par un ange, le héros retourne au combat, mais les rayons du soleil se cachent à l'horizon.

LE chef de l'armée chrétienne, entièrement occupé de l'assaut qu'il médite, active la construction des machines de guerre. Le vénérable ermite se présente à lui ; et, le tirant à l'écart, lui parle ainsi d'un ton imposant et austère : « Godefroi, tu apprêtes les armes terrestres, mais tu ne commences pas par où tu devrais commencer. Pense d'abord à Dieu ! Que de saintes et publiques prières invoquent avant tout la milice des anges et des bienheureux qui, seule, peut t'obtenir la victoire ! Que les prêtres revêtus de leurs ornements sa-

crés marchent les premiers, et qu'une pieuse harmonie soutienne leurs chants. C'est à vous, chefs illustres d'une sainte entreprise, de donner l'exemple de la piété aux soldats qui suivront vos pas. »

Ainsi parle l'ermite, et Bouillon se rend à la sagesse de ses avis : « Élu des Cieux, lui répond-il, je m'empresserai d'obéir à tes conseils ; tandis que je vais ordonner à mes chevaliers de se rendre auprès de moi, va trouver les illustres prélats Guillaume et Adhémar ; c'est à toi de régler avec eux les pompes de cette cérémonie auguste et religieuse. »

Le jour suivant, Pierre réunit les deux évêques et tous les clercs dans une vallée où est l'autel sur lequel on célébrera le service divin. Les diacres portent les surplis éclatants ; Guillaume et Adhémar ceignent la mitre et couvrent leurs blanches tuniques de chapes d'étoffes d'or qui s'agrafent sur la poitrine. Pierre s'avance seul, le premier ; il déploie dans les airs l'étendard respecté des Cieux mêmes. Partagés en deux colonnes égales, les prêtres, le front humilié, le suivent d'un pas lent et majestueux ; leurs voix suppliantes forment un double concert. Adhémar et Guillaume marchent ensemble et les derniers du pieux cortège. Bouillon vient après ; il est seul, personne n'est à ses côtés. Les autres chefs le suivent deux à deux. Toute l'armée, prête à les protéger, défile avec ordre et en silence. Les sons belliqueux des trompettes et d'autres bruits de guerre ne se font plus entendre, mais bien les chants humbles et pieux des Chrétiens qui sortent des retranchements. Ils t'invoquent, ô Père éternel ; et toi, Fils égal au Père, et toi, Esprit-Saint dont l'amour t'unit à tous deux, et toi, Vierge, mère d'un Homme-Dieu, ils vous supplient d'écouter leurs prières. Ils vous implorent, ô vous qui conduisez les triples ordres des légions célestes ; et toi, saint Précurseur, qui lavas dans les flots bénis du Jourdain

les taches de l'humanité ! Leurs vœux s'élèvent aussi vers le glorieux Apôtre qui est la pierre fondamentale et le solide appui de l'Église, d'où les pontifes, ses augustes successeurs, répandent les trésors de la grâce et de la miséricorde ! Et toi, céleste Messager que Dieu envoya pour annoncer au monde la venue du Vainqueur de la mort ; et vous, Martyrs courageux, qui, par le sacrifice de votre sang et de votre vie, témoignâtes de la vérité de la Foi. Ils vous invoquent aussi, ô vous dont la parole et les écrits enseignèrent le chemin pénible du Ciel. Et toi, Favorite de Jésus, qui sus choisir le sort le plus sûr et le plus heureux ; et vous, vierges qui, enfermées dans des cellules isolées, êtes unies au Seigneur par les nœuds les plus purs ; et vous encore, femmes magnanimes dont la constance a bravé les tourments et la rage des persécuteurs.

Tels sont les chants des Chrétiens. Leurs longues lignes déployées s'étendent et s'avancent avec lenteur vers le Mont-Olivet, qui reçoit son nom des oliviers dont sa cime est ornée. Révérée des nations, cette montagne oppose ses versants à l'orient de Solime, et n'en est séparée que par la vallée de Josaphat. C'est là que se dirige l'armée au bruit retentissant des hymnes sacrées que répètent les mille échos des antres, des rochers et des vallons. Partout on entend redire le nom du Christ et celui de Marie. Il semble qu'une sublime harmonie anime les monts et les bois.

Cependant, du haut de leurs murailles, les Infidèles, tranquilles et silencieux, contemplent avec étonnement cette procession solennelle, cette pompe extraordinaire et ces rites étrangers. Mais bientôt la nouveauté de ce spectacle ne les captive plus ; ils poussent de misérables et profanes clameurs. Leurs injures et leurs blasphèmes font mugir les torrents, les vallées et les montagnes ; mais rien n'interrompt la

douce et suave mélodie des Chrétiens. Ils ne se détournent pas et dédaignent ces outrages comme on méprise les cris des oiseaux importuns. Ils sont hors de la portée des flèches, et ne craignent pas que les coups de l'ennemi puissent troubler leurs saintes pensées ; ils continuent d'offrir au Ciel leurs prières et leurs vœux. Au sommet de la colline s'élève l'autel magnifique où les prélats vont consommer le sacrifice auguste. Des deux côtés brûle une lampe où l'or reflète mille feux. Guillaume se pare d'autres ornements plus riches et plus précieux. Il se recueille en silence ; puis, d'une voix éclatante, il s'accuse lui-même et rend grâces au Dieu qu'il implore. Prosternés autour de l'autel, les chefs écoutent le prélat, sur lequel la foule, plus éloignée, fixe ses regards. Mais, après la célébration des sublimes mystères : « Partez ! » leur dit-il. Et de sa main étendue, il les bénit. Alors, l'armée reprend le chemin qu'elle vient de parcourir, et rentre dans l'intérieur du camp.

Les rangs sont rompus ; Godefroi, suivi d'une foule nombreuse et empressée, regagne sa tente. Se retournant alors vers ceux qui l'ont accompagné, il les congédie et ne retient que les principaux chefs. Il les invite à sa table, et fait

placer vis-à-vis de lui le vénérable comte de Toulouse. Quand les pressants besoins de la faim sont apaisés, Bouillon leur dit : « Que le retour de l'aurore vous trouve disposés pour l'assaut ; la prochaine journée sera toute aux dangers et aux combats, consacrez le reste de celle-ci à vos derniers préparatifs et au repos ! Allez donc ranimer vos forces et exciter l'ardeur de vos soldats. »

Ils prennent congé de Bouillon, et bientôt les hérauts proclament, au son des trompettes, que tous les guerriers doivent se tenir prêts au lever du soleil ; ils donnent à leurs travaux et à leurs pensées une partie de cette journée ; puis, la nuit bienfaisante et silencieuse fait trêve à leurs fatigues.

C'était l'heure matinale où l'Orient ne s'est point encore rougi des feux du jour, le soc des charrues ne trace pas encore les rudes sillons, le pâtre n'a point foulé les prairies, l'oiseau dort en paix à l'abri des feuillages, le son des cors et les aboiements des chiens ne troublent pas la forêt ; soudain la trompette éclatante annonce le réveil des guerriers, et le cri : Aux armes ! retentit jusqu'aux cieux. Tout le camp répète : Aux armes ! aux armes ! L'intrépide Godefroi se lève ; il ne prend pas sa cuirasse accoutumée et son large casque ; il revêt l'armure plus légère des fantassins. Raymond arrive ; et, en le voyant couvert de ces faibles armes, il devine ses projets : « Où est, lui dit-il, ta solide et pesante cuirasse ? Où est ta cotte de mailles d'acier ? Pourquoi négliger le soin de ta défense ? Je ne puis approuver que tu t'exposes ainsi ; cela me fait croire que tu te prépares à des actions au-dessous de ta valeur. Que prétends-tu faire ? Conquérir en soldat une palme ordinaire, escalader les murailles ! Ah ! laisse à d'autres ces dangers ! C'est à nous de risquer une vie moins grande et moins nécessaire au triomphe de la Foi. Reprends donc, seigneur, ta pesante armure, et pense à te conserver

pour nous ! Ton existence est la vie de cette armée ; au nom du Ciel, ne prodigue pas des jours si précieux ! »

Godefroi lui répond : « Rappelle-toi, ô Raymond ! que lorsque le vénérable pontife Urbain me ceignit l'épée dans Clermont et m'arma pour la cause du Tout-Puissant, mes serments l'assurèrent que mon zèle ne se bornerait pas aux simples devoirs du capitaine ; je promis de combattre dans toutes les circonstances comme un simple guerrier. Aussi, dès que j'aurai ordonné toutes les dispositions pour l'attaque et accompli mes devoirs de général, j'irai, je monterai à l'assaut, et tu ne pourras me blâmer, car je n'aurai fait qu'accomplir un vœu solennel. Que le Ciel daigne veiller sur mes jours et les protéger ! »

Sa volonté reste inflexible ; ses deux frères et tous les chevaliers français suivent son exemple ; ils prennent, comme lui, l'armure légère des fantassins. Cependant les Infidèles se sont rangés du côté du Septentrion sur les murailles qui se replient vers l'Occident. C'est le point le plus faible et celui dont l'accès est le plus facile. Sur toutes les autres parties de son enceinte Solime n'a point à craindre que l'ennemi risque l'attaque. C'est donc là qu'Aladin a réuni ses plus braves soldats et les troupes mercenaires. Mais, dans ce péril extrême, il force les vieillards et les enfants à partager les travaux et le sort des guerriers. Ils porteront aux défenseurs la chaux, le soufre, le bitume, les pierres et les dards. La partie des murs qui commande la plaine est entièrement couverte d'armes et de machines de guerre. La taille gigantesque du terrible Soudan s'élève au-dessus des créneaux. Plus loin, au milieu des tours, le Circassien se montre féroce et menaçant. Clorinde est sur la tour Angulaire, d'où elle semble planer sur les combattants ; à ses épaules est suspendu un carquois plein de flèches acérées. Déjà l'arc est

tendu, déjà le trait repose sur la corde. Impatiente de frapper, la belle amazone attend l'arrivée de l'ennemi. Telle jadis on peignait la reine de Délos lançant du haut de la nue ses traits sur la terre. Le vieux roi parcourt à pied la ville et va d'une porte à l'autre ; dans sa sollicitude, il s'assure que l'on a exécuté tous ses ordres ; il excite et raffermit les courages ; il renforce les postes et les fait garnir d'une plus grande quantité d'armes : il surveille tout.

Les femmes remplissent les mosquées de leurs prières impies et sacrilèges. « Ô Mahomet ! s'écrient-elles, que ton bras juste et puissant brise la lance du brigand français ! Abats, renverse au pied de ces hautes murailles ceux qui tant de fois outragèrent ton nom ! » Vaines paroles qui ne sont point exaucées au séjour des plaintes éternelles et de la mort !

Tandis que la cité s'arme et prie, le sage Godefroi déploie ses troupes et arbore ses étendards. L'infanterie, disposée avec prudence et habileté, sort du camp en bon ordre et se range sur deux lignes obliques en face des remparts qu'elle doit attaquer. Au centre sont les machines de guerre, qui, pareilles à la foudre, vomiront sur les assiégés des traits et des quartiers de rocher. La cavalerie reste en arrière pour protéger les assaillants ; les troupes légères éclairent les environs.

Le signal est donné, les arcs, les frondes, les balistes font pleuvoir une si grande quantité de pierres et de traits, que bientôt le nombre des défenseurs diminue : les uns ont péri derrière les créneaux, les autres ont déserté leur poste ; la multitude qui couvrait les remparts a disparu. Les Chrétiens, à l'abri sous leurs boucliers unis dont ils couvrent leurs têtes, s'élancent avec impétuosité et se hâtent d'arriver au pied du

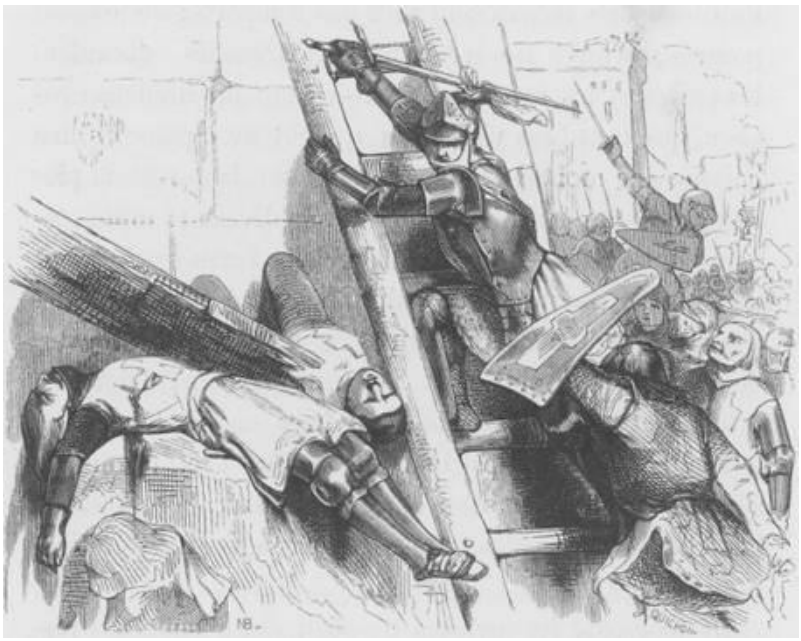
fossé. D'autres se retirent derrière les machines et cherchent à éviter une grêle de pierres. Les plus avancés s'efforcent de combler le fossé et d'écarter les obstacles. La nature du sol n'a pas permis que de la vase ou des eaux en défendissent le fond ; les pierres, les fascines, les troncs d'arbre, la terre même, l'ont promptement rempli. Alors, l'audacieux Adraste s'y jette le premier et plante une échelle. Les dards, le bitume bouillant dont on l'accable ne l'arrêtent pas. On voit le fier Helvétien suivre sa course dans les airs. Déjà il est parvenu à la moitié de la hauteur ; en butte à mille traits, il n'a reçu aucune blessure, quand soudain une énorme pierre ronde, rapide comme le globe de fer que vomissent les bombardes, tombe sur son casque, et il est précipité au pied des murs. Ce coup terrible, c'est Argant qui l'a porté ! Adraste n'est pas mort ; mais, étourdi par cette lourde chute, il reste étendu sans connaissance et immobile. Alors le Circassien s'écrie d'un ton cruel et farouche : « Voici le sort du premier, qu'un second le remplace ! Héros si prudents ! que ne vous montrez-vous à découvert ? Moi, je ne me cache pas ! Mais en vain vous vous croyez protégés par vos cavernes mobiles, vous y mourrez comme des bêtes fauves dans leurs repaires ! »

Ces paroles de défi n'empêchent point les Chrétiens de s'avancer avec précaution. Les uns se tiennent dans l'intérieur des machines ; les autres, serrés sous leurs vastes boucliers, bravent les traits et les projectiles. Déjà les énormes tours, les béliers sont près des remparts ; de longues poutres, armées de fer à leurs extrémités, ébranlent les portes et les murailles. Tout-à-coup un immense rocher, que cent bras vigoureux roulent avec peine, s'abat comme une montagne qui s'écroule sur la tortue la plus compacte. Les boucliers cèdent et se divisent ; mille casques sont brisés, la terre est jonchée d'armes, de sang, de crânes, de

membres palpitants et épars. Alors les assaillants quittent les machines, se montrent à découvert et affrontent de plus près l'ennemi. Les uns fixent des échelles et tentent l'escalade ; d'autres sapent à l'envi les fondements. Les coups du bélier tombent et retombent sur la muraille qui se déchire ; ses flancs entrouverts laissent au milieu des ruines un passage aux Chrétiens impatients.

De leur côté les assiégés ne négligent aucune des ressources de l'art de la guerre ; partout où frappent les machines, ils suspendent des balles de laine qui reçoivent le choc. Cette matière souple et molle amortit les coups. Tandis que les guerriers de Godefroi font preuve de tant de courage et de témérité, Clorinde a sept fois tendu son arc ; sept fois ses flèches ont sifflé dans les airs et se sont rougies du plus illustre sang. La fière Amazone eût dédaigné d'obscures victimes et des meurtres vulgaires. Le premier chevalier qu'elle blesse est le plus jeune des fils du roi d'Angleterre. Il sort à peine de sa retraite, et déjà le fer cruel l'atteint et lui perce la main droite, que protège en vain un gantelet d'acier. Il ne

peut plus combattre et se retire en frémissant de rage plutôt que de douleur. Le vaillant comte d'Amboise meurt sur le bord du fossé ; une flèche le frappe à la poitrine et sort par le dos. Le Français Clotaire presse du pied les échelons, lorsqu'il a les deux flancs traversés. Le comte de Flandre est blessé au bras gauche au moment où il fait mouvoir le bélier ; il veut, mais en vain, arracher le fer qui reste dans la plaie. Adhémar, qui de loin suit les détails de cet assaut furieux, reçoit une flèche dans le front. Il porte la main à sa tête, et une seconde flèche cloue cette main sur le visage. Il meurt, et le bras d'une femme a versé le sang d'un saint prélat ! Le téméraire Palamède, qui brave le danger, est près de saisir les créneaux. Déjà il gravit les ruines, la septième flèche de Clorinde lui crève l'œil droit, s'enfonce dans l'orbite, brise les nerfs et sort derrière le crâne sanglant. Le guerrier chancelle, tombe et expire au pied de ces murs qu'il voulait escalader. Telle est la fatale adresse de la guerrière.



Cependant, Godefroi, redoublant son attaque, se prépare à accabler les assiégés ; il a fait pousser, près de l'une des portes, la plus haute des machines : c'est une tour de bois qui s'élève au niveau du rempart. Pleine d'armes et de guerriers,

elle roule sur un essieu mobile. On approche cette masse le plus près possible de la muraille ; de son sein s'échappe une grêle de dards et de javelots ; et, de même que dans les batailles navales, un vaisseau cherche à s'accrocher aux flancs du navire ennemi, elle s'efforce de s'attacher au rempart ; mais les défenseurs la repoussent avec leurs piques, la frappent de front et sur les côtés, et lancent d'énormes rochers sur le faîte et sur les roues. Des deux côtés, s'élèvent tant de pierres et de traits que le ciel en est obscurci. Deux nuées épaisses semblent se heurter dans les airs ; et, parfois, rencontrée par une autre flèche, la flèche revient vers la corde qu'elle a quittée. Du haut de leurs murailles, les Sarrasins tombent comme les feuilles ou les fruits encore verts qu'abattent de durs et froids grêlons. Leurs pertes sont d'autant plus nombreuses qu'ils sont plus mal armés. Une partie de ceux qui survivent s'éloignent précipitamment de cette machine immense qui les foudroie.

Mais le Soudan de Nicée est immobile et excite les plus braves à la résistance. Le fier Argant accourt en brandissant une poutre qu'il oppose à la tour ennemie ; il l'écarte, et, d'un bras puissant, la tient éloignée de toute la longueur de son arme. L'intrépide Clorinde arrive pour partager leurs périls.

Enfin, les Chrétiens ont coupé, à l'aide de longues faux, les cordes auxquelles les ballots de laine étaient suspendus. Leur chute laisse le rempart sans défense contre l'action des béliers. Heurtés par la tour, battus sans relâche par les machines, les murs brisés commencent à s'ouvrir et laissent voir le chemin caché qui conduit dans l'intérieur de la ville. Couvert d'un vaste bouclier dont il se servait rarement dans les combats, Godefroi s'approche de ces murs chancelants. Il examine prudemment le passage, et voit Soliman descendre

au milieu des ruines pour en défendre les abords, tandis que Clorinde et Argant, toujours à la même place, occupent le haut du rempart.

À cette vue, son cœur s'enflamme d'une ardeur généreuse ; il se retourne vers le fidèle Sigier, qui porte son arc et un autre bouclier plus léger : « Maintenant, lui dit-il, donne-moi ces armes, j'essaierai de franchir le premier cette brèche que les éboulements ont rendue plus difficile. Il est temps de faire ici éclater ma valeur. » À ces mots, pendant qu'il change de bouclier, une flèche siffle dans les airs et le blesse à la jambe à l'endroit où les nerfs réunis rendent la douleur plus vive. C'est de ta main, Clorinde, qu'est parti le trait fatal ; c'est à toi que l'honneur en revient ! Si ce jour ne vit pas l'esclavage et la destruction des Infidèles, ils ne le durent qu'à ton bras. L'intrépide héros semble braver la souffrance ; il poursuit sa course, escalade la brèche et excite ses soldats. Mais bientôt il s'aperçoit que le mouvement irrite sa blessure ; sa jambe plie et ne le soutient plus : il est enfin obligé d'abandonner l'attaque.

De la main il appelle le vaillant Guelfe et lui dit : « Je suis forcé de me retirer. Remplis ici le devoir d'un général ; commande à ma place ; je m'éloigne, mais je ne tarderai pas à revenir. » Il monte sur un léger coursier, et il ne peut toutefois se dérober aux regards. Avec lui, la Fortune quitte les Chrétiens. Privés de l'appui du Dieu des combats, ils perdent le courage ; leur impétuosité se ralentit ; le fer est moins avide de sang ; le son même des trompettes s'affaiblit. Les Sarrasins, au contraire, sentent renaître leur ardeur, reprennent courage et retrouvent l'espoir ; déjà les plus timides reparaissent sur les remparts, d'où l'effroi les avait chassés. Les femmes même, animées par l'amour de la patrie et l'exemple de l'intrépide Clorinde, ont pris les armes. Les

cheveux épars, la robe ajustée, elles courent se mêler aux défenseurs, et ne craignent pas d'exposer leurs jours pour le salut de la cité chérie ; leurs mains agitent des javelots. À la vue de Guelfe qui tombe blessé, l'épouvante cesse de troubler les Infidèles et redouble parmi les Chrétiens. Entre mille guerriers, le Destin a choisi ce héros ; une pierre, lancée de loin, le renverse ; et Raymond, atteint d'un coup pareil, va, comme lui, mesurer la terre. Le courageux Eustache reçoit sur le bord du fossé une grave blessure. Dans ce malheureux moment, les Sarrasins ne lancent pas un trait (et le ciel en est obscurci) qu'il ne donne la mort ou ne fasse, du moins, de cruelles blessures.

Le Circassien, que le succès enorgueillit, élève une voix insultante : « Ce n'est point ici Antioche, s'écrie-t-il, ce n'est plus cette nuit propice à vos lâches stratagèmes ! Vous trouvez le brillant éclat du jour et des ennemis que n'engourdit pas le sommeil ; c'est une autre guerre et d'autres combats ! Vous n'avez donc plus au fond du cœur une étincelle de votre goût insatiable pour le butin, de votre amour de gloire ! Ô vous qui reculez sitôt, vous dont ce court assaut a épuisé les forces, vous n'êtes plus des soldats, mais des femmes

craintives. » Sa fureur s'allume ; cette vaste cité qu'il protège lui semble un champ de bataille trop étroit pour son audace. D'un seul bond il se jette sur la brèche, s'y fraie un passage et en occupe l'entrée. Alors il dit au Soudan qu'il trouve à ses côtés : « Soliman, voici le jour, voici le lieu où l'on doit juger de notre valeur ! Qui t'arrête, que crains-tu ? Moi, j'irai dans la plaine chercher la palme, digne prix du plus brave ! »

À ces mots, tous deux se précipitent, l'un ivre de fureur, l'autre entraîné par l'honneur et piqué de ce défi hautain. Tous deux brûlent de se signaler ; ils fondent à l'improviste sur l'ennemi. Bientôt, avec les cadavres des guerriers qu'ils abattent, avec les armures, les casques, les boucliers, les échelles brisées, les béliers renversés, ils forment une montagne, un nouveau rempart à la place de leurs murailles détruites. Les Chrétiens, qui naguères remplis d'espoir ne songeaient qu'à franchir tous les obstacles, non seulement renoncent à l'idée de pénétrer dans la ville, mais semblent alors incapables de se défendre. Un dernier choc les met en fuite, et ils laissent leurs machines à la merci des Sarrasins. Ceux-ci les frappent et les détruisent avec un tel acharnement, que désormais elles ne seront plus propres à une nouvelle attaque. Soliman et le Circassien, s'abandonnant à leur fougue impétueuse, demandent à grands cris des flammes aux assiégés, et déjà ils volent vers la tour en agitant deux torches brûlantes. Telles, les trois horribles sœurs, ministres dociles de Pluton, quittaient jadis, pour bouleverser le monde, le seuil du Tartare, et secouaient leurs flambeaux et leurs serpents.

Tancrède, qui sur un autre point excite les assaillants, voit les succès des Infidèles. Il aperçoit le feu et les torches menaçantes ; aussitôt il s'élance pour arrêter les Sarrasins.

Sa valeur éclate en coups si terribles, que les vainqueurs perdent leurs avantages et fuient.

Tandis que l'inconstance de la Fortune change et varie la face du combat, Godefroi, blessé, s'est retiré dans sa tente ; Baudouin et le fidèle Sigier sont près de lui ; la foule de ses amis inquiets l'entoure. Impatient, il essaie d'arracher lui-même le trait de la plaie ; le bois se rompt. Il exige qu'on emploie, pour le retirer, les moyens les plus prompts et les plus efficaces. Il veut que l'on examine tous les ravages du fer, que l'on tranche, que l'on coupe hardiment. « Rendez-moi aux combats, dit-il ; il ne faut pas que cette première bataille se termine sans moi. » Et, appuyé sur une longue lance, il offre sa jambe aux instruments qui doivent la déchirer. Déjà le vieil Hérotime, que les rives du Pô ont vu naître, travaille à sa guérison. Il connaît l'usage et les vertus des simples et des eaux bienfaisantes. Jadis favori des Muses, il sacrifia à des soins moins brillants l'amour de la Renommée ; et, au lieu d'immortaliser par ses chants les âmes des guerriers, il voulut disputer leurs corps fragiles au trépas.

Bouillon est debout ; il frémit, mais son visage est serein, et la douleur le trouve inébranlable. Hérotime, les bras nus, la robe retroussée, s'efforce, tantôt avec des herbes puissantes, tantôt d'une main habile, d'extraire le dard cruel. Parfois, armé d'un fer mordant, il le saisit. Vaines tentatives, il ne réussit point à l'arracher ! La Fortune ne seconde pas son adresse et ne paraît point sourire à ses efforts. Les douleurs deviennent si cuisantes que l'on craint pour la vie du héros. Enfin, l'ange qui veille sur lui, touché de ses souffrances, va cueillir sur le mont Ida le dictame, herbe qu'un duvet mousseux et de rouges fleurs embellissent ; ses jeunes feuilles ont une vertu salutaire. La nature indique aux chèvres des montagnes ses propriétés inconnues, et elles s'en servent lorsque la flèche ailée s'est attachée à leurs flancs et les a déchirés. Le dictame croît loin de la Judée, mais l'ange l'apporte à l'instant, et sa main invisible en exprime les sucs dans les eaux du bain qu'Hérotime a fait préparer. Il y mêle l'odorante panacée et les ondes sacrées de la fontaine de Lydie. Le vieillard en arrose la plaie ; et, soudain, le trait fatal sort de lui-même ; le sang s'arrête ; déjà la douleur fuit et la vigueur renaît : « Ce n'est point moi, s'écrie Hérotime, ce n'est pas la main d'un mortel qui te guérit, ô Godefroi, une puissance plus grande veut te sauver ! Je reconnais la présence d'un bras céleste ; et un ange, je n'en saurais douter, est descendu près de toi. Reprends tes armes, retourne au combat ; qui t'arrête ? »

Avide de gloire, le pieux héros a déjà chaussé ses brodequins de couleur pourpre, saisi son bouclier et lacé son casque. Déjà il brandit sa longue lance. Suivi de mille guerriers, il sort de l'enceinte du camp et se dirige vers le champ de bataille. Un nuage de poussière obscurcit le ciel, la terre tremble ; les Sarrasins, du haut de leurs murailles, voient de loin son approche ; une terreur mortelle parcourt leurs

membres et glace leur sang. Trois fois Bouillon élève un cri dans les cieux. À cette voix altière qu'ils reconnaissent, à ce cri qui réveille leur ardeur, les Chrétiens retrouvent leur audace et marchent de nouveau vers la brèche. Mais déjà Soliman et le Circassien se sont arrêtés au milieu des ruines, qu'ils défendent avec opiniâtreté contre les troupes de Tancrède. Godefroi arrive, couvert de ses armes ; et, d'un air terrible, menaçant, il lance au féroce Argant une javeline acérée, rapide comme la foudre. Les plus puissantes machines n'imprimèrent jamais à des murs ébranlés un plus formidable choc. Le Circassien, sans s'émouvoir, a opposé son bouclier au trait noueux qui siffle et traverse les airs. L'acier perce le bouclier, l'épaisse cuirasse ne peut lui résister ; toute l'armure brisée s'abreuve du sang de l'Infidèle. Maîtrisant la douleur, plein de furie, il arrache le dard de sa blessure, et le renvoie à Godefroi : « Tiens, s'écrie-t-il, voilà ton javelot ; je te rends tes armes. » Ce messager d'injure et de vengeance vole et revole par le même chemin, sans toucher le but marqué ; Bouillon s'incline et dérobe sa tête au redoutable fer ; le fidèle Sigier est atteint à la gorge ; mais, en expirant pour son maître, il quitte sans regret le séjour de la lumière. Presque au même instant, une pierre lancée par Soliman frappe le chef des Normands ; le chevalier tourne, s'agite sous le fer qui le déchire, puis tombe en roulant comme un disque. Alors Godefroi s'abandonne à son courroux. Pour châtier ces offenses, il tire son glaive, gravit les ruines amoncelées et va de plus près chercher l'ennemi. Tandis que mille exploits merveilleux signalent sa présence, Argant lui répond par des coups non moins terribles et meurtriers.

Cependant la nuit se répand dans les cieux ; elle déploie ses noires ailes et remplit l'univers d'une ténébreuse horreur. Les ombres favorables au repos suspendent enfin ces affreux massacres et ces mortelles haines. Godefroi fait cesser

l'attaque et ordonne la retraite. Ainsi se termine cette sanglante journée.

Mais, avant de quitter le champ de bataille, Bouillon fait enlever les blessés. Les machines de guerre ont échappé à la fureur des ennemis, et la tour immense, cause première de la terreur des Sarrasins, est sauvée. On la ramène au camp toute meurtrie des coups qu'elle a reçus, mais préservée du péril le plus imminent. Déjà elle est à l'abri dans un lieu sûr, quand, semblable au vaisseau qui, vainqueur de la tempête et des écueils, vogue à pleines voiles sur les flots irrités et vient, à la vue du port, se briser contre un écueil ou sur la grève, ou pareille encore au coursier qui, après avoir franchi de périlleuses routes, bronche et tombe sur le seuil de son asile ; telle l'énorme machine penche tout-à-coup. Du côté où elle a été le plus exposée aux coups des assiégés, deux de ses roues affaiblies se brisent. Elle demeure immobile comme une ruine suspendue au milieu du chemin. Aussitôt les soldats qui la poussent s'efforcent de la maintenir debout en l'appuyant sur de longues poutres, jusqu'à ce que des bras plus habiles l'aient réparée.

Godefroi ordonne qu'on la rétablisse avant le lever de l'Aurore. Des gardes placés à l'entour en protègent les abords, et les assiégés peuvent, du haut de leurs murailles, entendre aisément le bruit des marteaux et la voix des travailleurs, dont mille flambeaux allumés éclairent et trahissent les ouvrages.

CHANT XII.

Clorinde apprend d'un serviteur fidèle l'histoire de sa naissance. – Elle se rend au camp des Chrétiens pour y tenter une entreprise hardie qui la conduit à sa perte. – Elle rencontre Tancrède qui la blesse mortellement ; mais, avant d'expirer, elle reçoit le baptême des mains de son amant. – Argant jure de tirer une vengeance terrible de ce meurtre.

BIEN que la nuit soit déjà profonde, les Chrétiens, après tant de fatigues, ne se livrent point encore au sommeil. Ils veillent à la garde des travailleurs et des ouvrages.

Les assiégés, de leur côté, raffermissent les remparts chancelants et réparent les brèches. On prend soin des blessés. Enfin, les plaies sont pansées ; déjà quelques-uns des travaux sont achevés, les autres languissent ; bientôt l'ombre, plus épaisse et plus silencieuse, invite au repos. Mais l'ardente Clorinde résiste à ses douceurs. Avide de

combats, affamée de gloire, elle presse ceux dont l'activité s'éteint. Le Circassien l'accompagne :

« En cette grande journée, se dit-elle, le roi des Turcs et l'intrépide Argant ont accompli des actions merveilleuses et inouïes. Seuls, ils sont sortis de Solime pour enfoncer les bataillons ennemis et détruire les machines de guerre. Moi, et c'est l'unique exploit dont je puisse me vanter, j'ai lancé avec succès quelques flèches, mais du haut d'une tour, abritée par des murailles, loin du combat. Voilà donc tout ce qu'il m'est permis d'oser ! Que ne vais-je signaler ma valeur contre les animaux sauvages, et les frapper aussi de mes traits et de mes javelots sur les monts et dans les forêts ! Pourquoi laisser une femme timide au milieu de tous ces héros ? Ah ! indigne que je suis de partager leurs périls j'irai reprendre les habits de mon sexe et me renfermer dans une cellule ! »

Telles sont les pensées qui l'agitent ; enfin, une entreprise audacieuse lui sourit ; elle veut l'exécuter ; et, se retournant vers Argant : « Je sens maintenant, lui dit-elle, quelque chose de hardi et d'extraordinaire pénétrer dans mon âme. C'est l'inspiration de Dieu, ou bien l'impatience humaine, qui se fait un Dieu de son désir ! Vois ces feux allumés au dehors du camp des Chrétiens. C'est là que je veux aller, le fer d'une main et la flamme de l'autre, brûler leur formidable tour ! Advienne que pourra, il faut que ce projet s'accomplisse ! Mais si le Destin s'oppose à mon retour, si la retraite m'est fermée, je recommande à tes soins mes suivantes et cet ami fidèle qui eut pour moi la tendresse d'un père ; que ces infortunées, que ce vieillard accablé du poids des ans, soient par tes soins reconduits en Égypte ! Cet âge et ce sexe sont dignes de pitié ; aussi, seigneur, c'est au nom de notre Dieu que je te prie de remplir ma volonté dernière. »

Argant est interdit, mais il sent la gloire enfoncer dans son cœur le même aiguillon : « Tu irais au-devant du péril, réplique-t-il, et tu me laisserais oublié parmi ces guerriers vulgaires ! Tranquille derrière ces murs, je pourrais à loisir contempler la fumée et les flammes de l'incendie ! Non ! non ! si j'ai partagé jusqu'ici tes dangers, je veux encore te suivre à la victoire ou à la mort. Comme toi je méprise le trépas, et je crois qu'il est beau d'échanger la vie contre l'honneur. — Ta sortie téméraire en est une preuve éternelle ; mais, moi, je ne suis qu'une femme, et ma perte ne peut causer un grand dommage à cette cité que troublent tant d'alarmes. Si tu péris, (ah ! puisse le Ciel écarter ce présage !) qui défendra les remparts ? — En vain, reprend Argant, tu veux opposer de frivoles raisons à mon inflexible détermination ; si tu me guides, je suivrai tes pas ; si tu me refuses, je pars le premier ! »

D'un commun accord ils se rendent vers Aladin, qui les reçoit au milieu de ses plus braves chefs et de ses plus sages conseillers : « Seigneur, lui dit Clorinde, daigne écouter et approuver nos desseins. Argant (et ses promesses ne seront point stériles) t'offre d'aller brûler cette tour qui nous menace. Je suis prête à l'accompagner, et nous n'attendons pour partir que l'instant où nos ennemis, accablés de fatigue, céderont à un lourd sommeil. »

Aladin lève les mains au Ciel, et des larmes de joie mouillent les rides de son visage : « Sois béni, s'écrie-t-il, ô Dieu qui abaisses tes regards sur tes serviteurs et veilles au salut de mon empire ! Non, cette cité qui a de si courageux défenseurs ne tombera pas encore !… Mais vous, couple généreux, quels honneurs, quels dons pourraient payer vos services ? Que la Renommée immortalise vos noms et rem-

plisse l'univers du bruit de vos exploits. Une si grande action sera votre récompense, et la moitié de mon royaume ne pourrait que faiblement m'acquitter. » Ainsi parle le vieux monarque, et il les presse tour à tour contre son cœur.

Soliman les voit, et ne dissimule plus la noble jalousie qui l'anime : « Ce n'est point en vain que j'ai pris les armes, s'écrie-t-il ; je veux marcher avec vous, ou du moins vous suivre de près. — Eh quoi ! dit Clorinde, nous irions tous à cette attaque ! Si tu viens, qui restera dans Solime ? » Argant est sur le point de répondre au Soudan par un refus altier ; mais Aladin ne lui en laisse pas le temps ; et, s'adressant à Soliman : « Magnanime guerrier, lui dit-il, tu montres toujours la même vaillance. Toujours infatigable dans les combats, jamais le péril ne peut t'étonner. Je sais qu'en sortant de ces murs tu accompliras des hauts faits dignes de ton bras ; mais il ne me paraît pas convenable que vous vous éloigniez tous à la fois, laissant cette ville privée de ses meilleurs défenseurs. Je ne consentirais pas au départ d'Argant et de Clorinde, dont le sang m'est si précieux, si l'entreprise était moins utile et pouvait réussir avec l'aide d'autres guerriers. Puisque cette tour maudite est environnée d'une garde vigilante qui en protège toutes les approches, il serait impossible à une faible troupe de l'attaquer avec succès, et il serait imprudent de faire sortir un grand nombre de nos soldats. Laissons donc l'honneur du succès à ce couple intrépide qui s'offre de lui-même et a déjà plus d'une fois bravé de semblables hasards ; eux seuls feront plus que mille guerriers. Et toi, seigneur, ton rang te prescrit de rester dans la ville ; et quand Argant et Clorinde reviendront victorieux, après avoir allumé l'incendie, car je ne doute pas du succès, tu voleras à leur secours et tu les arracheras aux coups de l'ennemi acharné à les poursuivre. »

Il dit, et Soliman, silencieux et triste, se soumet à ses conseils. Ismen ajoute alors : « Attendez, pour sortir, une heure plus avancée. Dans quelques instants, une partie des sentinelles s'abandonnera au sommeil. Je vais préparer une composition incendiaire qui s'attachera à la tour et la dévorera. » Cet avis est adopté. Clorinde et Argant se retirent et attendent le moment propice.

La guerrière quitte ses vêtements d'un tissu argenté, son casque étincelant et ses armes brillantes ; et, pour mieux cacher son approche à l'ennemi, elle choisit un casque sans panache et une armure noire. Funeste présage ! Auprès d'elle est l'eunuque Arsès, qui veilla sur son berceau et prit soin de son enfance. Sans cesse attaché à ses pas, il la suivit partout. En la voyant changer d'armure, il devine les périls qu'elle veut affronter. Plein de douleur, il la supplie par ses cheveux blanchis à son service et par le souvenir de sa tendresse, de renoncer à ses desseins.

Clorinde n'écoute point sa prière. « Eh bien, lui dit-il enfin, puisque les avis d'un vieillard, son pieux attachement,

ses prières et ses larmes ne peuvent fléchir ton cœur obstiné, il faut te dévoiler l'obscur mystère de ta naissance ; il est des secrets que tu ignores, et, quand tu les connaîtras, tu seras libre de suivre ou ton aveugle désir ou mes conseils. » Les regards attachés sur Arsès, Clorinde écoute avec attention son récit :

« Senape rendait l'Éthiopie heureuse, et peut-être y règne-t-il encore aujourd'hui. Ce prince noir et son peuple observent la religion du fils de Marie. Esclave et Musulman, j'étais relégué parmi les femmes et employé aux travaux de leur sexe. Je servais la reine. Elle était noire ; mais sa couleur n'excluait pas la beauté. Senape l'aimait ardemment, et la violence de sa jalousie égalait les flammes de son amour. Peu à peu cette passion insensée fit tant de progrès dans son cœur torturé qu'il eût voulu dérober au Ciel même la reine, qu'il enferma dans son palais pour la soustraire à tous les regards. Cependant, modeste et sage, elle faisait sa joie et son bonheur de ce qui pouvait plaire à son époux. Dans ses appartements était un tableau de piété qui représentait une histoire touchante. Une jeune vierge, au visage blanc et vermeil, était enchaînée près d'un dragon expirant, baigné dans son sang et transpercé par la lance d'un chevalier. Souvent prosternée devant ce tableau, la reine donnait un libre cours à ses prières et à ses larmes, et s'accusait en secret de ses fautes.

» Il arriva qu'elle conçut et mit au monde une fille d'une blancheur éclatante : c'était toi ! Saisie de surprise à ta vue, elle se trouble comme d'un nouveau prodige et s'effraie, car elle connaît la sombre jalousie du roi. Bientôt elle se décide à lui cacher un enfant dont la couleur eût été pour lui l'indice et la preuve d'une infidélité. On lui présente à ta place une petite Éthiopienne qui venait de naître, et comme la tour où

ta mère était gardée n'avait pas d'autres habitants que ses femmes et moi, son esclave fidèle, elle se fia à mon dévouement. Les usages de ce pays ne permettaient point que, si jeune, tu reçusses le baptême. Ta mère te remit en pleurant dans mes bras et m'ordonna de te conduire dans un pays lointain pour y élever ton enfance. Comment peindre sa douleur ? Comment redire ses gémissements et ses derniers baisers ? Combien de fois elle te pressa sur son sein en te répétant ses derniers adieux ! Ses larmes inondaient son visage ; ses plaintes étaient entrecoupées de sanglots. « Ô mon Dieu ! dit-elle en élevant les yeux au Ciel, toi qui juges les actions les plus secrètes, tu lis au fond de mon cœur ; si ce cœur fut toujours pur, si jamais le crime ne souilla ni ma pensée, ni ma couche, je t'implore, non pour moi qui, humiliée en ta présence, ai commis d'autres fautes ; mais sauve cette enfant infortunée, à qui le sein maternel est interdit. Que ma fille vive et ne me ressemble que par mon attachement aux lois de l'honneur ! Qu'elle apprenne d'une autre à être plus heureuse ! Et toi, céleste guerrier, qui sauvas cette vierge des atteintes cruelles du dragon, si j'ai devant ton image allumé de pieux flambeaux, si je t'ai offert l'or et l'encens parfumé, accorde à ma fille ta puissante protection, et que, soumise à tes ordres, elle puisse dans toutes les circonstances de sa vie recourir à toi. » Elle se tut, son cœur se ferma, se resserra, et la pâleur de la mort se répandit sur ses traits.

» Je fondais en larmes, je t'enlevai et franchis le seuil de la tour en te portant cachée dans une petite corbeille couverte de feuilles et de fleurs. Par cette ruse, je te dérobai aux regards et j'écartai tous les soupçons ; je partis en secret. Tandis que je traversais les ombres profondes d'une forêt, je vis s'avancer vers moi une tigresse menaçante et l'œil en feu… Épouvanté, je te laisse sur le gazon et m'élance sur un arbre… Le monstre secoue sa tête superbe, arrête ses re-

gards sur toi et semble s'adoucir ; son air devient moins féroce, son aspect moins terrible… Il s'approche lentement, sa langue te caresse et te flatte ; tu lui souris, tu lui rends ses caresses. Tu joues avec lui ; tes petites mains se portent avec confiance vers sa gueule béante. Alors la tigresse se couche, et, comme une tendre nourrice, elle te présente ses mamelles que tu saisis. En proie à la crainte et à l'étonnement, je contemple cette nouvelle merveille. Bientôt ta nourrice, te voyant rassasiée, s'enfonce dans les bois et disparaît.

Je descends, je te reprends dans mes bras et je marche vers les lieux où j'avais dessein de me rendre. J'arrivai dans une petite bourgade ; je m'y arrêtai et te fis nourrir secrètement. C'est là que ta langue apprit à bégayer les premiers sons ; c'est là que tes pieds incertains hasardèrent les premiers pas. L'astre qui mesure les mois avait seize fois parcouru les signes connus des mortels depuis que nous étions dans cette retraite ; l'âge courbait ma vieillesse chancelante.

J'étais riche, car ta mère m'avait prodigué ses dons avec une magnificence royale. Las de cette existence errante et vagabonde, je désirai revoir mon pays natal, vivre dans des lieux chers à mes souvenirs, au milieu de mes anciens amis, et réchauffer mes vieux ans au foyer paternel. Je m'éloignai avec toi, et nous nous dirigeâmes vers l'Égypte, ma patrie. J'arrive aux bords d'un torrent. Soudain des brigands se montrent derrière moi. Que faire ? Je ne veux point abandonner mon cher et doux fardeau, et je veux m'échapper ! Je me jette à la nage ; d'une main je fends les ondes, de l'autre je te soutiens. Le torrent est rapide ; au milieu l'onde se replie et tournoie. Parvenu à l'endroit où le tourbillon est le plus profond, les flots me roulent dans leurs orbes mobiles et vont m'engloutir. Je t'abandonne alors. Mais les ondes semblent te protéger et te soutenir ; le vent s'élève et seconde le courant qui te dépose saine et sauve sur la rive. Haletant, épuisé, je n'y parviens moi-même qu'avec peine.

Ivre de joie, je te vois rendue à ma tendresse. La nuit suivante, au milieu du profond silence de toute la nature, un guerrier m'apparaît en songe ; d'un air menaçant, impérieux,

il appuie son glaive nu sur mon visage. « Je t'ordonne, me dit-il, d'exécuter la volonté première de la mère de Clorinde. Il faut qu'elle soit baptisée. Dieu la protège et me confia sa garde. Je veille sur elle, je la défends. C'est moi qui inspirai de la pitié aux bêtes féroces et du sentiment aux ondes. Malheur à toi si tu n'obéis pas à cette vision que le Ciel t'envoie. » À ces mots, je me réveille et continue mon voyage aux premiers feux du jour naissant. Mais, fidèle à la religion de mes pères, ce songe me sembla une vaine illusion ; j'oubliai les recommandations de ta mère et ne m'occupai pas de ton baptême. Je te cachai la vérité, et tu fus élevée dans la loi de Mahomet. Tu grandis en courage, ton ardeur belliqueuse dompta la nature et les faiblesses de ton sexe. Tu acquis des richesses et de la renommée ; le reste de ta vie, tu peux te le rappeler, et tu n'ignores pas que je t'ai suivie au milieu des camps avec la fidélité d'un esclave et l'affection d'un père. Hier, c'était vers le retour de l'aube, tandis que j'étais engourdi par un sommeil de plomb, image de la mort, le même guerrier m'est apparu ; son regard était plein de trouble et sa voix menaçante : « Infidèle ! me dit-il, l'heure approche où Clorinde verra changer ses jours et son destin ; elle m'appartiendra malgré toi ; la douleur sera ton partage ! » En prononçant ces mots, d'un vol rapide il s'éleva dans les airs. N'en doute pas, ô ma fille chérie ! un malheur extraordinaire te menace ! Que sais-je ? le Ciel peut-être ne veut pas qu'on soit enlevé à la foi de ses pères ? Peut-être que le Dieu de ta mère est le Dieu véritable. Ah ! je t'en conjure, quitte ces armes et réprime cette fougue impétueuse ! »

Il cesse de parler et verse des larmes. Clorinde, en proie à ses pensées, éprouve une vague crainte, car une vision semblable a troublé son sommeil. Bientôt elle reprend sa sérénité : « Je n'abandonnerai pas, dit-elle, la croyance dont tu nourris mes jeunes années, que j'ai crue vraie jusqu'ici, et

dont tu veux maintenant me faire douter. Non ! non ! quitter ces armes, renoncer à mon dessein, ne serait point d'un cœur magnanime ! Dût la mort s'offrir à moi sous la forme la plus épouvantable, j'irais encore ! » Elle s'efforce de le consoler et part, car l'instant est venu de mettre à exécution ses projets.

Elle rejoint le guerrier qui a voulu partager ses périls, Ismen vient les trouver, les excite, échauffe en eux cette ardeur qui déjà les anime, et leur remet deux blocs de soufre et de bitume, et du feu caché dans un vase d'airain. Ils sortent en silence, au milieu de l'obscurité. Serrés l'un contre l'autre, ils descendent à grands pas la colline. Bientôt ils sont arrivés près de l'endroit où s'élève la tour ennemie. Alors leur courage s'enflamme, leur cœur brûle ; ils ne sont plus maîtres de leur audace, et ne respirent que le sang et l'incendie. La garde pousse un cri et leur demande le mot d'ordre. Ils ne répondent pas et continuent d'avancer. Aussitôt les soldats crient à haute voix : « Aux armes ! aux armes ! » Argant et sa compagne ne cherchent plus à se cacher ; ils s'élancent d'une course précipitée ; et, tels que la foudre ou les canons dont l'explosion se fait entendre en même temps que brille l'éclair, ils se jettent sur les sentinelles, les joignent, les culbutent et les dispersent en un instant. À travers mille bras et mille coups, leur projet va s'accomplir. Ils découvrent le feu qu'ils tiennent caché, et la flamme saisit avec avidité cette matière que leur donna Ismen ; elle s'attache au bois de la tour et gagne ses différentes parties. Comment décrire cet incendie impétueux qui de tous côtés s'accroît et serpente, ces tourbillons de fumée qui éteignent les vives clartés des étoiles ? Une sombre flamme se mêle à ces nuages épais. Le vent souffle, concentre l'incendie dans un même foyer, et redouble sa violence. Ces jets de lumière frappent de terreur les Chrétiens ; tous courent aux armes. La tour immense et

redoutée s'écroule, et un moment a suffi pour détruire le résultat de tant de travaux.

Cependant deux escadrons chrétiens volent en toute hâte vers le lieu de l'incendie. Argant les menace : « J'éteindrai ce feu, leur dit-il, mais ce sera dans votre sang. » Il leur tient tête, recule peu à peu avec Clorinde, et se dirige vers le haut de la colline. Telle qu'un torrent gonflé par de longues pluies, la foule des Francs les entoure et les presse. La porte Dorée s'ouvre. Aladin, environné de ses guerriers, s'y est posté pour recueillir les deux héros quand le succès aura couronné leur entreprise. Déjà Argant et Clorinde en touchent le seuil ; les Chrétiens, qui les serrent de près, les y suivent, mais Soliman fond sur eux et les repousse ; la herse tombe, et Clorinde se trouve en dehors des murs. Elle n'a pu rentrer, parce que dans le moment elle poursuit avec furie Arimon qui l'a blessée.

Argant ne s'est point encore aperçu de son absence. Le combat, la foule, l'obscurité, empêchent de rien distinguer, et chacun ne pense qu'à soi. Dès que la guerrière a satisfait sa colère en immolant son ennemi, elle s'aperçoit que la retraite lui est coupée, et qu'elle est enveloppée de toutes parts ; sa perte est certaine. Mais on ne prend pas garde à elle, et pour se sauver elle tente un stratagème. Elle se mêle parmi les Chrétiens et se glisse en silence au milieu de la foule. Personne ne la remarque ; et, de même que le loup après avoir assouvi sa cruauté dans les ténèbres, se retire silencieusement au fond des bois ; telle Clorinde, favorisée par la nuit et la confusion, se dérobe à l'ennemi. Tancrède est le seul qui l'ait distinguée ; il ne fait que d'arriver, et a vu Arimon périr sous ses coups. Ses regards ne l'ont point quittée, il s'attache à ses pas, et veut se mesurer avec ce guerrier qui lui semble un rival digne de son courage. Clorinde tâche de faire le tour

de la montagne pour arriver à une autre porte dont l'accès lui sera facile ; Tancrède la suit avec opiniâtreté ; il ne l'atteint point encore, et elle peut déjà entendre le bruit de ses armes : « Ô toi, s'écrie Clorinde, toi qui me poursuis ainsi, que me veux-tu, que m'apportes-tu ? — La guerre et la mort ! répond-il. — La guerre et la mort, tu les auras ; et, puisque tu les cherches, je vais te satisfaire ! » Elle l'attend de pied ferme. Le héros voit que son adversaire n'a pas de coursier ; et, renonçant à profiter de ses avantages, il descend aussitôt du sien. Tous deux saisissent leurs épées, excitent leur orgueil, irritent leur courroux, et fondent l'un sur l'autre comme deux taureaux brûlant de fureur et de jalousie. Il faudrait la brillante clarté du soleil et un plus grand théâtre pour ce combat fameux. Ô nuit qui cacha leurs exploits dans tes ombres, souffre que je les arrache à l'oubli, et que je les transmette aux races futures avec toute leur gloire ! Que les noms de ces héros soient immortels ! et que, parmi tous leurs exploits, le souvenir de cette lutte reçoive un éclat impérissable !

Ils ne cherchent pas à s'éviter, ils ne parent point, ils ne reculent pas, ils négligent l'adresse et la ruse ; leurs coups ne sont point tour à tour sérieux, feints ou mesurés. La colère et l'obscurité rendent l'art inutile. On entend le cliquetis horrible des épées qui se choquent par le milieu. Leurs pieds sont immobiles et ne quittent pas la place ; leurs glaives, au contraire, s'agitent et retombent sans relâche, soit de taille, soit de pointe, et jamais en vain. La honte les anime et fait naître la vengeance ; puis, l'ardeur et le sentiment de la vengeance ravivent la honte. Ainsi, un aiguillon nouveau les irrite sans cesse et les pousse à de nouveaux efforts. Le combat devient de plus en plus serré ; déjà ils ne peuvent plus se servir de la pointe, c'est avec le pommeau qu'ils se frappent ; et, aveuglés par un cruel transport, ils heurtent les casques contre les casques, et les boucliers contre les boucliers. Trois fois Tancrède saisit la guerrière dans ses bras, trois fois elle se dégage de ces liens qui l'enchaînent ; fatales étreintes d'un ennemi cruel, et non d'un amant ! Ils ont repris leurs épées, qui, toutes deux, se plongent dans de nombreuses blessures. Enfin, épuisés, hors d'haleine, ils reculent pour respirer un moment ; ils se regardent l'un et l'autre, et appuient sur leurs glaives leurs corps épuisés.

Déjà les dernières étoiles pâlissent aux premiers feux que l'Aurore répand dans le ciel. Tancrède voit le sang de son adversaire couler en plus grande abondance ; il triomphe et se flatte d'une facile victoire, car ses blessures sont plus légères. Ô folie de l'esprit humain, que la Fortune enivre ! Malheureux, tu te réjouis ! Combien, hélas ! ton triomphe te causera de regrets ! Si tu survis à ta douleur, chaque goutte de ce sang te coûtera une mer de larmes !

Attentifs et silencieux, les deux adversaires, tout sanglants, restent un moment immobiles ; enfin, Tancrède veut

savoir le nom de son ennemi : « Puisque le Destin, lui dit-il, condamne nos exploits au silence et à l'oubli ; puisque le sort nous refuse les témoins et la gloire que mérite notre courage, je le prie, et puisse ma demande être écoutée malgré notre lutte ! je te prie de me révéler ton nom et ton rang ? Vainqueur ou vaincu, je saurai du moins quel bras doit honorer mon triomphe ou ma défaite. — Mon nom ! réplique Clorinde, j'ai pour habitude de ne point le révéler. Que t'importe mon rang ? Je suis un des deux guerriers qui ont incendié la tour. Cela ne te suffit-il pas ? »

Ces derniers mots rallument le courroux de Tancrède : « Barbare, reprend-il, ta réponse est peu courtoise ; ton silence et tes discours m'excitent également à la vengeance ! »

La fureur rentre dans leurs âmes, soutient leur faiblesse, et ils s'attaquent de nouveau. Dans ce combat cruel, l'adresse est inutile, les forces sont éteintes ; il faut que l'acharnement les ranime. De larges et sanglantes ouvertures marquent dans les armures et dans les chairs le passage des épées. Si la vie résiste encore, c'est que la colère la retient. Ainsi, la mer Égée, délivrée des vents qui la soulèvent, ne se calme point aussitôt ; ses vagues puissantes conservent longtemps encore le mouvement et l'agitation. Tels les deux combattants, épuisés par leurs blessures, privés de la vigueur qui poussait leur bras, gardent la même impétuosité, et leurs attaques mortelles ne se ralentissent pas. Enfin, l'heure fatale est arrivée ; Clorinde touche au terme de sa vie. Tancrède plonge dans son sein un glaive avide et altéré de sang. La tunique d'or, brillante et légère, qui sépare la gorge de l'armure, est percée, et s'emplit d'une tiède vapeur.

Déjà Clorinde se sent mourir ; ses genoux appesantis fléchissent, et Tancrède poursuit sa victoire ; il se rapproche,

menace, presse la guerrière blessée. Elle tombe ; et, par une grâce de ce Dieu qu'elle méconnut pendant sa vie, et qui veut l'appeler à lui, elle prononce d'une voix affaiblie ces dernières paroles, que lui dicte avec de nouvelles croyances l'esprit de Foi, d'Espérance et de Charité : « Ami, tu as vaincu, je te pardonne ! Aie pitié, non pas d'un corps qui n'a plus rien à craindre, mais de mon âme ! Puissent tes prières, puisse le baptême que je le demande laver toutes mes fautes ! » Sa voix a quelque chose de si doux et de si pénétrant, que le cœur de Tancrède en est ému ; sa fureur s'évanouit, et de ses yeux s'échappent des larmes involontaires.

Près de là, un ruisseau jaillit en murmurant des flancs de la montagne ; il y court, puise de l'eau dans son casque, et revient tristement pour remplir un grand et pieux ministère. Au moment où il découvre ce front encore inconnu, sa main tremble ; il reconnaît Clorinde, et reste immobile et sans voix. Fatale vue, funeste reconnaissance ! Mais il ne se livre point encore à son désespoir ; il rassemble toutes ses forces, étouffe la douleur qui l'accable, et se hâte de rendre une vie

immortelle à celle qu'il prive de la vie périssable. Pendant qu'il prononce les paroles sacrées, une douce joie ranime Clorinde ; elle sourit ; il semble qu'heureuse et satisfaite de mourir, elle dise : « Le Ciel s'ouvre et je m'en vais en paix ! » Son visage est bientôt couvert de pâleur ; les violettes s'y mêlent aux lys. Elle attache au Ciel ses regards, et présente à Tancrède, comme un gage de réconciliation, sa main froide et glacée.

Elle expire ainsi et paraît s'endormir.

À cet affreux spectacle, le héros perd toutes ses forces et exhale sa douleur, qui, refoulée et comprimée dans son cœur, répand sur son front et dans tous ses sens le froid de la mort. Déjà pâle, muet, insensible, il offre l'image d'un corps privé de vie. Son âme désespérée, rompant ses liens, va, libre enfin, suivre l'âme virginale qui s'est envolée au Ciel, quand le hasard ou le besoin amène dans ces lieux une troupe de Chrétiens. Le chef a reconnu de loin l'armure de Tancrède ; il accourt et voit également la guerrière immolée. Il donne des regrets à son destin et ne veut pas laisser à la merci des animaux sauvages le corps de la belle païenne. Il fait enlever par ses soldats Clorinde et Tancrède, inanimé déjà, par suite du trépas même qu'il a donné.

On se dirige vers la tente du héros. Cette marche lente et paisible ne réveille pas ses sens. De faibles gémissements sont les seuls indices que la vie ne l'a point quitté ; le corps immobile et glacé de Clorinde présente tous les signes de la mort. On les dépose l'un et l'autre dans une tente séparée.

Ses fidèles écuyers prodiguent leurs soins à Tancrède, dont les paupières appesanties se rouvrent enfin. Déjà il reconnaît la voix et les traits de ceux qui pansent ses blessures ; mais son âme étonnée doute et ne peut croire encore

à son retour à la vie. Il promène autour de lui ses regards incertains, et il dit d'une voix faible et douloureuse : « Et je vis et je respire encore ! Je puis soutenir l'odieuse clarté de ce jour qui me rappelle mes crimes nocturnes et semble me reprocher mon forfait ! Quoi ! ce bras qui sait si bien donner la mort, ce bras, ministre impie et barbare, si prompt à la destruction, maintenant timide et lent, n'osera pas trancher le fil de ma coupable vie ! Puisse le fer déchirer mon cœur et lui faire endurer les plus cruels tourments ! Sans doute, accoutumé à des coups barbares et atroces, ma main impitoyable me refuse le trépas qui finirait mes maux ! Il faut que je vive comme un exemple mémorable d'un amour triste et malheureux ! Mon existence, chargée d'opprobre, sera le digne châtiment du plus grand des crimes ; je vivrai en proie aux remords et aux tourments, errant et insensé, livré aux Furies, retrouvant au sein des ombres et de la solitude l'épouvante et le souvenir de ma fatale erreur ; je détesterai les feux du soleil qui me montrèrent mon infortune, je me craindrai moi-même, et je chercherai, mais en vain, à me fuir !... Hélas ! que sont devenus les restes de ce corps si chaste et si parfait ? Ce qui est échappé à ma rage est la pâture des animaux féroces ! Proie trop noble et trop précieuse ! Malheureux ! les ombres ont égaré la main lorsque tu offris ce festin à leur voracité ! Restes adorés, je veux aller aux lieux où je vous laissai, et vous rapporter si vous y êtes encore ! Mais, si des monstres vous ont dévorés, je veux que leurs entrailles me servent aussi de tombeau ! Asile heureux, puisque nos dépouilles mortelles seront réunies et confondues. » Ainsi parle l'infortuné. On lui apprend que le corps, objet de ses regrets, est près de lui. Son front s'éclaircit et brille comme la flamme qui traverse la nue. Il se soulève sur son lit. Ses membres sont lourds, languissants, épuisés, mais il se traîne et se dirige en chancelant vers Clorinde. Il approche, il voit ce beau

sein percé d'une affreuse blessure, ce visage livide, décoloré et semblable encore au ciel pur d'une nuit sereine ; il est près de s'évanouir, et n'est soutenu que par ses écuyers : « Ô divine beauté, dit-il alors, tu peux bien rendre ma mort moins misérable, mais tu ne saurais adoucir mon sort ! Ô belle main qu'elle me tendit comme un gage de paix et d'amitié, dans quel état, hélas ! je te revois ? dans quel état suis-je moi-même ? Et toi, corps naguère si beau, tu portes les marques déplorables de ma fureur ! Ô fatal transport ! Et mes yeux, non moins impitoyables, peuvent regarder les blessures que mon bras a faites ! Eh quoi ! je ne pleure pas ! Ah ! que tout mon sang coule maintenant, puisque je ne puis verser des larmes ! »

La voix lui manque, et, dans son désespoir, il invoque la mort ; il arrache et déchire l'appareil qui couvre ses blessures ; son sang ruisselle, il veut se tuer ; mais l'excès de la souffrance le soustrait à ses propres coups. On le porte sur son lit, on rappelle son âme fugitive.

Déjà la Renommée a publié le récit de son malheur et de sa cruelle douleur ; ses amis les plus chers, le sage Godefroi lui-même, viennent le trouver ; mais, ni les conseils, ni les paroles affectueuses, ne peuvent calmer cette âme en délire ; et, de même qu'une plaie s'irrite et devient plus sensible sous la main qui cherche à la guérir ; de même, les consolations qu'on veut lui donner augmentent ses tourments.

Cependant, pareil au pasteur qui veille sur une tendre brebis, le vénérable Pierre lui reproche sévèrement sa trop longue faiblesse : « Ô Tancrède, que tu es différent de toi même et de ce que tu fus jadis ! Qui t'accable ainsi ? Quel épais nuage couvre tes yeux et t'empêche de discerner la vérité ? Ne vois-tu pas que cet événement est un avis du Ciel ?

N’entends-tu pas le Très-Haut qui te montre du doigt ce chemin que tu as suivi et dont tu t’es écarté ? Aurais-tu oublié tes devoirs et les promesses que tu as faites à Jésus-Christ, dont tu es le Chevalier ! Ô quel misérable échange ! tu délaisses ses lois et son culte pour devenir l’esclave d’une Infidèle !… Heureux revers, courroux propice qui punirent ta faute et ton égarement ! Tu es l’instrument de ton propre salut ! Et cette grâce, tu la repousses ! Refuse donc, ingrat, les dons salutaires du Seigneur ; sois rebelle à ses ordres ! Malheureux, où cours-tu ? Te livrer à tes passions déréglées et impétueuses. Déjà tu es arrivé sur le bord de l’abîme qui va t’engloutir ; déjà, incliné et suspendu, tu ne le vois pas ! Mais regarde donc ! Recueille tes esprits et triomphe d’un désespoir qui te conduirait à une double mort. »

Il dit, et la crainte de la damnation éternelle éteint au cœur de Tancrède le désir du trépas. Son âme s’ouvre aux consolations qui diminuent la vivacité de sa douleur ; de temps en temps il gémit encore ; sa langue profère des plaintes, soit qu’il se parle à lui-même, soit qu’il adresse à

son amante des discours que peut-être elle entend du haut des Cieux. Au lever de l'Aurore, à l'instant où le soleil achève sa carrière, il la nomme, il l'invoque et la pleure ; ainsi, privé de ses petits par une main barbare, le rossignol fait entendre dans le silence des nuits ses chants plaintifs et solitaires qui remplissent l'air et les bois.

À l'aube du jour, le héros ferme un moment ses paupières, et le sommeil s'y glisse au milieu des pleurs. Il voit en songe son amante ceinte d'une robe étoilée : jamais elle ne fut si belle ; mais l'auréole céleste qui l'entoure n'empêche pas de la reconnaître. D'un air compatissant et doux, elle semble essuyer ses larmes, et lui dire : « Cher et fidèle ami, vois combien je suis heureuse et belle, que cette pensée calme ton affliction ! N'est-ce pas à toi que je dois ma félicité ? Tu m'as, sans le vouloir, arrachée à une vie éphémère, et tes pieux soins m'ont assurée une place parmi les bienheureux. Dans le sein de Dieu, je goûte l'ineffable félicité ; ta place y est réservée ; et, près de son trône, au milieu des splendeurs infinies, tu admireras ses perfections et mes charmes. Ah ! ne te ferme pas le chemin du Ciel ! Ne te laisse pas aller à l'erreur de tes sens ! Conserve donc la vie ! Apprends que je t'aime ; je te le dis, oui, je t'aime autant qu'il est permis d'aimer un mortel ! » Alors ses regards brillent d'une ardente et pieuse flamme, puis elle se perd dans la clarté qui l'environne. Le cœur de Tancrède ressent une nouvelle consolation. Il se réveille moins affligé et s'abandonne aux soins de ses serviteurs.

Cependant il fait ensevelir ce corps que naguère encore habitait une âme si belle. De riches ornements ne couvrirent pas sa tombe, mais on choisit un marbre précieux, et une main habile sculpta de funèbres et magnifiques emblèmes. Un cortège pompeux accompagna le cercueil avec des flam-

beaux ; les armes de la guerrière furent, en forme de trophée, attachées à un pin.

Le jour suivant, Tancrède, malgré sa faiblesse, va, plein d'un saint respect, visiter le lieu qui renferme cette dépouille chérie. Arrivé près du tombeau où est captive l'âme de sa vie, l'infortuné, pâle et immobile, les yeux attachés à ce marbre, verse un torrent de larmes, et s'écrie : « Ô tombe sacrée ! où repose l'objet de mes feux et que j'arrose de mes pleurs, sois témoin que je jure de mourir en l'aimant ! Ah ! que le jour de ma mort soit béni en quelque lieu qu'il arrive ! Mais puissé-je, plus heureux mille fois, recevoir le trépas sous ces murs ; car alors je serai renfermé dans le même sépulcre que Clorinde ! Nos âmes seront ensemble dans les Cieux tandis que nos cendres seront unies ici-bas ! Que la mort nous réserve ce bonheur qui nous fut refusé durant la vie ! félicité suprême que, du moins, je peux espérer ! »

La nouvelle confuse du funeste sort de la guerrière se répand dans la ville assiégée et ne tarde pas à se confirmer. Aussitôt Solime, livrée aux alarmes, retentit des cris et des gémissements des femmes ; on dirait que les murs sont renversés, que l'ennemi vainqueur promène le fer, l'incendie et la destruction dans les temples et dans les édifices ; mais l'affreuse douleur d'Arsès attire sur lui tous les regards. C'est l'expression de si profonds regrets que des pleurs ne sauraient leur suffire ; il déchire son visage et sa poitrine et couvre ses cheveux blancs de cendre et de poussière.

Argant s'avance au milieu de cette foule émue à son aspect, et prononce ces mots : « Dès que je m'aperçus de l'absence de Clorinde, je voulus en toute hâte sortir pour la rejoindre et partager ses dangers. Que n'ai-je pas fait ? Quelles ardentes prières, quelles supplications n'ai-je pas

adressées au roi, afin qu'il permît que les portes me fussent ouvertes ? Mes efforts furent inutiles ! Ici tout est soumis à ses ordres, et il ne voulut pas y consentir. Ah ! sans doute, si j'étais sorti, je l'aurais arrachée aux mains de l'ennemi et ramenée, ou bien j'eusse trouvé une mort glorieuse sur cette même terre rougie de son sang ! Mais que pouvais-je faire ? Les hommes et le Ciel en avaient autrement décidé. Elle est morte, le Destin l'a voulu ! mais je n'oublierai point les devoirs qui me sont imposés. Que Jérusalem entende les promesses d'Argant, et que la foudre l'écrase s'il ne les remplit pas !… Je jure de venger la mort de Clorinde et de punir son lâche assassin. Je jure de ne quitter mon épée qu'après l'avoir baignée dans le sang de cet infâme, dont je livrerai le corps à l'avidité des corbeaux. »

Le peuple applaudit à ce discours. On compte sur cette vengeance si désirée, et la douleur s'apaise. Vain serment ! Un résultat contraire démentira bientôt ces grandes espérances : Argant périra lui-même sous les coups de celui qu'il se flatte de vaincre et d'immoler.

CHANT XIII.

Ismen contraint les puissances infernales à défendre la forêt. – Les démons prennent toutes sortes de figures étranges et mettent en fuite ceux qui viennent troubler cette retraite. – Tancrède s'y rend ; rien ne l'effraie, mais une vive compassion l'empêche de montrer sa valeur. – L'armée, que la sécheresse de l'air accable, retrouve des forces après une pluie abondante.

CETTE machine immense, qui devait renverser les murs de Solime, est à peine réduite en cendres, qu'Ismen, veillant au salut des assiégés, prépare de nouveaux artifices. Il espère empêcher les Chrétiens de se procurer des matériaux pour construire une nouvelle tour et pour battre les remparts.

Non loin du camp est une forêt antique dont les arbres épais répandent aux environs une ombre sinistre et funeste ; là, quand le soleil est le plus éclatant, on distingue à peine

une lumière incertaine et décolorée. Ainsi, sous un ciel nébuleux, on ne peut dire si le jour succède à la nuit ou la nuit au jour. Mais, dès que le soleil a fui l'horizon, aussitôt règnent les brouillards, les ténèbres et l'effroi : c'est la nuit des Enfers ; les yeux cessent de voir ; les cœurs sont remplis d'épouvante. Jamais les pasteurs ne conduisent leurs troupeaux sous ces lugubres ombrages ; jamais le voyageur n'y vient chercher la fraîcheur et le repos. On s'en écarte et on la signale de loin comme un lieu maudit. Là s'assemblent des sorcières ; elles s'y rendent la nuit avec les objets de leurs impures amours, portées sur des nuages qui tantôt ont la forme de dragons, et tantôt de boucs hideux. Sénat infâme que l'appât fallacieux de l'or attire, et qui célèbre en ce lieu ses festins immondes et la pompe de ses noces criminelles ! Ces croyances empêchent les habitants de la contrée de cueillir les rameaux de ce bois redoutable ; mais c'est le seul endroit où les Chrétiens puissent se procurer des poutres pour leurs machines, et ils y portent la cognée.

La nuit même de l'incendie de la tour, Ismen y pénètre à la faveur du silence et des ténèbres. Il décrit un cercle, trace des caractères magiques, détache sa ceinture, pose un pied nu dans le cercle et murmure les mots les plus puissants. Trois fois il se tourne vers l'Orient, et trois fois vers les régions où se couche le soleil ; trois fois il secoue la baguette qui ranime les cadavres et les arrache de leurs tombeaux ; trois fois de son pied nu il trappe la terre, et enfin, d'une voix terrible, il prononce ces paroles :

« Écoutez-moi, écoutez-moi, ô vous que la foudre et les éclairs précipitèrent du Ciel dans les abîmes ! et vous qui, errant au milieu des airs, enfantez les tempêtes et les orages ! et vous aussi, ministres de l'éternel désespoir, vous qui torturez les âmes criminelles ! Esprits infernaux, et toi, monarque

impitoyable d'un empire de feu, je vous invoque ! Cette forêt, ces arbres que j'ai comptés, je vous les confie, prenez-les sous votre garde ! De même que le corps est la demeure de l'âme qu'il enveloppe, que chacun de vous s'unisse à l'un de ces arbres, s'y enferme et en fasse sa demeure ! Qu'aux premiers coups des cognées, les Chrétiens fuient ou s'arrêtent saisis de terreur. » Il dit ; mais comment répéter sans impiété ses horribles blasphèmes ! Aussitôt les astres pâlissent dans le ciel serein, des nuages obscurcissent le croissant de la lune qui se trouble et disparaît. Ismen ne cesse pas ses conjurations : « Esprits que j'évoque, vous n'arrivez pas à ma voix ; pourquoi ces retards ? Faut-il que je fasse entendre des paroles plus énergiques et plus mystérieuses ? Un long silence ne m'a point fait oublier les grands secrets de mon art terrible, et ma langue, imprégnée de sang, saurait encore prononcer ce mot redoutable pour qui l'Enfer ne fut jamais sourd, ce mot auquel Pluton lui-même est forcé d'obéir ! Si… Si… »

Sur ses lèvres s'arrête le mot redouté, car le charme est accompli. Déjà se montrent d'innombrables fantômes ; les uns parcourent les airs, les autres sortent du sein de la terre. Ils arrivent lentement, encore effrayés de l'arrêt du Très-Haut, qui leur interdit de se mêler aux combats des humains, mais qui ne leur défend pas d'habiter la forêt et ses feuillages.

Sûr de la réussite complète de ses projets, Ismen se présente à Aladin : « Seigneur, lui dit-il, que ton cœur se rassure et bannisse toute inquiétude ; désormais ton empire n'a plus rien à craindre. Nos ennemis espèrent en vain relever leurs machines ; ils ne le pourront plus. » Il lui raconte le succès de ses enchantements, puis il ajoute : « Je veux aussi te révéler ce que j'ai découvert et ce qui me cause une grande joie.

Apprends que le Soleil et Mars seront bientôt unis dans le signe du Lion. Ni la rosée, ni la pluie, ni les vents ne viendront tempérer leurs feux dévorants. Tout annonce, tout présage la sécheresse la plus accablante et la plus funeste. Le Nasamon, le Garamante connaissent à peine de pareilles ardeurs. Dans cette cité pleine d'eau, d'ombre et de fontaines, nous aurons peu à souffrir ; mais les Chrétiens languiront épuisés sur un sol aride et sans ombrages. Déjà vaincus par les éléments, ils seront anéantis par les Égyptiens. Tu triompheras sans combattre. Il est donc inutile de tenter la Fortune. Si, méprisant cette facile victoire, le superbe Circassien, qui s'indigne contre le repos, te presse et t'importune, tâche de trouver un frein pour le retenir. Bientôt le Ciel propice t'accordera la paix et déclarera la guerre à les ennemis. »

Ce discours inspire à Aladin une telle confiance, qu'il ne craint plus les efforts de Godefroi. Déjà il a fait réparer une partie des murs que le bélier avait ébranlés, et il presse avec une infatigable activité la reconstruction des remparts détruits ou chancelants ; citoyens, esclaves, tous pleins de zèle, poursuivent sans relâche les travaux ; tout est en mouvement.

De son côté, le sage Bouillon ne veut point livrer à ces fortes murailles un assaut inutile avant d'avoir reconstruit la plus grande des tours ou quelque autre machine semblable. Par son ordre, des travailleurs se dirigent vers la forêt d'où l'on a déjà tiré le bois propre à cet usage. Ils y arrivent à l'aube du jour ; mais à son aspect une terreur étrange les arrête. Ainsi l'enfant n'ose regarder les lieux où il croit voir des spectres inconnus, et il redoute au milieu des ténèbres les monstres et les prodiges que son imagination crée. Ainsi ces guerriers frémissent sans pouvoir s'expliquer la cause de leur frayeur. La peur leur montre des fantômes plus affreux que les Sphinx et les Chimères. Intimidés, éperdus, ils reviennent au camp. Leurs discours, leurs récits sont si confus, si différents, qu'ils semblent ridicules et ne trouvent aucune croyance. Godefroi les renvoie et leur donne une forte escorte de guerriers d'élite pour leur inspirer l'assurance et le courage d'exécuter ses ordres. En approchant des lieux où les démons ont établi leur séjour, les plus intrépides sont glacés d'épouvante. Ils ont à peine aperçu ces ombres horribles, et déjà leur cœur palpite. Toutefois, ils s'avancent et cachent sous un air audacieux leur honteuse timidité. Ils ne sont plus qu'à une faible distance de ces bois enchantés, alors un bruit semblable à un tremblement de terre retentit tout-à-coup. On dirait les mugissements de l'aquilon, le gémissement des vagues contre les écueils, le rugissement des lions, le sifflement des serpents, le hurlement des loups, le cri des ours, le son des trompettes mêlé aux éclats du tonnerre, et tous ces sons s'unissent et se confondent en un seul. Alors les visages pâlissent et la crainte se trahit par mille indices. La discipline, la raison ne peuvent plus les décider à poursuivre leur route ; ils ne veulent pas lutter contre la puissance invincible qui les arrête ; ils fuient enfin, et l'un d'eux accourt vers Bouillon pour l'instruire de ce qui arrive

et en accuser un destin ennemi. « Seigneur, lui dit-il, il n'est personne d'entre nous qui puisse se flatter d'abattre les arbres de cette forêt ; elle est si bien gardée que je pense, j'affirme même que le roi des Enfers y a transporté son empire. Pour la contempler sans terreur, il faudrait avoir le cœur ceint d'un triple bouclier de diamant. La témérité la plus insensée pourrait seule braver les voix et les tonnerres qui s'y font entendre. »

Parmi ceux qui l'écoutent est Alcaste, guerrier dont la valeur farouche et stupide méprise à la fois les mortels et le trépas. Alcaste ne redoute ni les animaux féroces, ni les monstres formidables, ni les convulsions de la nature, ni la foudre, ni les tempêtes, ni rien enfin de ce que l'univers rassemble de plus effroyable. Il fait un geste hautain, sourit dédaigneusement et dit : « J'irai où n'osent aller ces chevaliers ; je prétends seul renverser ces troncs d'arbres, repaires d'affreuses Chimères. Tous ces fantômes ne pourront m'arrêter ; je défierai ces accents et ces clameurs formidables. Je ne reculerai pas, dût la terre entr'ouverte me montrer les abîmes et le chemin du Tartare. »

Ainsi parle le présomptueux Helvétien, et de l'aveu de Godefroi, il s'éloigne. Bientôt il aperçoit la forêt et entend

ces bruits étranges, inconnus. Son intrépidité ne faiblit pas ; il conserve la même assurance, le même mépris du péril. Déjà ses pieds vont franchir l'enceinte enchantée ; soudain, par un nouveau prodige, un vaste incendie s'élève ; la flamme grandit au milieu de tourbillons de fumée, et forme autour du bois une haute muraille qui s'oppose à toute tentative. Les flammes dessinent des formes de châteaux et de tours, et l'on dirait que des machines de guerre garnissent les remparts de ce nouvel enfer. Sur ces créneaux de feu paraissent des monstres armés. Combien leur aspect est horrible ! L'un jette sur Alcaste des regards sinistres, l'autre brandit son glaive menaçant. Le guerrier fuit enfin lentement, comme le lion poursuivi par des chasseurs ; mais c'est toujours une fuite ; et, pour la première fois, le cœur d'Alcaste a connu la peur. Il doute encore si ce sentiment nouveau est de la crainte ; éloigné de la forêt, il recueille ses esprits, s'étonne, s'indigne, et un amer repentir trouble son âme. Plein de surprise, de tristesse et de honte, il revient taciturne, se tient à l'écart et n'ose montrer ce front naguère si altier et si superbe. Il hésite, cherche des excuses pour ne point paraître devant Godefroi qui le fait appeler. Enfin, il se rend à ses ordres, mais d'un pas tardif ; sa bouche est muette ; puis, il répond d'un air sombre. Cette contenance, cette réserve qui ne lui sont point habituelles, révèlent à Bouillon sa frayeur et sa fuite : « Que faut-il croire ? dit-il ; sont-ce des prestiges, sont-ce des miracles d'une nature supérieure ? Toutefois, s'il est un guerrier qui brûle du noble désir d'explorer ce repaire sauvage, qu'il parte, qu'il tente l'aventure, et nous rapporte au moins des renseignements plus certains. »

Il dit, et pendant trois jours les plus braves essaient de pénétrer dans les profondeurs de la forêt ; mais tous, à son aspect menaçant, fuient épouvantés.

Tancrède était hors du camp et rendait alors à Clorinde les honneurs funèbres. Bien que la pâleur de son visage indiquât sa faiblesse et son impuissance à porter le casque et le bouclier, l'urgente nécessité le décide à courir les risques de cette entreprise pénible et dangereuse. L'ardeur qui l'anime lui donne de nouvelles forces. Silencieux et recueilli, il marche avec précaution vers ce péril inconnu. L'aspect effrayant de la forêt, le bruit du tonnerre, les secousses de la terre ébranlée ne l'émeuvent ni ne l'étonnent ; son cœur frémit un moment, mais il se rassure aussitôt et entre dans le bois. Soudain s'élève l'enceinte de feu. Il s'arrête, balance et se dit : Que serviront ici mes armes ? Me précipiterai-je dans la gueule de ces monstres, au milieu de ces feux dévorants ? Jamais je n'épargnerai ma vie quand l'honneur ou l'intérêt commun l'exigeront ; mais le vrai courage ne consiste pas à s'exposer inutilement, et ce serait ici une folle audace !… Que dira l'armée si je reviens sans avoir réussi ?… Où trouvera-t-elle les matériaux dont elle a un si pressant besoin ? Godefroi ne renoncera pas à se servir de cette forêt avant d'avoir tenté tous les efforts ; et, si un autre que moi triomphait !… Allons ! cet incendie n'a peut-être de redoutable que l'apparence !… Advienne que pourra ! » Il dit, et s'élance.

Ô merveilleux courage ! Déjà il a reconnu que la chaleur brûlante que devait produire un feu si terrible ne se fait pas sentir sous son armure ! Il ne peut juger si ces flammes sont réelles ou fantastiques ; il les a touchées et elles ont disparu. À leur place est un nuage épais, chargé de ténèbres et de frimas ; ce nuage lui-même s'évanouit en peu d'instants. Tancrède est étonné, mais son courage reste le même ; et, dès que le calme est revenu, il s'avance d'un pas ferme dans ces bois profanés, et en parcourt tous les détours sans rencontrer ni prodiges, ni fantômes, ni obstacles. Enfin, il trouve

un vaste espace découvert qui se déploie en amphithéâtre. Au milieu, s'élève, comme une haute pyramide, un cyprès solitaire. Tancrède s'approche de cet arbre ; et, en l'examinant de plus près, il découvre sur l'écorce l'empreinte de divers symboles pareils à ceux que l'antique et mystérieuse Égypte employait comme des caractères d'écriture. Parmi ces figures inexplicables est une inscription en langue syriaque que Tancrède connaît ; elle porte ces mots : « Ô toi, guerrier téméraire, qui oses pénétrer dans ces lieux consacrés à la mort, si tu n'es pas aussi cruel que tu te montres intrépide, de grâce ne trouble point ce secret asile ! Épargne des âmes infortunées, éternellement privées de la lumière : les vivants doivent laisser en paix les morts. »

Pendant qu'il cherche à interpréter le sens que cachent ces paroles, le vent frémit à travers les branches et le feuillage. On dirait des soupirs et des accents lamentables qui remplissent l'âme tout à la fois de pitié, de tristesse et d'hor-

reur. Enfin, il tire son épée et frappe de toutes ses forces le cyprès… Ô prodige ! le sang jaillit de l'écorce et rougit la terre. Tancrède frissonne, mais redouble ses coups et veut mettre fin à son entreprise. Alors, comme du fond d'une tombe, sortent des gémissements inarticulés et douloureux. Bientôt une voix plus distincte lui crie : « Ah ! Tancrède, tu ne m'as déjà que trop blessée ! Toi qui m'as arrachée du corps que j'animais, toi qui m'as ôtée de ce monde où j'étais heureuse ! pourquoi viens-tu déchirer encore cet arbre malheureux auquel m'unit une rigoureuse destinée ? Veux-tu, barbare au-delà même du trépas, outrager tes ennemis jusque dans leur tombeau ? Je fus Clorinde ; mon âme n'est pas la seule qui habite ces troncs noueux et grossiers. Chrétiens et Musulmans, tous ceux qui ont péri au pied des murs de Solime sont ici retenus par un charme étrange et puissant. Je ne sais si je suis dans un corps animé ou dans un sépulcre. Ces arbres, ces rameaux sont pleins de vie, et tu ne peux y toucher sans commettre un homicide ! »

Le malade qui aperçoit en songe des Dragons ou d'énormes Chimères que la flamme environne, craint ces images fantastiques, et, bien qu'à demi convaincu de son erreur, voudrait fuir ces spectres horribles. De même, le héros repousse ces mensongères illusions, et pourtant il cède à leur empire. Livré à tant d'émotions différentes, son cœur s'alarme, son ardeur se refroidit, et, dans cette anxiété terrible, le fer échappe de ses mains. Ce n'est pas la crainte qui s'empare de lui ; mais, dans son trouble, il croit voir Clorinde blessée pleurer et gémir. Il ne peut supporter la vue de ce sang, ni entendre les dernières plaintes de son amante. Ainsi ce héros, que rien ne pouvait effrayer, si grand contre la mort, est soumis par l'amour et se laisse fléchir par une ombre trompeuse et par de vains sanglots.

Cependant, un vent impétueux emporte l'épée hors de la forêt. Tancrède, fugitif, la retrouve sur sa route, mais n'ose revenir sur ses pas pour approfondir la cause de ces merveilles. Il arrive près de Bouillon, se recueille un moment, et, plus calme, s'exprime ainsi : « Je viens, seigneur, te confirmer des récits auxquels tu n'as pas ajouté foi, tant ils sont incroyables ! Tout ce que l'on t'a rapporté, ces bruits affreux, ces tableaux horribles, tout est vrai ! J'ai vu un prodigieux incendie s'allumer tout-à-coup, brûler sans aliment, grandir et former un rempart que semblaient défendre des monstres armés. Je me suis jeté au milieu de ces flammes qui se sont évanouies ; et, au même instant, des ténèbres glacées ont remplacé ces feux ; puis, j'ai vu renaître un jour serein ! Le dirai-je ? Des âmes humaines habitent ces arbres et leur donnent la vie, le sentiment et la parole. Quelle preuve n'en ai-je pas eue ! Leurs tristes voix retentissent encore dans mon cœur affligé. Chaque coup fait ruisseler le sang, comme si ces troncs étaient d'os et de chair. Non ! non ! j'avoue ma défaite, je ne pourrai jamais en détacher une écorce, en arracher un seul rameau ! »

Tandis qu'il parle, Bouillon, indécis, partagé entre mille pensées, se demande s'il doit aller lui-même lutter contre des enchantements dont la réalité lui est prouvée, ou bien s'il faut aller chercher des matériaux dans une autre forêt plus éloignée et d'un plus difficile abord ? Mais Pierre met fin à son hésitation en lui disant : « Renonce à ces projets audacieux. Un autre bras que le tien doit abattre ces arbres que défendra vainement un pouvoir inconnu. Déjà le vaisseau que nous attendons aborde sur des plages désertes et plie ses voiles. Déjà le guerrier dont le retour nous est promis a rompu ses indignes fers et s'éloigne du rivage. Bientôt sonnera l'heure marquée pour la prise de Sion et la ruine de nos ennemis. »

Le visage du solitaire brille d'un feu divin ; sa voix retentissante n'est plus celle d'un mortel. Le pieux Bouillon se livre à d'autres travaux, et ne reste pas dans l'inaction.

Cependant, le soleil entre dans le signe du Cancer et verse sur la terre des feux brûlants. Cette chaleur est fatale aux plans de Godefroi, et funeste à ses guerriers qui ne peuvent plus supporter la moindre fatigue. Le ciel perd sa lumière bienfaisante, et l'on n'y voit régner que des astres sinistres dont l'influence remplit les airs de miasmes meurtriers. Sans cesse la chaleur augmente ; des feux dévorants dessèchent tantôt un lieu, tantôt un autre ; à une journée pénible succède une nuit brûlante que suit un jour encore plus affreux. Le soleil ne se lève jamais que couvert et entouré de vapeurs sanglantes, triste présage d'un jour malheureux ; il ne se couche que parsemé de taches rougeâtres qui menacent de nouveaux maux à son retour. La certitude de souffrances prochaines ajoute l'inquiétude aux tourments que l'on endure. Tandis qu'il darde à plomb ses rayons, partout où peuvent s'étendre ses regards, les fleurs se fanent, les feuilles jaunissent, l'herbe altérée languit, et, dans la terre entr'ouverte, les sources se tarissent. La nature entière éprouve les effets de la céleste colère ; de stériles nues traversent les airs comme des vapeurs enflammées. Le ciel offre l'image d'une noire fournaise ; nul objet qui console les regards ; le zéphyr silencieux se tait au fond de sa retraite ; l'air immobile n'est agité que par l'haleine corrosive des vents qui s'élèvent aux rivages africains. Ces vents lourds, insupportables, frappent sans cesse de leur souffle épais les poitrines et les visages accablés. Les ombres de la nuit semblent embrasées des feux du jour et n'apportent aucun soulagement. Des trombes de feu, des comètes, des météores étincelants traversent les ténèbres. Ô terre infortunée, l'astre des nuits refuse à ta soif la bienfaisante rosée, et les fleurs mourantes

demandent en vain les sucs nourriciers qui les rappelleraient à la vie !

L'inquiétude a chassé le sommeil ; les humains languissants ne peuvent obtenir le repos ; mais la soif est le plus affreux de leurs maux. Le barbare Aladin a infecté les sources de la Judée à l'aide de poisons plus mortels que ceux du Styx et de l'Achéron. Le Siloé, qui, toujours pur et limpide, leur avait offert ses trésors, mouille à peine le fond de son lit desséché. Faible et insuffisante ressource pour les Chrétiens, dont les désirs et les besoins ne seraient point calmés par l'immense et profond Éridan, ni par le Nil, même alors que, franchissant ses rives, il couvre l'Égypte de ses eaux fécondes ! Ils se rappellent les lacs argentés qu'ils ont vus dormir au milieu des bocages et de l'ombre, et ces sources qui se précipitent des flancs d'un rocher et coulent ensuite lentement sur les verts gazons. Ces images se présentent à

leur ardeur impatiente et ne font qu'augmenter leur désespoir.

On voit ces robustes guerriers, qui, résistant aux plus rudes combats, ne plièrent jamais sous le poids des armures, que n'ont pu dompter ni l'ennemi, ni l'aspect du trépas, affaissés maintenant, anéantis, hors d'état de se soutenir, se coucher sur la terre. Un feu caché circule dans leurs veines, les mine et les consume. Le coursier, naguère si superbe, languit et dédaigne une herbe sans saveur ; sa tête altière tombe négligemment penchée ; ses jambes chancellent. Pour lui, le noble amour de la gloire n'a plus d'aiguillon ; il ne se souvient plus des palmes qu'il cueillit ; il méprise, comme un vil fardeau, les riches ornements et les dépouilles de la victoire. Le chien, accablé par ses maux, ne se soucie, ni du foyer, ni du maître qu'il oublie ; haletant, brûlé par la chaleur, il s'étend sur le sol. En vain la nature lui donna d'autres moyens de respirer ; l'air lourd et pesant est pour lui sans fraîcheur.

Ainsi tout est en proie à la souffrance ; ainsi les malheureux mortels traînent des jours misérables. Déjà le peuple fi-

dèle désespère de vaincre et redoute de plus grandes calamités. De toutes parts on entend des voix plaintives murmurer : « Qu'espère-donc Godefroi ? Qu'attend-il encore ? Veut-il que tout le camp succombe ? Par quels moyens pense-t-il renverser les murs ennemis ? où prendra-t-il des machines ? Seul il ne voit donc pas tous ces signes par lesquels éclate la colère du Ciel ? Mille prodiges nouveaux, mille fantômes nous attestent que ses décrets nous sont contraires, et ce soleil qui nous dévore nous laisserait envier la douceur des contrées de l'Inde et de l'Éthiopie. Pense-t-il qu'il nous soit indifférent d'aller comme une multitude vile et méprisée chercher une mort cruelle et inutile dans le seul but de lui conserver le souverain pouvoir ? Faut-il donc que le bonheur de régner procure de si grands avantages et de telles jouissances que Bouillon sacrifie à son ambition le salut de toute une armée ?… Et voilà ce mortel qui mérita le surnom de pieux ! Combien son âme est compatissante et humaine ! Il oublie tout pour conserver un titre vain et dangereux ! Tandis que les fontaines et les ruisseaux sont taris pour nous, il se fait apporter les fraîches ondes du Jourdain, les mêle avec le vin de Crête et en remplit les coupes de ses heureux convives. »

Ainsi murmurent les Latins. Mais le chef des Grecs, fatigué depuis longtemps de suivre leurs étendards, se dit : « Pourquoi mourir ici ?… Pourquoi attendre que mes soldats soient moissonnés ?… Que Godefroi, pour son malheur et celui des Francs, persiste dans son fol aveuglement, du moins il ne fera tort qu'aux siens. » Et, sans prendre congé, il quitte le camp au milieu du silence et de la nuit.

Le jour révèle sa fuite, et quelques autres imitent son exemple. Les compagnons d'armes de Clotaire, d'Adhémar et des chefs dont les ossements sont maintenant unis à la

poussière, pensent que, s'ils ont juré fidélité à ces héros, la mort, qui brise tous les liens, les a dégagés ; ils parlent de se retirer, et plusieurs ont déjà déserté pendant les ténèbres.

Godefroi entend tous les discours et devine tous les projets. Il pourrait sur-le-champ réprimer la désobéissance ; mais les moyens rigoureux lui répugnent ; il les abhorre. Alors, avec cette Foi qui peut arrêter le cours des fleuves et transporter les montagnes, il demande pieusement au Roi de l'univers d'ouvrir à sa prière les trésors de sa miséricorde ; les mains jointes, les yeux brûlants de ferveur et levés vers le Ciel, il prononce ces mots :

« Ô mon Père ! ô mon Dieu ! si jadis, dans le désert, tu accordas à ton peuple les bienfaits de la pluie et de la rosée, si tu donnas à la main d'un mortel le pouvoir de briser les rochers et de faire jaillir une vive fontaine de leurs flancs déchirés, daigne aujourd'hui renouveler les mêmes miracles en faveur de ces guerriers ! Oublie leurs fautes, et que ta grâce supplée à leur peu de mérites ! Puisqu'ils sont tes soldats, qu'ils aient des marques de ta protection. »

Cette humble prière d'un cœur pur s'élève vers les Cieux, prompte et légère comme la céleste colombe ; elle n'est point vaine : l'Éternel l'accueille et laisse tomber un regard de commisération sur l'armée fidèle. Il est touché de ses dangers et de ses maux, et dit : « Ce peuple que j'aime a subi assez de revers et de périls. L'Enfer, le monde même, la force des armes et l'art des ténèbres se sont conjurés contre lui ! Il est temps qu'un nouvel ordre de choses commence ! Il faut que pour lui tout soit désormais heureux et prospère ! Que les sources du Ciel coulent ! Que l'invincible guerrier revienne et que l'Égyptien paraisse pour ajouter à la gloire et au triomphe de mes armées ! »

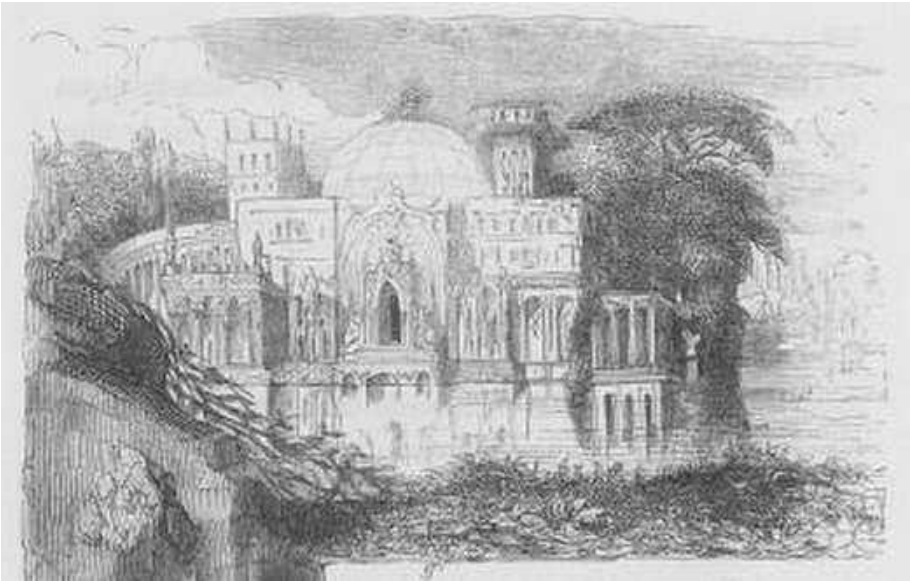
Il a parlé, et le seul mouvement de son front fait trembler la voûte éthérée, les sphères et les astres errants ; l'air frémit de respect, les plaines liquides, les monts, les noirs abîmes s'ébranlent. Tout-à-coup l'éclair flamboyant s'échappe de sa main ; le tonnerre gronde, et les cris de joie des Latins saluent le tonnerre et les éclairs. Bientôt les nues s'épaississent ; elles n'abandonnent plus la terre pour s'élever sous l'influence d'un soleil brûlant ; mais elles descendent du Ciel qui ouvre à la fois toutes ses cataractes. Une nuit soudaine s'étend et enveloppe le jour dans ses voiles ; un orage impétueux lui succède, et déjà les ruisseaux gonflés ont franchi leurs bords. Lorsque pendant les chaleurs de l'été une pluie longtemps désirée vient à tomber, on voit les oiseaux aquatiques la recevoir avec joie ; les rives desséchées retentissent de leurs rauques murmures ; ils déploient leurs ailes, volent vers l'onde, s'y jettent, s'y plongent et cherchent à éteindre la soif qui les consume. Tels on voit les Chrétiens s'exposer avec délices à ces eaux bienfaisantes que verse sur eux la miséricorde de Dieu. Leurs vêtements, leurs cheveux en sont inondés ; ceux-ci la boivent dans des coupes ; ceux-là se servent de leurs casques ; les uns y baignent leurs mains, les autres leurs visages et leurs yeux ; quelques-uns, plus prévoyants, en remplissent des vases pour les futurs besoins.

Pendant qu'ils se livrent à l'espoir et oublient leurs souffrances, la terre languissante, qui avait ouvert ses flancs arides et humecté ses plaies de ces ondes salutaires, se referme et les distribue dans ses veines profondes ; bientôt elle fournit aux herbes, aux plantes et aux fleurs des sucs abondants et nourriciers. Ainsi une jeune beauté sent fuir, sous l'influence d'un remède sauveur, la fièvre ardente et le principe du mal qui la minait ; elle recouvre ses forces et sa fraî-

cheur et voit renaître son éclat ; alors, oublieuse de ses maux, elle reprend ses guirlandes et ses parures.

Enfin la pluie s'arrête ; le soleil reparaît ; mais ses rayons sont agréables et doux comme dans les belles journées du printemps. Ô puissance de la Foi ! Celui qui honore Dieu peut délivrer les airs de toute maligne influence, changer l'ordre des saisons et triompher des astres ennemis et du Destin.

CHANT XIV.



Un songe apprend à Godefroi que Dieu veut qu'il rappelle Renaud dans le camp. – Il accueille la demande que lui font les principaux chefs. – Pierre, qui depuis longtemps est instruit des volontés de l'Éternel, dirige les envoyés de Bouillon dans un lieu où un enchanteur les reçoit avec bonté, leur découvre les secrets artifices d'Armide et leur donne des conseils pour la réussite de leur entreprise.

LA nuit fraîche et obscure, escortée des légers Zéphyrs, quittait le vaste sein de la terre et secouait les perles précieuses d'une bienfaisante rosée ; ses voiles humides se répandaient sur les fleurs et sur la verdure. Les Vents, du battement de leurs ailes, caressaient les mortels plongés dans le repos, et déjà, sous leur douce influence, les pensées et les soucis du jour étaient ensevelis dans un profond oubli.

Assis au sein de l'éternelle clarté, le Tout-Puissant veille sur l'univers. Il abaisse du haut du Ciel, sur le chef des Chré-

tiens, ses regards propices ; et, par son ordre, un songe paisible va lui révéler ses suprêmes décrets.

Non loin des arceaux dorés par où s'élance le Soleil, est, à l'Orient, une porte de cristal, qui, d'ordinaire, s'ouvre un peu avant le lever du jour. C'est par là que s'échappent les Songes que Dieu accorde aux âmes chastes et pures. C'est par là que descend, soutenu sur ses ailes d'or, celui que le Très-Haut destine à Godefroi. Jamais vision n'offrit à un mortel des images si belles et si gracieuses ! Et, par lui, sont révélés au héros les mystères divins. À ses yeux se déroulent, comme dans un limpide miroir, les merveilles que renferment et cachent les sphères célestes. Il se croit transporté dans un espace lumineux et resplendissant. Tandis qu'il admire l'immensité, le mouvement et l'harmonie de ces régions sublimes, un guerrier couronné de rayons s'avance vers lui, et, d'une voix dont rien ici-bas ne pourrait égaler le charme, lui adresse ces mots :

« Godefroi, tu ne me parles pas, tu n'accueilles point Hugues ? Ne reconnais-tu pas ton ami fidèle ? — Ta nouvelle forme, lui répond Bouillon, cette lumière qui te rend éclatant comme le soleil ont tellement ébloui mes yeux, que je n'ai pu retrouver tes traits. » Puis, il lui tend les bras avec affection, et trois fois il essaie de le presser contre son sein ; mais, trois fois comme une ombre ou une vapeur légère, l'image échappe à ses vains efforts. Hugues reprend avec un doux sourire : « Je ne suis plus revêtu d'une dépouille mortelle ; sous cette substance impalpable, tu vois un esprit pur, un habitant de la Cité des Cieux. C'est ici le sanctuaire de l'Éternel, le séjour de ses guerriers ; ta place y est marquée. — Quand y serai-je ? demande Godefroi. Ah ! puisse la mort briser à l'instant les liens qui me retiennent et retardent ma félicité ! — Bientôt, réplique Hugues, tu partageras notre

gloire et notre triomphe ; mais il faut que tu livres encore des combats sur la terre et que tu y verses et tes sueurs et ton sang. Ton bras doit arracher aux Infidèles l'empire des Saints-Lieux ; tu y fonderas un royaume que ton frère gouvernera après toi. Mais, pour rendre plus vifs ton désir et ton amour, contemple d'un œil attentif ces demeures radieuses, ces astres de feu que la divine Intelligence crée et fait mouvoir ; entends les chœurs angéliques, les sons des célestes lyres, et abaisse tes regards sur le dernier des globes de la création. Combien sont viles les causes qui déterminent les actions des hommes ! Dans quel cercle infime, dans quelle solitude s'étale leur orgueil ! Vois cette mer qui environne la terre, cette mer que vous appelez, tantôt l'Océan, tantôt le vaste abîme ! Qu'a d'assez grand, pour justifier des noms si pompeux, un marais sans profondeur, un lac misérable ? »

À ces mots, Godefroi jette au-dessous de lui un regard dédaigneux, et sourit de pitié. Il voit confondus en un point imperceptible les fleuves, les empires, la terre et les mers. Il s'étonne que la folle humanité, oubliant que Dieu seul nous invite et nous appelle, s'attache à posséder ces ombres, cette fumée et une stérile gloire. Il dit à Hugues : « Puisque la volonté de Dieu ne brise pas aujourd'hui mes fers, je te prie de m'indiquer le chemin le moins trompeur au milieu des illusions du monde. — La vraie route est celle que tu suis ; n'en détourne point tes pas. Seulement, je t'engage à rappeler de son lointain exil le vaillant fils de Berthold. Si la Providence t'a choisi pour chef suprême de cette grande entreprise, elle a aussi destiné Renaud à être l'exécuteur de tes projets. À toi la première place, à lui la seconde. Tu es la tête de l'armée, il en est le bras. Nul autre ne pourrait occuper sa place, et tu ne dois pas y penser. C'est par lui que seront détruits les enchantements qui protègent la forêt. Ton armée, qui, faute de guerriers assez intrépides, désire se retirer, et semble inca-

pable de terminer sa glorieuse mission, reprendra une nouvelle ardeur. Renaud forcera les portes de Solime et vaincra les nations conjurées de l'Orient. — Ah ! s'écrie Bouillon, combien le retour de ce héros satisferait mon âme ! Toi, qui vois les pensées les plus secrètes, tu sais si je l'aime et si je dis la vérité ? Mais quelles avances puis-je lui faire ? En quel lieu dois-je lui envoyer un message ? Est-ce un ordre, est-ce une prière qu'il faut lui adresser ? Comment une telle démarche se conciliera-t-elle avec la justice et l'honneur ? — Celui qui daigne te prodiguer ses faveurs, reprend Hugues, veut que tu sois respecté et obéi de ceux dont il te fit le général. Tu ne dois pas descendre à la prière, ce serait abaisser ton autorité souveraine. Mais laisse-toi fléchir, et accorde aux premières instances le pardon qui te sera demandé. Guelfe, inspiré par Dieu même, te suppliera de rendre l'audacieux guerrier aux combats et à la victoire, en l'absolvant d'une faute où l'excès de la colère l'a entraîné. Maintenant, relégué aux extrémités du monde, il s'abandonne à la mollesse et aux langueurs de l'amour, mais il reviendra promptement et sans hésiter quand il connaîtra le besoin que vous avez de son bras. Pierre, à qui sont révélés les saints mystères, dirigera tes envoyés vers celui qui leur donnera des renseignements certains. Ils apprendront par quel art, par quels moyens on peut délivrer Renaud et le ramener parmi vous. C'est ainsi que Dieu réunira enfin sous ses saints étendards tous tes compagnons égarés !… Mais je veux flatter ton cœur en t'annonçant qu'un jour ton sang se mêlera à celui de ce héros, et il en sortira une race illustre et glorieuse. »

En achevant ces mots, l'ombre de Hugues s'évanouit comme une vapeur légère que disperse le souffle des vents, ou comme une faible nuée qu'absorbe le soleil.

Godefroi se réveille, l'âme remplie de joie et d'étonnement. Il ouvre les yeux ; déjà le jour est avancé ; aussitôt il se lève et revêt sa pesante armure. À l'heure accoutumée, les chefs se rassemblent sous sa tente pour y décider ce que les troupes doivent exécuter. Guelfe, cédant aux nouvelles inspirations du Ciel, prend la parole le premier : « Seigneur, dit-il à Bouillon, je viens solliciter de ta clémence le pardon d'une faute sans doute trop récente encore, et ma demande te semblera prématurée et téméraire. Mais je sais que je m'adresse au pieux Godefroi, et que je prie pour le vaillant Renaud ; peut-être aussi ne suis-je point un intercesseur indigne d'obtenir une grâce qui comblera de joie toute l'armée, et je crains moins un refus. Permets donc que, de retour parmi nous, il verse, en expiation de sa fatale erreur, tout son sang pour la cause commune. Et quel autre que lui oserait porter le fer dans cette forêt où règne l'épouvante ? Qui bravera les périls et la mort avec un cœur plus ferme et plus intrépide ? Nous le verrons ébranler les remparts, enfoncer les portes, et seul, le premier de tous, monter à l'assaut. Rends, Seigneur, rends à ton armée un guerrier objet de ses désirs et de son espoir ; rends-moi un neveu si courageux, et, à toi-même, rends le prompt exécuteur de tes desseins ! Ne souffre pas qu'il s'engourdisse dans un vil repos. Rappelle-le à la gloire ; qu'il suive ta bannière victorieuse ! Que, témoin de tes exploits, il fasse, à la clarté du jour, en te regardant comme son chef et son modèle, des actions dignes de lui ! »

Ainsi parle Guelfe, et un murmure d'assentiment exprime la prière des autres guerriers. Alors Godefroi, comme si son esprit n'eût point été préparé à leur demande, répond : « Comment pourrais-je vous refuser une grâce que vous désirez, que vous sollicitez avec tant d'ardeur ? Que la rigueur se taise et que le vœu de tous soit la règle et la loi ! Que Renaud revienne, et que, plus modéré désormais, il sache réprimer

son impétueuse colère ! Puissent ses exploits justifier votre intercession et les hautes espérances que nous avons conçues. Guelfe, c'est à toi de lui annoncer son pardon. Il s'empressera, je pense, d'obéir à ta voix ! Choisis un messager, et qu'il vole vers les lieux où tu penses retrouver le jeune héros ! »

Le chevalier danois se lève : « Je crois, dit-il, que cette mission doit m'être confiée ; je ne reculerai point devant les hasards d'une course lointaine pour remettre à Renaud l'épée de mon généreux maître. »

Guelfe accepte aussitôt l'offre de ce guerrier, qui est un homme de courage et d'exécution ; il sera l'un des deux envoyés ; l'autre sera l'adroit, le sage et prudent Ubalde. Dès sa plus tendre jeunesse, ce chevalier, jaloux de s'instruire des mœurs des nations, avait parcouru toutes les contrées, depuis les plus froides régions jusqu'aux sables brûlants de l'Éthiopie. Il avait étudié les usages, les langues, les religions de tous les peuples. Parvenu à l'âge mûr, Guelfe en fit le plus cher de ses favoris.

Ces guerriers acceptent l'honorable tâche de ramener au camp l'illustre fils de Berthold. Guelfe les engage à se diriger vers Antioche, capitale des États de Boëmond, où l'on assurait qu'il s'était retiré. Mais le pieux ermite s'avance et interrompt ce discours : « Ô chevaliers ! dit-il, en écoutant la voix publique, vous auriez un guide ignorant et infidèle, qui vous égarerait et vous détournerait de la route que vous devez choisir. Marchez vers Ascalon. À l'endroit où un fleuve se perd dans la mer, vous rencontrerez un vieillard, notre allié. Pleins de confiance en lui, écoutez ses avis comme vous recevriez les miens. Ce vieillard, que le Ciel éclaire, est depuis

longtemps déjà prévenu par moi de votre voyage. Il vous montrera autant de bienveillance que de sagesse. »

Charles et Ubalde ne demandent pas d'autres éclaircissements et se soumettent aux ordres de l'Esprit-Saint dont le solitaire est l'interprète. Brûlants d'impatience, ils prennent congé des chefs et partent aussitôt.

Ils se dirigent vers la mer qui baigne les murs d'Ascalon. Le bruit des vagues mugissantes n'arrivait point encore à leurs oreilles, quand ils se trouvèrent sur le bord d'un fleuve dont la pluie avait grossi les eaux ; il était sorti de son lit et roulait plus rapide que le trait qui fend les airs. Tandis que les deux guerriers s'arrêtent indécis, un vieillard leur apparaît. Son front vénérable porte une couronne de hêtre ; sa longue robe de lin est éclatante de blancheur ; une baguette est dans sa main, et il remonte le fleuve en marchant sur les flots. Ainsi, dans les régions voisines du pôle, lorsque les ri-

gueurs de l'hiver ont enchaîné le cours des ondes, on voit les jeunes filles courir par bandes, et sur de longs traîneaux fouler sans crainte le perfide élément. Tel s'avance le vieillard sur la surface mobile de ces eaux que les frimas n'ont point durcies. Bientôt il touche à la rive où sont les deux guerriers, les yeux attachés sur lui : « Amis, leur dit-il, vous poursuivez une entreprise difficile et pénible, et vous avez besoin d'un guide sûr. Le héros que vous cherchez est loin d'ici, dans un pays infidèle et inhospitalier ! Oh ! combien d'efforts vous restent encore à faire ! Que de mers, que de rivages vous aurez à parcourir ! Vos recherches doivent s'étendre au-delà des limites du monde que nous habitons ! Mais ne refusez pas de me suivre dans les grottes cachées où j'ai fixé ma secrète demeure. Je vous y révélerai des mystères importants et ce qu'il est indispensable que vous sachiez. »

Il dit, et ordonne aux ondes de leur faire place ; soudain les flots dociles se retirent, se courbent en forme de montagnes humides et laissent un libre passage. Le vieillard prend les deux chevaliers par la main et les conduit sous le fleuve même. Là, au milieu de ces profonds abîmes, ils ne voient qu'un jour faible et incertain, semblable aux clartés de l'astre des nuits à travers les bois. Cependant ils distinguent d'immenses cavernes remplies d'eau. C'est de là que s'échappent toutes les sources de la terre ; les unes jaillissent en fontaines, les autres forment les ruisseaux, les rivières, les étangs et les lacs. Ils voient les réservoirs où prennent naissance le Pô, l'Hidaspe, le Gange, l'Euphrate et le Tanaïs. Le Nil lui-même ne peut leur cacher ses sources ignorées. Plus bas, ils découvrent un ruisseau qui roule du soufre et du vif-argent. Bientôt, épurée par le soleil, cette liqueur se condense en masses blanches et dorées. De toutes parts, les rives du fleuve sont émaillées de pierres précieuses.

Les feux dont elles étincellent font resplendir la caverne et triomphent de sa sombre horreur. Là, brille le saphir d'un bleu céleste et la jaune topaze ; là, flamboie l'escarboucle ; là, scintillent le dur diamant et la belle émeraude qui sourit à l'œil charmé.

Les guerriers étonnés s'avancent. La nouveauté de ce spectacle absorbe toutes leurs idées, et ils gardent le silence. Enfin, Ubalde élève la voix : « De grâce, ô mon père, dit-il à son guide, dis-nous quels sont ces lieux ? Où nous conduis-tu ? Daigne nous faire connaître qui tu es ? Dans la stupeur qui s'empare de mon âme, je ne sais si c'est un songe, des fantômes ou la réalité ? — Vous êtes, répond le vieillard, au sein même de la terre, qui produit toutes choses. Sans moi, vous n'eussiez jamais pu parvenir dans ses ténébreuses entrailles. Je vous mène dans mon palais et bientôt vous y verrez d'admirables clartés. Je naquis païen, mais depuis le Seigneur daigna me régénérer dans l'onde sainte. Ce n'est point avec le secours des Esprits infernaux que j'opère les merveilles dont vous êtes témoins. Loin de moi cet art funeste qui emploie les sortilèges et les caractères magiques pour

forcer à l'obéissance le Cocyte et le Phlégéthon. Mais je cherche à connaître les vertus des plantes et des eaux. J'interroge les secrets mystères de la nature ; je contemple les astres et leurs divers mouvements. Cependant, je n'habite pas toujours, loin du Ciel, dans ces grottes souterraines ; je fixe souvent ma demeure au milieu des airs, sur les cimes du Liban et du Carmel. Là, sans voile et sous tous les aspects, Mars et Vénus se découvrent à mes regards. Là, je juge la lenteur et la vitesse, l'influence bonne ou mauvaise des autres astres ; sous mes pieds, je vois les nuages se rassembler ou se dissiper, tantôt noirs, tantôt peints des couleurs d'Iris ; je vois se former la pluie et la rosée ; j'étudie la course oblique des vents ; je vois la foudre s'enflammer et décrire, en tombant, l'éclair sinueux. En observant de si près les comètes et les autres globes de feu, je m'enivrai de ma propre science ; et, plein d'orgueil, je me persuadai que mon savoir égalait l'infaillible puissance du souverain maître de la nature. Mais, quand votre pieux ermite eut versé sur ma tête les eaux du fleuve saint et lavé mes souillures, il m'éclaira et m'apprit combien mon esprit était par lui-même peu de chose et sujet à l'erreur. Je reconnus alors que notre génie n'est auprès de l'éternelle vérité que ce qu'est l'oiseau nocturne en face du soleil. Je pris en pitié et moi-même, et ma folie, et cet orgueil qui m'avait exalté. Toutefois, avec la permission de Pierre, je cultive encore la science et j'obéis à mes premiers goûts. Mais combien je suis différent de ce que j'étais naguère ! Je fais tout dépendre de mon saint conseiller, et c'est à lui que je reporte toutes choses. Je me repose en lui ; il me commande et me dirige ; il est à la fois mon supérieur et mon maître, et ne dédaigne pas de se servir de moi pour opérer des miracles dignes de sa main. Il m'impose aujourd'hui la tâche de rappeler de sa captivité lointaine et de faire revenir au camp l'invincible Renaud. J'ai reçu l'ordre de

Pierre ; depuis longtemps déjà j'attends votre arrivée qu'il m'avait prédite. »

En parlant ainsi, ils arrivent au lieu que le vieillard a choisi pour asile. C'est une vaste grotte divisée en un grand nombre de salles spacieuses où l'on voit de toutes parts ce que la terre renferme de plus rare et de plus précieux. Ce splendide séjour semble orné par la magnificence de la nature plutôt que par l'art. Cent esclaves intelligents s'empressent à les servir. Sur une table somptueuse, se montrent dans des vases d'or et de cristal les mets les plus exquis. Quand ils ont satisfait leur faim et leur soif, l'enchanteur leur dit : « Il est temps que je remplisse le plus grand de vos vœux » et il ajoute : « Vous connaissez une partie des trames et des perfidies de l'impie Armide. Vous savez de quelle manière elle arriva au camp des Chrétiens, et par quels artifices elle entraîna une foule de guerriers qui suivirent ses pas. Vous n'ignorez point que, violant les lois hospitalières, elle les chargea de durs liens et les dirigea ensuite vers Gaza, sous l'escorte de nombreux satellites. Ils furent délivrés en chemin. Maintenant, je vous dirai ce qui arriva. Cet événement véritable ne vous est point encore connu. Dès que la cruelle magicienne se vit arracher cette proie qui lui avait coûté tant d'artifices, saisie de douleur, elle se déchira les mains. Puis, enflammée de dépit, elle se dit : « Non ! il ne se vantera pas d'avoir brisé les fers de mes captifs ! Il faut qu'il tombe dans cet esclavage dont il a tiré les autres ! Que seul il souffre, pendant de longs jours, tous les maux qui leur étaient destinés ! Mais ce n'est point assez pour ma vengeance ; je veux que sa perte cause la ruine de tous les siens. »

« Armide, alors, prépare la ruse infernale que vous allez apprendre. Elle vole à l'endroit où Renaud, vainqueur, avait

massacré une partie de ses soldats. Il y avait laissé son armure et avait pris celle d'un Infidèle, dans l'espoir, sans doute, de rester inconnu sous des insignes moins fameux et moins illustres. La magicienne revêt de ces armes le tronc mutilé d'un guerrier, et l'expose sur la rive d'un fleuve, où elle prévoit qu'une troupe de Chrétiens ne tardera pas à venir. Elle peut aisément le savoir, car, par son ordre, une foule d'espions explore les alentours de votre camp. Elle sait le départ des uns, le retour des autres ; elle a aussi de longs et fréquents entretiens avec les Esprits infernaux.

« Elle place donc ce corps dans un lieu favorable au succès de son perfide stratagème. Aux environs, elle poste un fourbe rusé, déguisé en berger, et l'instruit de ce qu'il doit dire et faire, et de ce qu'il doit cacher. Ses ordres sont fidèlement exécutés. Les Chrétiens interrogent ce traître ; il jette dans leur esprit le germe d'un soupçon, qui bientôt s'accroît, se fortifie, fait naître des querelles, excite parmi vous une sédition et presque la guerre civile. On croit, suivant le désir d'Armide, que Renaud a été assassiné par les ordres de Godefroi ; mais un prompt avis ne tarde pas à dissiper cette accusation si éloignée de la vérité. Tel fut le premier succès de ses artifices. Apprenez maintenant ce qui arriva plus tard à Renaud. Elle attendait son passage comme un chasseur adroit guette sa proie. Il arrive sur les bords de l'Oronte, dans l'endroit où ce fleuve forme, en se divisant, une île qu'il entoure de ses eaux. Sur la rive est une petite barque, et tout près s'élève une colonne de marbre blanc. Il regarde ces admirables sculptures et lit ces mots, tracés en lettres d'or : « Qui que tu sois, ô voyageur que le Destin ou la volonté conduit sur ces rivages, sache que du couchant à l'aurore l'univers ne renferme point autant de merveilles que cette île. Si tu veux les connaître, traverse le fleuve sur-le-champ. » L'imprudent guerrier se détermine à passer sur

l'autre bord. La nacelle ne peut contenir ses écuyers ; il les quitte et y monte seul. Arrivé sur la rive, il promène autour de lui ses regards avides et empressés. Il ne voit que des grottes, des ruisseaux et des gazons ; il pense qu'on s'est joué de sa crédulité ; mais ce lieu est si riant et si agréable qu'il veut s'y reposer. Il découvre son front et respire la douce haleine des zéphyrs. Soudain il entend le murmure des ondes bouillonnantes ; il s'élance de ce côté, regarde et voit une vague qui s'élève, roule et se replie sur elle-même ; puis il en sort une blonde chevelure, un visage, des épaules, un sein de jeune fille, et bientôt rien ne cache ses charmes les plus secrets !

« Ainsi, dans les jeux du théâtre, apparaît majestueusement une nymphe ou une déesse. Cette vaine image, fantôme magique, n'est point une véritable sirène, bien qu'elle ressemble à celles de la mer Tyrrhénienne ; sa voix est aussi

mélodieuse, sa beauté aussi parfaite ; elle charme le Ciel et les airs : « Aimable jeunesse, dit-elle, tant que le printemps vous parera de fleurs et de feuillages, qu'un rayon trompeur de gloire et de vertu ne trouble pas vos cœurs, celui-là seul est sage qui suit la loi de ses désirs et recueille les fruits de chaque saison de la vie ! Voilà le cri de la nature ; pourquoi repousseriez-vous ses conseils ? Insensés, vous refuseriez les dons fugitifs et précieux du bel âge ! Que sont les honneurs et la renommée si vantés par le monde ? D'inutiles avantages, de frivoles idoles. Cette renommée, qui séduit le mortel orgueilleux et lui semble si belle, n'est qu'un songe, un écho, l'ombre même d'un rêve que le moindre souffle disperse et fait évanouir. Jouissez sans soucis de l'avenir, et que votre âme satisfasse vos sens ! Vivez, oublieux de vos peines, sans prévoir les futurs malheurs, sans vous inquiéter si le Ciel menace, tonne, fait briller les éclairs et lance la foudre ! Voilà la sagesse, voilà la vie ! N'écoutez que la voix et les enseignements de la nature. » Ainsi chante l'impie, et le jeune héros s'endort en écoutant sa voix suave et harmonieuse ; peu à peu le sommeil qui s'empare de lui est si profond, que le tonnerre ne pourrait le tirer de cet engourdissement, image de la mort. Alors Armide sort de sa retraite et se précipite vers le guerrier pour accomplir sa vengeance ; mais, à peine a-t-elle fixé sur lui ses regards et contemplé ce visage calme et paisible, ces yeux fermés où erre un tendre et langoureux sourire, (et que serait-ce s'ils étaient ouverts !) qu'elle s'arrête incertaine. Puis, elle s'assied à ses côtés et sent fuir son courroux. Ainsi penchée vers lui, on la prendrait pour Narcisse se mirant dans le cristal des eaux. D'une main attentive, elle essuie avec son voile la sueur abondante qui mouille le visage de Renaud, et, d'une haleine amoureuse, elle rafraîchit l'air qu'il respire. Ô prodige incroyable ! ce cœur plus dur que le diamant, plus froid que la glace,

s'amollit sous l'influence des feux que recèlent ces paupières fermées. De cruelle ennemie elle devient amante !

« Des blanches fleurs, des roses et des lys qui embellissent ces bords riants, elle forme avec un art inconnu de tendres, mais d'indissolubles liens ; elle enlace son col, ses pieds et ses bras ; elle l'enchaîne et place son captif toujours endormi sur son char qui traverse les airs avec rapidité. Elle ne retourne point à Damas, ni à ce château élevé au milieu d'un lac ; mais, jalouse d'une si belle proie, honteuse de son amour, elle franchit l'immense Océan, et va, loin de toute région connue, vers des rivages où jamais vaisseau n'avait abordé. Elle descend dans une île qu'elle a choisie pour retraite, et qui fait partie de ce groupe qu'on nomme les îles Fortunées. Là, sur la cime d'une montagne inhabitée que cachent de noires et épaisses ombres, elle dépose son prisonnier. Par ses enchantements, les flancs et les abords de la montagne se couvrent de neige, tandis que le sommet est verdoyant et fleuri. Sur les bords d'un lac s'élève un palais ; là, dans un printemps perpétuel, elle vit avec Renaud au sein de la mollesse et de la volupté. C'est de cette prison lointaine et cachée que vous devez arracher le héros après avoir triomphé des gardes à qui l'amour inquiet d'Armide confia la défense de ce palais. Un guide doit vous conduire et vous fournir les armes nécessaires pour accomplir cette difficile mission.

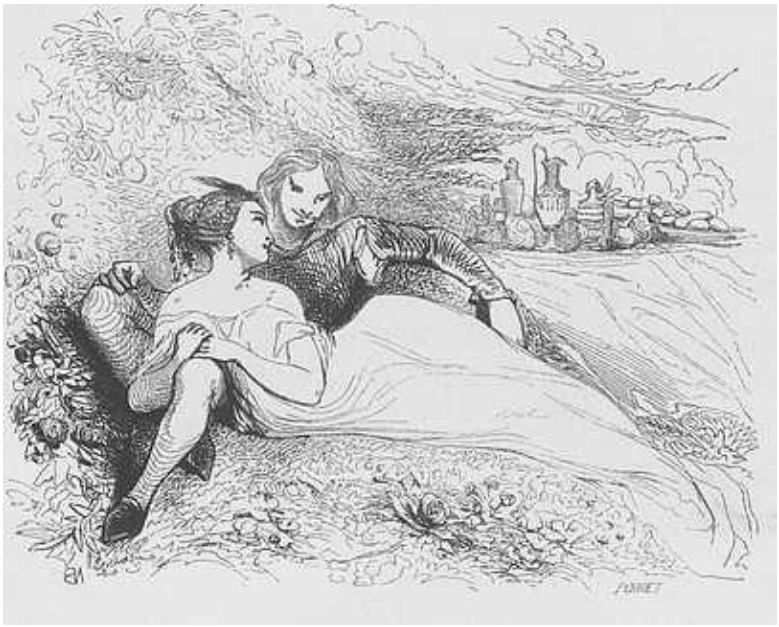
« Vous aurez à peine quitté ma retraite, que vous trouverez une femme dont le visage respire la jeunesse, bien qu'elle soit d'un âge avancé. Vous la reconnaîtrez à sa longue chevelure retombant en boucles sur son front, et à sa robe diaprée de mille couleurs. Elle vous fera sillonner la vaste mer d'une course plus prompte que le vol de l'aigle, ou plus ra-

pide que la foudre qui déchire la nue. À votre retour, vous retrouverez encore ce guide fidèle.

« Au pied de la montagne sur laquelle Armide a fixé son séjour, vous verrez de monstrueux dragons ramper en sifflant ; des sangliers au poil hérissé, des ours, des lions menaçants ouvriront leurs gueules immenses. Mais agitez cette baguette et le son suffira pour les éloigner. S'il faut ajouter foi à ce qui m'a été rapporté, vous aurez sur la cime de plus grands périls à vaincre. C'est là que coule une fontaine, dont les eaux pures et limpides tentent ceux qui la regardent, mais son frais cristal cache de secrets et dangereux poisons. Quelques gouttes suffisent pour causer une complète ivresse ; elles excitent la joie et provoquent un rire insensé, dont la fin est la mort. Que vos lèvres fuient et repoussent ces ondes cruelles et meurtrières ! Gardez-vous de toucher aux mets qui vous seraient offerts sur ces gazons ; craignez les beautés infidèles dont vous entendrez les voix séduisantes et voluptueuses ; évitez leurs regards flatteurs et agaçants ; méprisez leurs attraits et leurs discours, et hâtez-vous d'entrer sous les portiques du palais. L'intérieur est ceint de murailles qui forment mille cercles confus, mille détours inextricables. Mais une petite carte que je vous donnerai vous les fera connaître, et vous ne pourrez vous y égarer. Au milieu de ce dédale est un jardin où tout, jusqu'au feuillage, semble inspirer l'amour. Armide et Renaud sont mollement étendus sur de vertes pelouses ; mais, dès que la magicienne aura quitté son cher captif, montrez-vous à lui et placez devant ses yeux un bouclier de diamant que je vous remettrai ; il s'y reconnaîtra, il verra son image et les vêtements efféminés qui le couvrent ; et, à cet aspect, saisi de honte et de remords, il arrachera de son cœur un indigne amour.

« Il serait superflu de vous en dire davantage en ce moment. Vous pouvez aller avec confiance et entrer dans l'intérieur de ce labyrinthe ; nul enchantement ne pourra retarder votre course ou vous arrêter. Armide même n'a point prévu votre arrivée, tant est grande la puissance qui vous protège ; votre sortie et votre retour ne rencontreront pas d'autres obstacles… Mais nous touchons à l'heure du repos, et vous devez vous tenir prêts à partir au lever du jour. »

À ces mots, le vieillard les conduit dans l'asile qu'il leur a destiné, et les abandonne à leurs douces rêveries. Lui-même se retire pour goûter le sommeil.



CHANT XV.

Instruits par le Mage, les deux guerriers partent et trouvent la nef fatale qui les attend sur le rivage. – Ils mettent à la voile et découvrent bientôt la flotte et l'armée du Soudan d'Égypte. – Puis, à l'aide du vent et de leur guide, ils traversent un immense espace de mer. – Enfin, ils arrivent dans une île solitaire et résistent à la puissance et aux enchantements d'Armide.

DÉJÀ les premiers feux de l'Aurore appellent à leurs travaux tous les hôtes de la terre. Le sage vient vers les deux guerriers et leur remet la carte, le bouclier et la verge d'or. « Partez, leur dit-il, pour votre lointain voyage, avant qu'un plus grand jour éclaire ces lieux. Voici ce que je vous ai promis. C'est avec cela que vous triompherez des enchantements d'Armide. » Déjà ils sont levés, et leur armure recouvre leurs membres vigoureux. Ils suivent le vieillard dans des sentiers où ne pénétrèrent jamais les rayons du soleil, et

reviennent par le même chemin qu'ils ont parcouru. Mais, lorsqu'ils sont arrivés sur les bords du fleuve : « Mes amis, leur dit-il, je vous fais mes adieux ; allez, et soyez heureux. »

Le fleuve les reçoit, les porte et les soulève doucement comme la feuille légère que le souffle du vent a jetée sur les flots où elle se balance mollement. Puis, l'onde les dépose sur la rive, et ils voient paraître l'esquif qui leur a été annoncé. Sur la poupe est la femme mystérieuse qui doit les guider. Ses cheveux descendent sur son front ; ses paisibles regards sont bienveillants et gracieux ; son angélique visage resplendit d'une admirable clarté. Sa robe est de mille couleurs, depuis l'azur jusqu'au pourpre étincelant, et l'œil ne peut fixer ses nuances inconstantes et mobiles. Ainsi l'on voit la gorge de l'oiseau des amours changer sans cesse aux rayons du soleil ; tantôt étincelante comme un collier de rubis, tantôt brillante des feux de l'émeraude, elle reflète toutes les couleurs

mêlées et confondues, toujours vives et toujours variées ; sans cesse elle attire les regards éblouis.

« Mortels favorisés du sort, venez, leur dit l'inconnue, montez sur cet esquif pour lequel l'Océan n'a point de périls. Pour lui, les vents sont toujours propices, les tempêtes se calment et les fardeaux les plus pesants deviennent un poids léger. Mon souverain Seigneur, prodigue de ses grâces, m'ordonne de vous servir et de vous conduire. » À ces mots, elle fait avancer la nef et touche au rivage. Les deux guerriers y montent ; l'ancre est levée et on s'éloigne du bord. La voile se déploie au souffle des zéphyrs. La conductrice est au gouvernail, dont elle dirige les mouvements. Sur ses ondes gonflées, le fleuve roulerait les plus lourdes masses, mais le léger navire voguerait sur le plus faible ruisseau. Des vents d'une vélocité extraordinaire le poussent vers la mer. L'onde écume, blanchit, et le flot gémissant se brise contre la proue. Bientôt, le fleuve plus tranquille s'élargit devant eux, et se précipite dans les vastes abîmes de l'Océan, où il disparaît et s'anéantit tout entier. La nef effleure à peine les vagues en courroux, et déjà les nuées se dissipent, et de leurs flancs noirs, chargés de tempêtes, s'échappe un doux zéphyr qui aplanit les montagnes humides et ride la surface azurée des eaux. Le ciel devient riant et serein ; jamais il ne se montra plus pur et plus radieux.

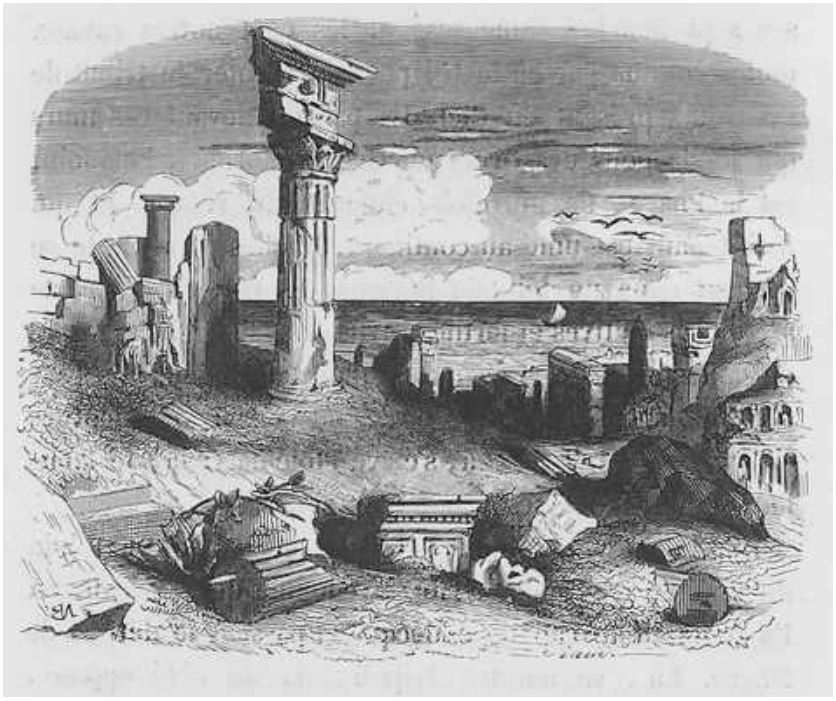
Ils passent devant Ascalon, qu'ils laissent sur leur gauche, et cinglent vers le couchant. Bientôt ils s'approchent de Gaza. Jadis ce n'était qu'un port ; mais, accrue par la ruine d'autres cités, cette ville est devenue riche et puissante. La plage est en ce moment couverte de soldats et de coursiers. Les deux chevaliers regardent et aperçoivent un nombre infini de pavillons. Les fantassins, les cavaliers, vont et viennent de la ville au rivage. Les éléphants, les cha-

meaux, foulent et écrasent le sable des chemins. Au fond du port, est une flotte qui repose à l'ancre. Des vaisseaux mettent à la voile, d'autres glissent rapidement sous l'effort des rameurs. De toutes parts, les rames, les flancs des navires, frappent et font blanchir les flots. La conductrice leur dit alors : « Bien que la mer et le rivage soient chargés de ces Infidèles, le monarque égyptien n'a point encore rassemblé toutes ses forces. Il n'a réuni que les soldats de l'Égypte et des contrées les plus voisines. Il attend ceux que lui fourniront les provinces lointaines de son empire, qui s'étend du couchant au midi. Nous serons de retour, je l'espère, avant que cette armée, ployant ses tentes, s'ébranle sous la conduite de son roi ou du chef qui le remplacera. »

Tandis qu'elle parle, la nef vole au milieu des vaisseaux ennemis, sans craindre leur attaque, sans redouter leur poursuite ; puis, elle s'éloigne et les perd de vue. Ainsi, l'aigle s'élance hardiment au plus haut des airs, domine le vol des vulgaires oiseaux, et disparaît à leurs yeux dans les feux du soleil.

Déjà ils sont près de Raffi, la première ville de Syrie qui se présente en arrivant d'Égypte. Ils atteignent les stériles rivages de Rhinocolure. Non loin, se montre le promontoire qui élève un front superbe sur les flots inconstants où ses pieds se plongent : c'est là que reposent les cendres de Pompée. Puis, ils aperçoivent Damiette et ses sept bouches fameuses, et les cent autres canaux moins connus par où le Nil porte à la mer le tribut de ses eaux, présent du Ciel. Ils passent devant ces murs que fonda pour des Grecs un Grec victorieux. Plus loin, est le Phare, île autrefois éloignée du rivage, et qui maintenant est unie au continent. Rhodes et la Crète se cachent dans un lointain horizon. Ils côtoient l'Afrique aux bords cultivés et fertiles, mais dont l'intérieur,

formé de sables arides, est fécond en monstres hideux. Ils longent la Marmarique et ces plages où jadis fleurissaient les cinq villes de Cyrène. Là, s'élève Ptolémaïs ; là, le fabuleux Léthé roule ses tranquilles ondes.



Ils voguent en pleine mer ; ils ont laissé, non loin du rivage, la grande Syrte si redoutée des navigateurs. Ils doublent le cap de Judecque et passent le détroit de Mâgre. Là, se montre Tripoli, et, du côté opposé, est Malte, que l'on découvre à peine au milieu des mers où elle s'enfonce. Ils laissent derrière eux les autres Syrtes et Alzerbe, qu'habitaient autrefois les Lotophages. Au fond d'un golfe que forment deux montagnes, ils aperçoivent la riche et imposante Tunis, l'une des plus grandes villes de la Libye. La Sicile en est voisine ; vis-à-vis, s'élève l'immense Lilybée. C'est de là que la conductrice leur signale le lieu où fut jadis Carthage. Cette ville superbe n'existe plus, et sur le sol paraissent à peine quelques vestiges de ses débris. Les cités tombent, les royaumes périssent, l'herbe et le sable couvrent les monuments fastueux ; et l'homme s'indigne d'être soumis à la mort ! Ô folie de notre ambition et de notre orgueil !

De là, ils passent devant Biserte en laissant plus loin, sur la droite, l'île de Sardaigne. Ils franchissent les bords où jadis erraient les pasteurs numides, et découvrent Bougie, Alger, infâmes repaires de pirates. Plus loin sont Oran et les rives de la Tingitane qui nourrit les éléphants et les lions. Là seront un jour les empires de Fez et de Maroc. En face, est le royaume de Grenade. Ils arrivent près de ce détroit que la Fable compte parmi les travaux d'Hercule, mais que forma l'Océan en se précipitant au milieu des terres. Sans doute, ces rivages ne furent pas toujours séparés, et une grande révolution opéra ce partage. Les flots, renversant tous les obstacles, baignèrent, d'un côté, Calpé, et, de l'autre, Abyla, et cet étroit passage sépara l'Espagne de l'Afrique. Tels sont les grands changements qu'opère la suite des âges !

Quatre fois le soleil s'est levé à l'orient depuis que la nef a quitté les côtes d'Ascalon. Ils ont franchi un vaste espace sans avoir eu besoin de chercher un abri dans aucun port. Enfin, ils traversent le détroit et ils sont au milieu de l'Océan. Si la mer resserrée entre deux rivages, nous paraît si grande, quelle doit être l'immensité de l'Océan qui embrasse le monde ! Déjà la fertile Gades et les îles voisines se dérobent aux regards ; les rivages, les terres ont disparu. Le ciel semble toucher aux eaux, et les eaux aux ciel. « Ô vous, dit alors Ubalde, vous qui êtes notre guide sur cette mer infinie, dites-nous si jamais mortel pénétra jusqu'ici ? Dites-nous si, au-delà de ces flots, existent d'autres habitants ? — Vainqueur des monstres de l'Espagne et de la Libye, Alcide, leur répond-elle, après avoir parcouru et soumis tous les bords jusqu'alors connus, n'osa braver le profond Océan, et il marqua les limites dans lesquelles l'esprit humain, moins audacieux, devait voir et resserrer l'univers. Mais Ulysse, avide de connaissances et de découvertes, ne respecta point les bornes qu'il avait posées. Il dépassa ces Colonnes, et, faisant

gémir sous ses rames cette mer qui s'ouvrait devant lui, il commença sa course téméraire. Son expérience et son habileté ne le sauvèrent pas, et il fut englouti par les flots. Sa triste destinée est encore un mystère et est restée ensevelie avec lui. Si les vents y poussèrent quelqu'autre mortel, il trouva le trépas dans les abîmes, ou du moins il ne revint pas. Ainsi, ces mers sur lesquelles nous voguons sont inconnues, et pourtant elles renferment mille îles, mille royaumes peuplés de nombreux habitants. Le soleil échauffe ces îles, en bannit la stérilité, les rend fécondes, et, comme les nôtres, elles produisent toutes sortes de fruits. — Quelles sont les lois, demande Ubalde, quel est le culte de ce monde ignoré ? — Ces nations ont un langage, des coutumes, des cultes différents. Les unes adorent des monstres, d'autres la terre, mère commune de tous les êtres ; ceux-ci le soleil et les étoiles ; d'autres composent leurs festins de mets criminels, funestes, abominables. Enfin, tous ces peuples répandus au-delà de Calpé ont des mœurs barbares et une religion impie. — Ainsi, reprend Ubalde, le Dieu qui descendit ici-bas pour nous éclairer a voulu cacher la lumière à une partie si considérable des humains ? — Non, la vraie Foi y sera un jour introduite, ainsi que tous les arts. Ce long voyage qui nous sépare de ces contrées ne sera pas toujours difficile à accomplir. Le temps viendra que ces limites posées par Hercule ne seront plus qu'un jouet pour les navigateurs ; ces mers lointaines et sans nom, ces royaumes inconnus, seront célèbres parmi vous. Alors, un mortel audacieux fera le tour de la terre, que l'Océan embrasse et environne. Rival du soleil, il mesurera en vainqueur ces immenses espaces. Ce fils de la Ligurie osera le premier se confier à des flots inhospitaliers ; les mugissements de l'aquilon en courroux, les climats incertains, les périls les plus terribles, les objets les plus épouvantables ne pourront l'arrêter. Tu dirigeras, ô Colomb ! tes

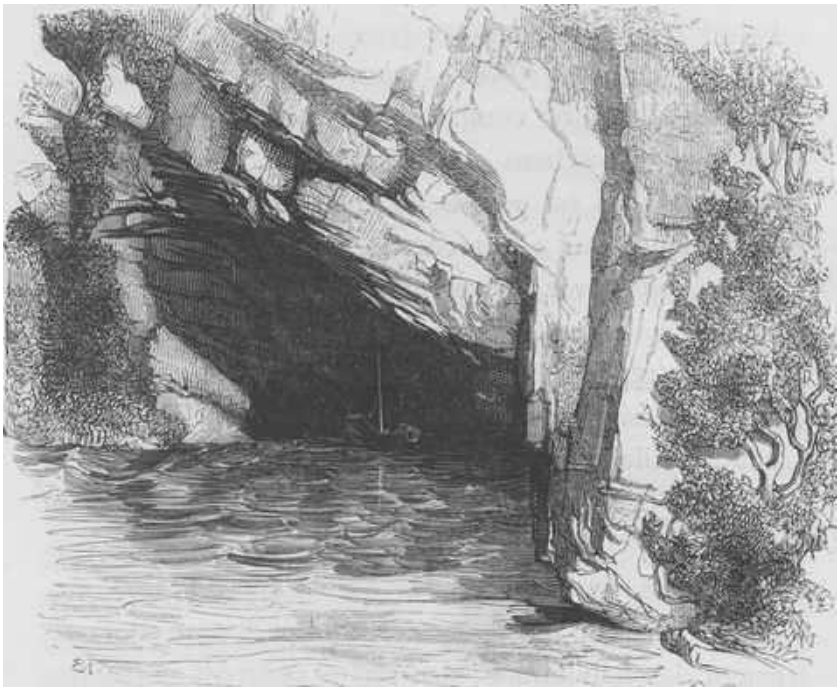
voiles fortunées vers un pôle nouveau. La Renommée aux mille ailes, aux mille yeux, pourra à peine suivre ta course ! Qu'elle célèbre Alcide et Bacchus, il suffit pour ta gloire qu'elle nomme tes travaux. Un seul d'entre eux assurerait un éclat immortel au poète ou à l'historien qui voudrait le décrire. »

La conductrice gouverne alors vers le couchant, et elle se rapproche du midi. Devant eux, ils voient le soleil se plonger dans les ondes, et ils le voient derrière eux recommencer sa carrière. L'Aurore nouvelle répand dans les cieux ses humides rayons ; soudain, dans un vague horizon, ils aperçoivent une montagne dont la cime se perd dans les nues. À mesure qu'ils s'avancent, et quand tous les nuages sont dissipés, ils la voient s'élever comme une pyramide large à sa base et étroite à son sommet. Par intervalles, elle vomit de la fumée, semblable à cette masse sous laquelle gémit Encelade, qui, fumante le jour, embrase, la nuit, le ciel

de ses feux. Ils découvrent aussi d'autres îles moins hautes et moins escarpées, qui, dans les premiers âges, reçurent le nom d'îles Fortunées. On racontait qu'elles jouissaient d'un climat si heureux, que la terre y produisait sans culture, et que la vigne sauvage y donnait les fruits les plus exquis. Jamais l'olivier ne promit une vaine récolte ; le miel découlait du creux des chênes ; et, du penchant des collines, de vives sources descendaient avec un doux murmure. Rafraîchi par la rosée et les zéphyrs, l'été n'avait point de brûlantes chaleurs. C'est là qu'on plaçait l'Élysée, séjour des ombres heureuses.

« Nous touchons bientôt au terme de notre voyage, dit la conductrice ; à vos regards s'offrent les îles Fortunées, si fameuses parmi vous, et pourtant si peu connues. Elles sont fertiles, riantes et belles, mais beaucoup de récits fabuleux se mêlent à la vérité. » Ils arrivent en cet instant tout près de la première de ces îles, qui sont au nombre de dix. Charles reprend alors : « Ô toi qui nous guides dans notre grande mission, permets que j'aborde au rivage et que je visite ces pays ignorés ; laisse-moi observer les mœurs, la religion de leurs habitants ; puissé-je un jour, redisant aux hommes graves les merveilles que j'aurai vues, m'écrier : « J'y étais ! » — C'est un vœu digne de toi, mais je ne peux le seconder, car les décrets du Ciel opposent à ce désir une loi sévère et immuable. Le temps que Dieu marqua pour cette grande découverte n'est pas encore venu. Il ne vous est pas accordé de faire connaître à votre hémisphère les secrets que cachent ces régions. Par une grâce spéciale, il vous est permis de voguer sur ces mers qui ont échappé aux recherches et à la science des nautoniers. Vous devez arriver jusqu'aux lieux où d'indignes chaînes retiennent le héros que vous rendrez au monde. Cette entreprise est assez grande ; il y aurait de l'orgueil à résister au Destin en portant vos vœux plus haut. »

Elle dit ; la première île semble s'abaisser, et la seconde s'élever au-dessus des flots. Elle leur fait remarquer que toutes s'étendent sur une longue file vers l'orient, et que les bras de mer qui les séparent sont partout à peu près de la même largeur. Sept d'entre elles renferment des habitations, des terres cultivées et d'autres traces de la présence des hommes ; trois autres sont désertes ; leurs forêts, leurs montagnes, offrent des repaires tranquilles aux animaux sauvages.



Dans la partie solitaire de l'une de ces îles, la courbure du rivage présente au dehors deux immenses croissants qui forment un bassin caché aux regards. Un rocher, dont les flancs repoussent et brisent les vagues, est à l'entrée et contribue à la sûreté de ce port. Deux rocs pareils à des tours semblent indiquer cet asile aux nochers. Les ondes silencieuses reposent sous cet abri que couronnent de toutes parts de sombres et épaisses forêts. Au milieu d'elles, est une grotte obscure que le lierre tapisse, et où coule une onde claire et limpide. C'est dans cet asile calme et retiré, où jamais vaisseau n'enfonça ses ancres et n'attacha ses câbles

puissants, qu'aborde la conductrice. Elle plie ses voiles, et dit : « Regardez le palais qui s'élève sur le sommet de ce mont sourcilleux. Là, au milieu de la mollesse, des voluptés, des festins et des jeux, languit le champion de la Foi. C'est là qu'il faut gravir, en suivant ce sentier, aux premiers rayons de l'aurore. Que ce retard ne vous pèse pas, car tout autre instant serait mal choisi pour le succès de vos desseins ! Mais profitez des dernières lueurs du jour pour vous rendre au pied de la montagne. »

Les deux guerriers prennent congé de la conductrice et s'élancent sur le rivage désiré. Ils trouvent le chemin qui mène au palais, et marchent sans fatigue et sans peine. Quand ils arrivent au terme de leur course, le char du soleil est encore loin des abîmes de l'Océan. Ils reconnaissent que, pour parvenir jusqu'à la cime, ils auront à traverser des ruines et des précipices. La neige et la glace couvrent tous les sentiers ; et, au-dessus, sont des fleurs, des gazons, des arbres aux riches feuillages, toujours verts, des lys et des roses brillantes au milieu même des frimas. Tout atteste la puissance de la magie, victorieuse de la nature.

Ils s'arrêtent au pied du mont, dans un endroit couvert d'ombres, désert et sauvage. Puis, quand le soleil, à son retour, a doré le ciel de ses rayons éternels, tous deux s'écrient : « Allons ! allons ! » Et, pleins d'une ardeur nouvelle, ils continuent leur course. Mais, soudain, un monstre s'élance de sa retraite cachée, et vient en rampant leur barrer le passage. Il dresse sa tête, couverte d'écailles jaunissantes ; la colère gonfle sa gorge, ses yeux étincellent, sa gueule vomit des venins et des feux ; le chemin disparaît sous ses immenses replis ; tantôt il se ramasse, tantôt il s'allonge et traîne après lui ses anneaux tortueux. Tel est cet affreux gardien, mais il ne peut arrêter les deux chevaliers. Déjà Charles a tiré son glaive et s'apprête à l'attaquer. « Que fais-tu ? lui dit Ubalde, que veux-tu tenter ? Crois-tu que le bras d'un mortel et de faibles armes puissent triompher d'un pareil adversaire ? » À ces mots, il agite la verge d'or. Le dragon entend ces sifflements, prend la fuite, se cache et leur livre le passage. Plus loin, un lion s'avance en rugissant et lance de terribles regards ; sa crinière se hérisse, sa vaste gueule s'ouvre pour les dévorer. De sa queue il bat ses flancs et s'excite à la colère. Mais, à peine a-t-il entendu les sifflements de la verge, qu'une mystérieuse terreur remplace sa férocité naturelle, et il s'enfuit. Les deux guerriers poursuivent rapidement leur route, au milieu d'une multitude de monstres, tous différents par leur voix, leur espèce et leur forme. Il semble que là sont rassemblés les hôtes les plus cruels et les plus hideux des régions que renferment entre eux le Nil et l'Atlas. Jamais les forêts de l'Hyrcanie, jamais les déserts de l'Afrique ne nourrirent dans leur sein des hôtes si effroyables. Mais ces légions si redoutables et si nombreuses ne peuvent retarder leur marche ni leur résister ; car, ô prodige ! le son de la baguette et sa seule vue suffisent pour les mettre en fuite. Ubalde et son compagnon arrivent

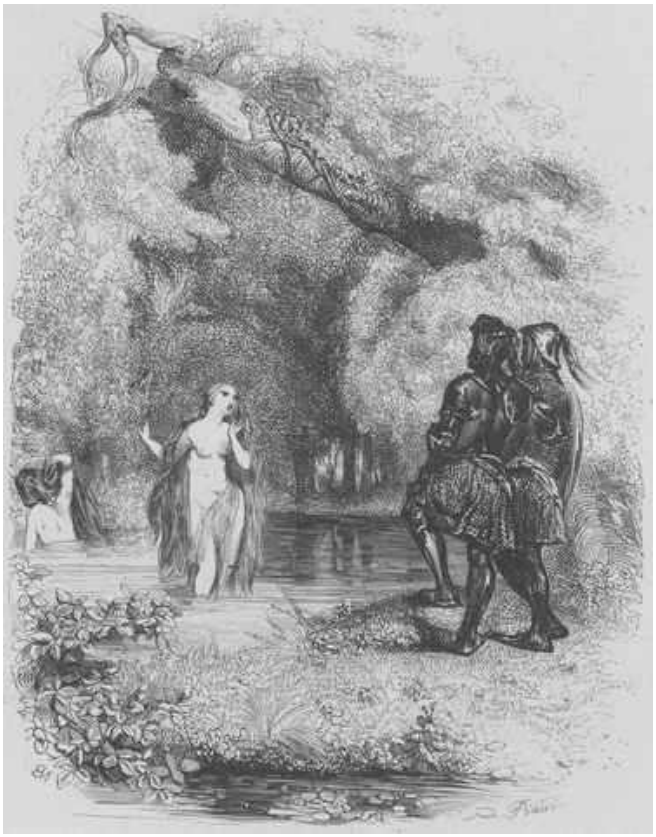
au sommet de la montagne. Les glaces et les précipices sont les seuls obstacles qu'ils rencontrent. Cependant, après avoir franchi ces neiges et ces routes escarpées, ils trouvent un beau ciel, une douce température et une plaine étendue et découverte. Là, les Zéphyrs répandent sans cesse un air frais et embaumé, et leurs tièdes haleines n'y sont point tantôt assoupies, tantôt éveillées, suivant le cours du soleil. On ne ressent ni les rigueurs de l'hiver, ni les feux de l'été ; le ciel, du plus brillant azur, n'y est point tour à tour serein ou chargé de nuages. Aux gazons toujours verts, se mêlent des fleurs aux parfums éternels, que couronnent des arbres à l'immortel ombrage.

Assis au milieu du lac, le palais d'Armide domine les monts et les mers.

Dans cette pénible ascension, les deux guerriers ont senti plus d'une fois leurs forces languir et s'épuiser. Ils suivent à pas lents ces routes fleuries, et souvent ils s'arrêtent. Tout-à-coup, s'offre à leur vue une source pure et limpide qui s'échappe en abondance du haut d'un rocher. Le premier jet se divise en mille ruisseaux qui baignent les plantes et les fleurs, et finissent par se réunir en un profond canal aux rives verdoyantes. Frais et murmurants, ils s'enfuient sous les feuillages qui les teignent de sombres couleurs ; mais les eaux transparentes laissent voir toutes les beautés que renferme leur lit. Un tendre et doux gazon couvre ces bords et semble inviter au repos.

« Voici, disent les deux chevaliers, la fontaine du Rire ! Voici la source dangereuse qui recèle la mort ! Soyons maintenant sur nos gardes et imposons un frein à nos désirs. Fermons l'oreille à la douceur perfide des chants de ces trompeuses sirènes ! » Et, en parlant ainsi, ils s'approchent

de l'endroit où le ruisseau s'élargit et forme un vaste lac. Sur la rive, est une table chargée des mets les plus rares et les plus attrayants. Deux jeunes filles, belles et riantes, se jouent dans le cristal des ondes. Tantôt elles se lancent de l'eau au visage, tantôt elles se défient pour savoir qui atteindra la première un but fixé. Parfois elles plongent, disparaissent, et, après avoir fourni leur course, elles montrent à la surface leur tête et leur sein.



Les charmes qu'étalent ces beautés nues excitent quelque émotion dans le cœur austère des deux chevaliers. Immobiles, ils les regardent, et elles continuent leurs jeux folâtres. Cependant, l'une d'elles s'élève hors de l'eau, et offre aux yeux éblouis ses épaules et sa gorge ; les ondes ne sont qu'un voile infidèle pour ses autres appas. Ainsi l'on voit l'étoile du matin, étincelante et humide de rosée, surgir du sein des flots. Ainsi apparut la déesse des Amours quand elle naquit de l'écume féconde des mers.

L'eau dégoutte de sa blonde chevelure. Ses regards se portent sur les deux étrangers ; elle feint de les apercevoir pour la première fois, et, toute troublée, elle détache ses longs cheveux, qu'un seul nœud retient sur sa tête ; ils retombent comme un voile d'or et enveloppent ses charmes. Oh ! que d'attraits ont disparu ! Mais ce voile même n'est pas moins séduisant ! Ainsi cachée, et sous les eaux, et sous sa chevelure elle se tourne toute honteuse vers les chevaliers. Elle rit et rougit tout à la fois. Le sourire embellit la rougeur, et la rougeur, en colorant son visage, donne un nouveau charme à son sourire. Puis, elle fait entendre sa voix, si touchante et si harmonieuse, que tout autre cœur eût été soumis : « Heureux étrangers, dit-elle, qui avez pu parvenir en ce séjour si beau et si délicieux, c'est ici le port de la vie ! Ici est le remède à tous les maux. En ces lieux se trouvent tous les plaisirs que, dans les premiers âges, les humains libres et affranchis de tout joug goûtèrent au siècle d'or. Quittez, jetez ces armes qui ne doivent plus vous servir ; venez sous ces ombrages les consacrer à la Paix. Ici, vous suivrez les drapeaux de l'Amour ; ces lits de gazon, ces prairies, seront le théâtre de vos tendres combats. Nous vous conduirons vers notre reine, dont la seule vue fait le bonheur de ses esclaves. Elle vous recevra parmi ceux qui goûtent les joies de sa cour ; mais, hâtez-vous de laver dans ces ondes la poussière qui vous couvre, et que ces mets succulents réparent vos forces épuisées. »

Ainsi parle la sirène ; ses gestes et les regards de sa compagne secondent ses agaçants discours. Ainsi, aux sons du luth sonore, les pas, tantôt précipités, tantôt plus lents, se marient en cadence.

Les deux chevaliers opposent une âme inflexible et restent sourds à ces perfides et trompeuses amorces. Les

douces paroles, les images voluptueuses ne touchent pas leur cœur et ne font impression que sur leurs sens ; et, si ces séductions, pénétrant dans leur âme, y élèvent quelque désir, aussitôt la raison, qui les protège de ses armes, arrache et détruit la passion naissante. Ils s'éloignent des sirènes vaincues, sans même les saluer d'un adieu, et entrent aussitôt dans le palais. Alors les perfides beautés, honteuses d'être ainsi dédaignées, se plongent au fond des eaux.

CHANT XVI.

Les deux chevaliers pénètrent dans le labyrinthe où Renaud est captif. – Ils excitent son dépit et ses remords, et le décident à partir avec eux. – Armide emploie vainement les pleurs et la prière pour retenir celui qu'elle aime. – En proie à la plus violente douleur, elle détruit son palais ; et, brûlant du désir de se venger, elle s'élève dans les airs.

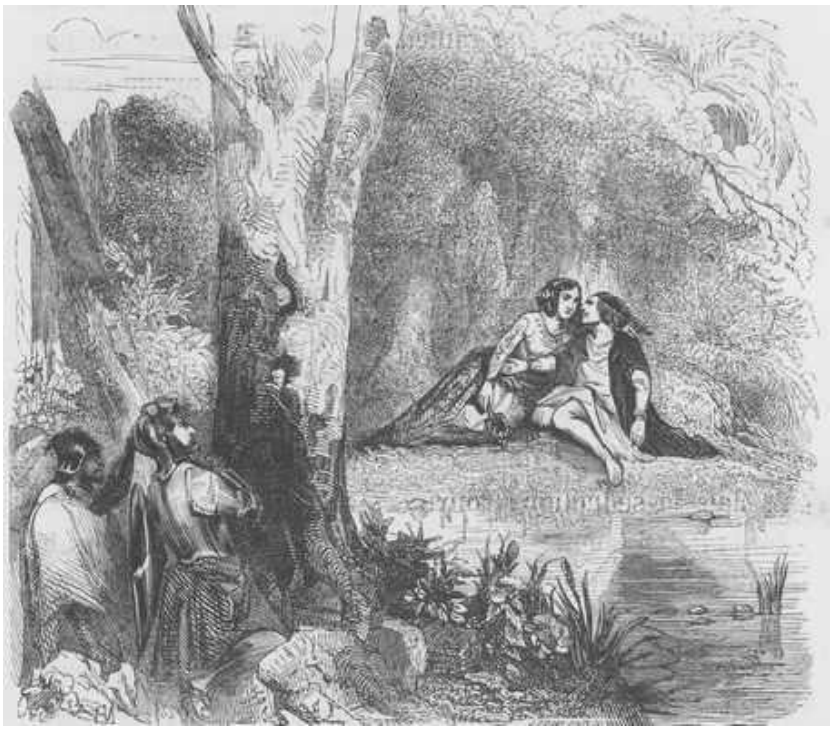
LE magnifique palais d'Armide est de forme circulaire. Dans l'intérieur et presque au milieu est un jardin qui surpasse, en beauté et en ornements, les plus célèbres qu'ait jamais vus fleurir l'univers. De nombreuses galeries, ouvrage des démons, règnent confusément à l'entour, et les sentiers tortueux d'un dédale trompeur en font un asile impénétrable. Cent portes y conduisent ; elles sont d'argent ciselé et roulent sur des gonds de l'or le plus pur. Les deux guerriers entrent par la plus grande, et arrêtent un moment leurs regards sur les figures qui la décorent ; le travail est plus précieux encore que la matière ; il ne leur manque que la parole ; elles

semblent vivre et respirer. On y voit Alcide tenant une quenouille et badinant au milieu des femmes de la reine de Méonie. Ce héros, qui vainquit les Enfers et porta le Ciel sur ses épaules, tourne maintenant les fuseaux. L'Amour le voit et sourit. D'une main débile, son amante soulève en folâtrant les armes homicides et se couvre de la peau du lion de Némée, dont la rudesse blesse ses membres délicats. Plus loin, la mer et ses plaines d'azur blanchissent sous l'écume. On voit une double ligne de vaisseaux en ordre de bataille ; des éclairs jaillissent des armures, l'onde étincelle comme l'or, et tout Actium paraît embrasé des feux du dieu des combats. D'un côté Auguste et les Romains, de l'autre Antoine qui traîne à sa suite l'Égyptien, l'Arabe, et tous les peuples de l'Orient et de l'Inde. On croirait voir les Cyclades, détachées de leurs fondements, voguer sur les flots ; on dirait que des montagnes vont se heurter contre des montagnes, tant est impétueuse la course de ces navires semblables à d'immenses tours. Ils s'abordent avec fracas. Déjà volent les flammes et les dards, déjà le sang rougit la mer que couvrent de funestes débris. La victoire n'incline encore pour aucun des deux partis… Soudain la reine étrangère prend la fuite : Antoine fuit aussi. Antoine peut renoncer à l'empire du monde auquel il aspire ?… Il ne cède pas à la crainte, il ne tremble pas, mais il suit Cléopâtre fugitive et qui l'entraîne ! C'est un homme éperdu d'amour, de honte et de rage ! Tour à tour il regarde le combat terrible, indécis, et le vaisseau qui emporte son amante… Bientôt, caché dans les détours du Nil, il attend la mort dans les bras de celle dont les charmes vainqueurs semblent adoucir pour lui les coups du destin. Ainsi, toutes les portes de ce palais présentent des sujets variés. Après avoir détaché leurs yeux de ces admirables tableaux, Ubalde et son compagnon pénètrent dans le dédale. Lorsque le Méandre, au cours incertain, se joue dans son lit

oblique et sinueux, tantôt il remonte vers sa source, tantôt il descend vers la mer, et l'onde qui fuit repousse le flot qui s'avance ; tels et plus confus encore sont les détours de ce jardin, mais la carte que leur donna le sage vieillard en retrace tous les sentiers et leur permet de lever tous les obstacles et de distinguer les circuits. Dès qu'ils ont franchi ces innombrables réseaux, les jardins d'Armide montrent leur aspect enchanteur ; de toutes parts s'offrent à la vue des lacs, des ruisseaux, des fleurs, des arbustes variés, d'agrestes collines, des vallons ombragés, des grottes, des bois ; et, ce qu'il y a de plus admirable ! la main qui créa toutes ces merveilles ne s'y laisse point deviner. La simplicité se mêle à la richesse, et l'on dirait que les sites et les embellissements y sont l'ouvrage de la nature, tant l'art a pris plaisir à l'imiter. L'air qui pare et féconde les arbres est aussi soumis au pouvoir de la magicienne ; les fleurs et les fruits y sont éternels, et, près des fleurs nouvellement écloses, les fruits mûrissent sur le même tronc, entre les mêmes feuillages. La figue jaunit à côté de la figue naissante ; au même rameau la pomme dorée pend à côté de la pomme verte encore ; la vigne, poursuivant à travers les airs sa route sinueuse, étale sa feuille près de ses jeunes bourgeons ; là, des grappes à peine formées, près de grappes toutes pleines d'un doux nectar et brillantes comme l'or et les rubis. Des oiseaux cachés sous la verte feuillée répètent à l'envi leurs chants d'amour. L'air qui soupire fait murmurer les ondes et les rameaux mollement agités. Quand les oiseaux suspendent leurs concerts, Zéphyr leur fait écho. Ils se taisent, et son souffle devient plus doux. Ainsi, hasard ou magie, cette musique aérienne accompagne et reproduit leurs gazouillements. Entre tous ces oiseaux, il en est un que distingue son plumage de mille couleurs et son bec d'un pourpre étincelant ; ses chants ont beaucoup de force et ressemblent à la voix humaine. Il continue son ra-

mage avec une habileté qui tient du prodige, et tous les autres font silence et l'écoutent. Les vents eux-mêmes retiennent leur haleine. « Voyez, disait-il, la rose naissante percer doucement son vert bouton ; à peine entrouverte et presque cachée, moins elle se montre et plus elle est belle. Bientôt elle déploie sa corolle ; et déjà, plus languissante, elle a cessé d'être l'objet des vœux des jeunes filles et des amants ; ainsi, la jeunesse, cette rose de la vie, n'a que la durée d'un jour. En vain renaît le printemps, il ne ramène point la fraîcheur de nos belles années. Cueillons donc la fleur vermeille dès le matin, puisque le soir elle aura perdu sa beauté ; cueillons la rose d'amour tandis que nous pouvons en aimant être payés de retour. » Il se tait, et tous les autres reprennent leurs concerts comme pour applaudir à ses chants ; les colombes redoublent leurs amoureux baisers ; tout semble enflammé des mêmes feux ; les bois, le chêne robuste, le chaste laurier, les plantes, la terre et les eaux exhalent des soupirs ; tout subit l'influence de cette tendre harmonie ; tout s'émeut à ces images de volupté.

Mais la séduction trouve les deux guerriers insensibles ; ils résistent, ils s'avancent : soudain, à travers le feuillage, ils croient voir (et ce n'est point une erreur) Armide et son amant ! Elle est couchée sur le gazon ; Renaud repose sur son sein ; sa gorge n'est qu'à demi voilée ; ses cheveux épars flottent au gré des zéphyrs ; elle languit d'amour. Sur ses joues brûlantes glisse une sueur argentée qui augmente ses attraits. Tel que le rayon de lumière qui scintille à travers le cristal des eaux, on voit dans ses yeux humides briller un sourire plein de passion et de volupté. Ses bras enlacent Renaud ; ses yeux le charment et le consument. Leurs regards se cherchent et ne se quittent plus. Elle s'incline vers lui, et de baisers ardents elle couvre ses paupières et ses lèvres.



Dans un de ces instants, Renaud pousse un profond soupir comme si son âme s'échappait pour s'unir à celle d'Armide…

Les deux chevaliers, cachés derrière les arbres, contemplent cette scène voluptueuse. Au côté de Renaud pend une arme étrange, un miroir ! Armide soulève et place aux mains

de son amant ce confident des amoureux mystères. Elle, d'un air riant, lui, avec des yeux brillants, ne voient qu'un même objet dans les diverses figures qui s'y réfléchissent ; elle y cherche ses charmes ; il se mire dans les yeux d'Armide ; elle ne voit qu'elle-même, et il ne voit qu'elle. Elle est fière de son empire, il est glorieux de ses fers. – « Tourne, lui dit-il, ah ! tourne vers moi ces yeux qui font mon bonheur. Si tu l'ignores, sache que mes transports sont la fidèle peinture de tes attraits ! Bien mieux que ce cristal, mon amour te donnera une idée de la puissance de ta beauté. Si tu me dédaignes, hélas ! contemple du moins ton gracieux visage, et tes regards que rien ne peut satisfaire seront heureux ! Mais comment un miroir reproduirait-il tant de charmes ? Comment un si petit espace renfermerait-il tant de merveilles ? Le ciel seul peut rendre les perfections ; c'est dans les astres que tu retrouveras ton image ! »

Armide sourit à ce langage, mais elle ne cesse de s'admirer et de composer ses atours. Elle répare son désordre, roule ses cheveux en anneaux et y entrelace des fleurs qui brillent comme l'émail enchâssé dans l'or ; aux lys de son sein elle marie l'incarnat des roses et place son voile avec grâce. Le paon superbe étale avec moins d'orgueil les richesses de son plumage ; moins belle est Iris quand apparaît dans la nue son arc humide, mêlé de pourpre et d'or. Cependant le plus précieux ornement d'Armide est sa ceinture qu'elle ne quitte jamais. Pour la former, elle donna une substance à des choses impalpables, et la composa d'éléments qu'aucune autre main n'eût pu saisir. Les amoureux dépits, les attrayants refus, les agréables caresses, le calme heureux, le sourire, les mots entrecoupés, les larmes du plaisir, les soupirs interrompus, les baisers lascifs, tels furent les objets qu'elle réunit et qu'elle trempa au feu le plus doux. C'est ainsi qu'elle créa le tissu merveilleux qui entoure sa belle taille.

Enfin, leurs tendres luttes ont un terme ; Armide prend congé de son amant, lui donne un baiser et s'éloigne. Elle avait coutume de le quitter pendant le jour pour se livrer à ses magiques mystères et accomplir les desseins qu'elle avait médités. Il n'était pas permis à Renaud de la suivre ; sans cesse il devait rester en ces lieux. Pendant son absence, amant solitaire, il errait au milieu des bois ; mais quand la nuit, silencieuse, étendait ses voiles propices et ramenait les amoureux larcins, Armide revenait dans ces jardins délicieux passer des heures fortunées et partager son asile.

Dès que la magicienne, appelée par des soins plus sérieux, s'est retirée, les deux guerriers sortent du bosquet qui les cache et se présentent à Renaud, revêtus de leur pompeuse armure. Ainsi, quand le coursier généreux, échappé aux fatigues et aux périls des combats et de la victoire, erre au milieu des pâturages et des troupeaux, il languit dans un vil repos et se livre aux amours ; mais que, soudain, résonne la trompette guerrière, que l'acier brille, il se retourne, hennit, et déjà, appelant la bataille, il cherche le maître qui doit le guider, et brûle de repousser dans la lice guerrière le choc de l'ennemi. Tel, à la vue de cette armure éclatante, le héros, quoique livré à la mollesse, quoiqu'engourdi par le plaisir, sent renaître son ardeur. Ubalde s'avance et place sous ses yeux le bouclier de diamant. Dans ce miroir fidèle, il voit ses vêtements et sa chevelure, disposés avec un art efféminé et imprégnés de parfums ; son glaive, chargé de vains ornements, n'est plus une arme terrible, mais un inutile jouet. Et tel qu'un mortel, au sortir d'un lourd et profond sommeil, ne reprend ses esprits qu'après une longue rêverie, tel le guerrier revient à lui. Bientôt il ne peut soutenir la vue de sa propre image. Ses regards s'abaissent vers la terre et y restent fixés par la honte. Il voudrait, pour se dérober à sa con-

fusion, se cacher dans les flots, dans les flammes, ou s'abîmer dans les entrailles de la terre.

Alors Ubalde lui adresse ces mots : « La guerre met en mouvement toutes les nations de l'Europe et de l'Asie. Quiconque est avide de gloire et adore le Christ combat dans les champs syriens. Toi seul, ô fils de Berthold, au-delà des limites du monde, tu ensevelis dans une retraite obscure ton oisiveté. Toi seul, champion aimé d'une femme, tu vis tranquille au milieu de ces grandes luttes de tout l'univers ! Quel sommeil, quelle léthargie a donc endormi ta vertu ? Quelle honte te retient ? Viens ! l'armée, Godefroi lui-même t'appellent ! La Fortune et la Victoire t'attendent ! Viens, guerrier choisi par Dieu, achever l'entreprise que tu as si bien commencée ! Que cette secte impie, déjà ébranlée par ton bras, tombe sous tes invincibles coups ! »

À ce discours, le héros interdit demeure un moment immobile et sans voix. Mais quand la honte a fait place au dé-

pit, dépit courageux d'un noble cœur ! dès qu'un nouveau feu plus vif a remplacé la rougeur qui colore son visage, il déchire ses vains ornements, cette indigne parure, indice de son misérable esclavage. Il se hâte de partir et de sortir du dédale aux mille détours.

Cependant Armide voit le terrible gardien de son palais étendu sans vie près des portiques : d'abord elle soupçonne, bientôt elle ne doute plus que son amant est près de l'abandonner. Elle voit, ah ! funeste certitude ! elle voit le fugitif qui s'éloigne rapidement de son doux asile ! Elle veut crier : Ah ! cruel, en quelle solitude me délaisses-tu ?… Mais la douleur étouffe sa voix. Ses faibles paroles entrecoupées de sanglots s'arrêtent et retentissent avec plus d'amertume en son cœur. Infortunée ! une science et une force plus grande que ton art te ravissent ta félicité ! Elle s'aperçoit enfin que la puissance des charmes magiques ne saurait le retenir ! Les mots sacrilèges que la bouche impure d'une magicienne de Thessalie murmura tant de fois, ces mots qui pourraient arrêter le cours des sphères célestes et arracher les ombres de leurs prisons profondes ; ces mots, elle les connaît, et pourtant elle ne peut obtenir que l'Enfer réponde à ses évocations ! Renonçant aux enchantements, elle essaie les séductions et la prière, et abjure toute retenue, toute pudeur. Elle s'élance sur les pas de Renaud. Son orgueil superbe, ses triomphes, que sont-ils devenus ?… Jadis d'un signe elle bouleversait, dans sa vaste étendue, tout l'empire de l'Amour ; ses dédains égalaient sa fierté ; avide d'hommages, mais n'aimant qu'elle-même, elle repoussait ses adorateurs et ne voulait jouir que de la puissance de ses regards ; maintenant trahie, dédaignée, elle reste dans l'abandon et suit encore celui qui l'évite et se refuse à sa tendresse. Elle cherche dans les pleurs une parure pour sa beauté méprisée ! Elle vole ! En vain les neiges et les rudes sentiers dé-

chirent ses pieds délicats ; ses gémissements la devancent, et, lorsqu'elle atteint le héros, il est déjà sur la plage. Éperdue, elle s'écrie : « Ô toi qui m'enlèves une moitié de ma vie, pourquoi me laisser l'autre ?… Ah ! rends-moi celle dont tu veux me priver, ou prends celle qui me reste, ou frappe du même coup toutes les deux ! Arrête, suspends ta course ; que mes dernières paroles arrivent jusqu'à toi ! Hélas ! je ne te demande point des embrassements destinés à une autre plus heureuse ! Barbare, tu crains de t'arrêter ? Pourquoi donc ? Tu as pu me fuir, tu sauras bien rejeter mes prières ! » Alors Ubalde dit à Renaud : « Tu ne dois point refuser d'entendre Armide ; suppliante, elle vient, armée de ses attraits, t'adresser de tendres et amères plaintes ; si tu résistes à la vue et aux paroles de cette enchanteresse, tu seras le plus fort des mortels ! C'est dans de telles luttes que la raison s'épure elle-même en dominant les sens. »

Le héros s'arrête. Armide, épuisée, baignée de larmes, en proie au plus grand désespoir, et plus belle encore de sa douleur, s'approche ; ses yeux s'attachent sur lui ; elle ne trouve point de paroles. Soit courroux, soit prudence, soit timidité, il n'ose la contempler. C'est à peine s'il jette sur elle, furtivement et avec lenteur, un regard plein de honte.

De même que le chanteur habile, avant de déployer toutes les richesses de sa voix, prépare ses auditeurs par des notes graves et de doux préludes ; de même Armide, malgré sa mortelle douleur, ne renonce point à ses ruses et à ses artifices. D'abord de faibles soupirs doivent disposer l'âme de Renaud à écouter ses plaintes. « Cruel, dit-elle, n'espère pas que je te fasse entendre les supplications qu'une amante adresserait à son amant. Naguère nous nous aimions, et, si ce souvenir te pèse comme un remords, écoute-moi du moins, écoute une ennemie. Un cœur généreux n'est pas inaccessible aux prières de celui qu'il hait, et tu peux m'accorder ce que je te demande en conservant toute l'énergie de tes dédains. Si tu me détestes, si cette aversion fait tes délices, je ne viens pas te ravir ce bonheur ! Contente ton désir, puisque tu crois agir avec justice et raison. Les Chrétiens me furent odieux, je ne le nie pas. Toi-même je t'abhorrais… Née musulmane, j'employai tout mon art à détruire votre empire. Je m'attachai à tes pas, tu fus en mon pouvoir ; je t'entraînai loin du bruit des armes, au fond de ces solitudes inconnues… Ajoute, et c'est le comble de ton humiliation et de mes crimes ! ajoute à cela que je t'ai séduit, que je t'ai embrasé des feux du même amour. Coupable artifice, caresses impies, sans doute ! livrer les prémices d'une si grande tendresse ! donner, prodiguer à un tyran superbe ce qu'on a refusé à tant d'autres dévoués et suppliants !… Voilà pourtant quels sont mes crimes ! Ah ! s'ils ont pu décider ta fuite, si tu t'éloignes, parce que tu me détestes, de cette retraite jadis si aimée, va, traverse les flots, livre de nouveaux combats, anéantis ma religion, moi-même je t'y excite ! Mais que dis-je ? ma religion ! je n'en ai plus, je ne connais que toi, impitoyable idole de mon cœur ! Ah ! souffre seulement que je te suive ! Que t'importe la vue d'une ennemie ? Le ravisseur ne laisse point sa proie derrière lui. Le triomphateur

ne traîne-t-il pas avec lui ses captifs ? Ne veux-tu pas montrer à tous les tiens le prix de ta victoire ?… On ajouterait ce trophée aux autres dépouilles que tu as remportées ! Que la fière Armide, qui méprisa tes armes, vaincue à son tour, paraisse humiliée au milieu de tes compagnons ! Esclave dédaignée, je ne garderai pas cette chevelure qui pour toi n'a plus de charme ; je la couperai, afin que tout en moi réponde à mon titre d'esclave ! Sans cesse à tes côtés, au milieu des combats, à travers les bataillons ennemis, j'aurai le courage et la force de guider tes coursiers et de porter la lance. Ton écuyer, ton bouclier, je serai ce que tu voudras !… Pour ta défense j'exposerai mes jours, et le fer traversera ma poitrine et mon cœur avant d'arriver jusqu'à toi. Nul guerrier ne sera assez barbare pour vouloir t'immoler en me tuant, et cette beauté, qui te trouve insensible, lui fera oublier sa vengeance. Malheureuse ! puis-je placer quelque espérance en ces faibles attraits qui n'obtiennent rien de toi ! » Ses larmes, qui coulent en abondance, interrompent ses plaintes. Elle veut alors, de ses mains suppliantes, saisir la main de Renaud, s'attacher à ses vêtements, mais il recule, il résiste, il est vainqueur. Ses yeux ne versent point de pleurs ; l'amour ne peut renaître ; l'Amour n'a point réussi à rallumer ses premiers feux dans ce cœur que refroidit et glace la raison. La Pitié, chaste compagne de l'Affection, a pris sa place. Le héros est ému et s'efforce de retenir ses larmes ; il maîtrise cependant cette vive émotion, et cache, sous une tranquille apparence, son agitation et son trouble. « Armide, répond-il, ta douleur m'accable. Que ne puis-je éteindre dans ton sein l'ardeur funeste qui te consume ! Je n'éprouve ni la haine, ni le dédain, ni le désir de la vengeance ; j'oublie tes torts. Tu ne seras pas mon esclave, tu n'es point mon ennemie. Ton cœur s'est égaré, et, dans ta haine comme dans ton amour, tu as dépassé toutes les bornes. Tu as montré la faiblesse

d'une mortelle, et l'excuse de tes fautes est dans ta loi, dans ta jeunesse et ton sexe ! Moi-même n'ai-je pas partagé tes erreurs ?… Quels droits aurais-je à l'indulgence si je te condamnais sans miséricorde ? Dans mes succès, dans mes revers, ton souvenir, sacré pour moi, me sera toujours cher. Je serai ton chevalier autant que me le permettront les combats pour mon Dieu et pour ma foi ! Ah ! mettons un terme à nos égarements ; abjurons pour toujours notre honte ! Que ces souvenirs, ensevelis dans ces lieux, demeurent ignorés du reste de l'univers !… Que l'Europe, que les pays qui l'avoisinent ne mêlent pas ces récits à l'histoire de mes travaux !… Et toi-même, Armide, ne permets pas que ta beauté, tes rigueurs, ta naissance, donnent plus d'éclat à notre faute ! Reste en paix : je pars ; n'essaie point de me suivre ; celui qui me guide me le défend ! Demeure, cherche le bonheur par une autre route, et que désormais la sagesse te fasse goûter ses conseils ! »

Tandis qu'il parle, Armide, troublée, hors d'elle-même, la colère sur le front, ne répond pas. Déjà elle attache sur lui des regards méprisants et sinistres. Enfin, elle éclate en ces termes : « Non ! la belle Sophie ne fut pas ta mère ; non ! tu

n’es point du glorieux sang des Este. Produit impur du limon de la mer, tu as sucé, au milieu des glaces du Caucase, le lait de quelque farouche tigresse ! Pourquoi dissimulerai-je davantage ? Cet homme que je prie a-t-il donné le moindre signe de pitié, a-t-il changé de visage, a-t-il accordé un seul soupir, une seule larme à ma douleur ?… Que lui dirai-je, que lui rappellerai-je ? Il m’offre sa protection, et il me fuit, et il m’abandonne ! Vainqueur généreux, il daigne oublier les offenses d’une criminelle ennemie et consent à lui pardonner ses erreurs !… Écoutez comme il conseille et comme ce pudique stoïcien raisonne sur l’amour ! Ô Ciel ! ô Dieux ! vous souffrez ces impies, vous qui souvent laissez tomber la foudre sur vos temples et sur vos autels ! Éloigne-toi, cruel, emporte cette paix que tu me souhaites ; va-t’en, homme inique et barbare !… Bientôt, dépouillé de son enveloppe mortelle, mon esprit te suivra comme une ombre, sans relâche, attachée à tes pas. Nouvelle Furie, armée de torches et de serpents, les efforts de ma rage égaleront l’excès de mon amour ! Si le Destin t’arrache sain et sauf aux flots, aux écueils et aux orages, tu retrouveras les combats !… Là, par de cruelles blessures, au milieu du sang, des mourants et des morts, je te ferai expier tous mes maux. Puissé-je entendre le nom d’Armide se mêler à tes derniers soupirs !… C’est là mon espérance… »

Ces mots expirent sur ses lèvres ; et, succombant à ses angoisses, elle tombe presque inanimée ; une sueur froide se répand sur son corps ; ses paupières s'abaissent… Tes paupières se ferment, ô Armide ! le Ciel avare te refuse cette dernière consolation. Malheureuse ! ouvre tes yeux et tu verras des larmes amères inonder ceux de ton ennemi. Oh ! quelle douce joie si tu pouvais entendre ses soupirs !… C'est tout ce qu'il lui est permis de t'accorder… Ses derniers adieux sont des regards de tendresse et de commisération ! Que fera-t-il ? Laissera-t-il une infortunée, entre la vie et la mort, sur cette plage déserte ? La générosité et la pitié le lui défendent, mais une inflexible loi l'entraîne… Il part. Déjà les légers Zéphyrs se jouent dans la chevelure de leur guide, et la voile d'or les pousse vers la haute mer. Les yeux du héros sont fixés sur le rivage, qui bientôt disparaît. Quand Armide a repris ses sens, elle ne voit autour d'elle que la solitude et le silence. « Il est parti, s'écrie-t-elle ; il a pu me laisser expirante ! Il est parti sans différer, sans me donner le moindre secours dans ce moment terrible ! Et, cependant, je l'aime encore ; et, immobile à cette place, je verse des pleurs au lieu de songer à la vengeance ! Des pleurs ! N'ai-je donc plus d'autres armes, d'autres artifices ? Oui, je poursuivrai le parjure. Ni le Ciel, ni l'abîme, ne pourront le dérober à mes coups ! Déjà je le rejoins, je le saisis, je lui arrache le cœur, et je suspens ici ses membres déchirés pour servir d'exemple aux amants impitoyables… Il est grand et habile dans l'art d'être cruel ; eh bien, je le surpasserai ! Mais où suis-je et qu'ai-je dit ?… Malheureuse ! c'est lorsqu'il était dans tes fers que tu pouvais, que tu devais assouvir sur lui tes fureurs !… Maintenant, c'est en vain qu'un tardif courroux te transporte et t'enflamme !… Ah ! si mes attraits, si mes enchantements sont sans force, mes vœux, du moins, ne seront pas stériles. C'est ma beauté qu'il méprise, c'est elle qu'il ou-

trage, c'est d'elle que j'attends une éclatante vengeance !… Que mes charmes soient la récompense de celui qui tranchera cette tête exécrée !… Ô mes vaillants adorateurs, je vous imposerai une tâche difficile, mais glorieuse !… Je suis prête à donner, comme prix de vos services, ces immenses richesses qui seront mon héritage !… Si vos bras ne me sont point dévoués, la beauté n'est qu'un vain présent de la nature !… Présent funeste, je t'abhorre !… Maudits soient à la fois et mon rang de princesse et ma misérable existence… Si je supporte la vie, c'est dans l'espoir d'être bientôt vengée… »

Enfin, elle s'éloigne de ce rivage solitaire ; ses cheveux épars, ses yeux hagards, son visage enflammé, attestent l'excès de son désespoir. Elle rentre dans son palais, et d'une voix formidable elle évoque les trois cents divinités de l'Enfer. Aussitôt le ciel se couvre de sombres nuées ; l'astre du jour pâlit, le vent mugit et ébranle les gorges des montagnes ; l'abîme gronde sous ses pieds, et de toutes parts se font entendre des monstres affreux qui sifflent, hurlent, frémissent et aboient. Des ombres plus épaisses que les voiles mêmes de la nuit enveloppent la montagne ; des éclairs per-

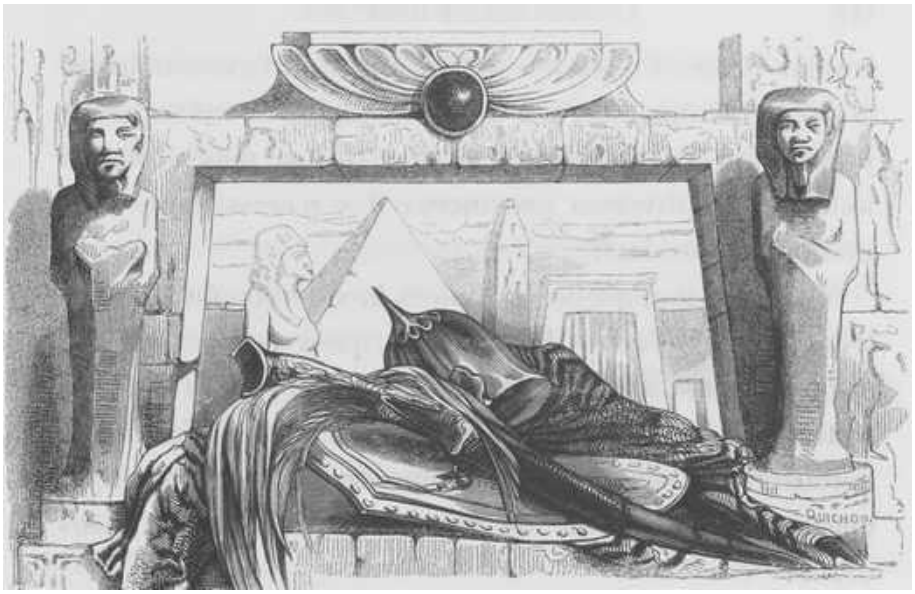
cent par intervalles cette profonde obscurité ; puis, les ténèbres s'évanouissent ; le soleil lance de pâles rayons ; le ciel n'est pas encore serein, mais le palais a disparu ; les vestiges en sont effacés, et on ne pourrait dire : « Il était là ! » Ainsi les feux du Dieu du jour ou l'haleine des vents dissipent ces vapeurs légères qui se forment dans les airs ; ainsi s'évanouissent les vains fantômes que crée l'imagination en délire ! Il ne reste que des rocs déserts et l'horreur que la nature répandit en ces lieux.

Armide monte sur son char et s'élance dans les airs. Entourée de nuages et de bruyants tourbillons, elle foule les nuées et traverse les aquilons. Elle plane sur des terres inconnues et soumises à l'autre pôle. Elle franchit les colonnes d'Alcide ; et, sans se rapprocher des côtes de l'Hespérie ou de l'Afrique, elle continue sa course au-dessus des mers, jusqu'à ce qu'elle soit arrivée aux plages de la Syrie. Mais, évitant l'aspect d'une patrie que naguère elle chérissait, elle s'écarte de Damas et se dirige vers cette terre inféconde où son château s'élève au milieu des eaux. Elle arrive, éloigne ses femmes et ses esclaves ; et, retirée dans un secret asile, elle s'y abandonne à ses pensées incertaines et tumultueuses ; mais, bientôt, la honte fait place à la colère : « J'irai, dit-elle, sur ces bords où le roi d'Égypte rassemble les armées de l'Orient ; sous une forme étrange et inconnue, j'essaierai la magie de nouveaux charmes ; je manierai l'arc et l'épée ; je me ferai l'esclave des plus puissants guerriers et les exciterai à me prouver leur zèle. Je braverai les bienséances et la pudeur, pourvu que ma vengeance soit en partie satisfaite. Ne m'accuse pas, ô mon oncle ! le blâme est pour toi. Tu l'as voulu. C'est toi qui consacras ma jeunesse et ma beauté à des travaux qui n'étaient point ceux d'une faible mortelle !… C'est par toi, c'est à ta voix que je deviens errante !… Tu excitas mon audace, tu bannis de mon cœur le

sentiment de la pudeur : tout ce que l'Amour ma fait commettre de fautes, tout ce que la colère me fera entreprendre ne doit être imputé qu'à toi. »

Alors elle appelle ses femmes et ses écuyers. Dans ses superbes parures, dans ses équipages, elle déploie une magnificence royale et les splendeurs de son art. Puis, elle se met en route ; et, sans s'arrêter, ni le jour, ni la nuit, elle vole vers les plaines brûlantes de Gaza, que le roi d'Égypte a couvertes de ses pavillons.

CHANT XVII.



Le Soudan d'Égypte fait défiler devant lui sa puissante armée et la dirige ensuite contre les Chrétiens. – Armide, qui appelle de ses vœux la mort de Renaud, se réunit à cette armée avec ses troupes, et, pour satisfaire plus sûrement son cruel désir, elle s'offre pour prix de la vengeance. – Renaud se couvre de l'armure redoutable où sont gravés les exploits de ses illustres aïeux.

LA ville de Gaza est aux frontières de la Judée, sur le chemin qui mène à Péluse. Assise sur le rivage de la mer, elle est environnée d'immenses déserts de sables que le vent soulève en tourbillons pareils à des flots agités. Le voyageur a de la peine à retrouver sa route et un asile pour échapper aux tempêtes qui bouleversent ces plaines mobiles. Depuis longtemps le roi d'Égypte a enlevé cette cité aux Turcs, et sa position sur les confins de ses États, la rendant propre à l'exécution des desseins qu'il médite, il a quitté Memphis et

ses superbes palais pour y transporter le siège de sa puissance. Du fond de ses diverses provinces, il y a rassemblé d'innombrables soldats.

Muse, dis-moi quelle était alors la situation de ces contrées, quelles étaient les troupes, quels étaient les vassaux et les alliés de ce grand monarque, alors que des extrémités de l'Orient, les rois du midi se préparèrent aux combats ! Toi seule peux me nommer, et les chefs, et les guerriers de la moitié du monde réunis sous ses étendards !

Lorsque l'Égypte rebelle, secouant le joug des Grecs, changea de religion, un héros du sang de Mahomet en devint le maître et y jeta les fondements d'un nouvel empire. Il prit le litre de calife, et tous ses successeurs, héritiers d'un égal pouvoir, reçurent le même nom. Ainsi, le Nil vit autrefois une longue suite de Pharaons et de Ptolémées. Le cours des âges ne fit qu'affermir et agrandir cet empire qui embrasse l'Afrique et l'Asie depuis les côtes de la Syrie jusqu'aux plages de la Marmarique et de Cyrène. Dans l'intérieur des terres il s'étend au-delà de Syène, presque jusqu'aux sources du Nil ; d'un côté il domine les sables et les plaines perfides que ne traverse aucun mortel, et de l'autre il touche aux rives de l'Euphrate. À droite il est borné par l'Arabie aux suaves parfums ; à gauche par la mer Rouge, et, au-delà de cette mer, il se prolonge jusqu'aux portes de l'Aurore. Il a par lui-même une grande force, mais le sage gouvernement du calife augmente encore sa grandeur et sa gloire. Né d'aïeux illustres, ce prince a toutes les vertus d'un roi et tous les talents d'un guerrier. Pendant de longues années, il fit la guerre aux Turcs et aux Persans ; tour à tour il envahit leurs provinces, et repoussa leurs attaques ; tantôt vaincu, tantôt victorieux, il se montra plus grand dans les revers que dans la victoire. Le faix des ans ne lui permettant plus de porter

les armes, il a déposé le fer, mais il a conservé son génie belliqueux, ainsi que son ambition et l'amour de la gloire. Il combat encore par ses généraux ; sa pensée et ses discours ont une telle vigueur que l'immense fardeau du sceptre ne paraît pas trop lourd pour sa vieillesse. L'Afrique, divisée en petits États, tremblante à son nom, lui offre d'elle-même ses guerriers. Des limites du monde, l'Indien soumis lui envoie le tribut de ses trésors. Telle est la grandeur de ce potentat, qui, inquiet des victoires des Chrétiens, va précipiter sur leur naissant empire les troupes qu'il rassemble et celles qu'il a dès longtemps réunies !

Armide paraît la dernière. Elle arrive à temps et au moment même où, déjà, toute l'armée, sortie de la ville, défile dans une vaste plaine sous les yeux du calife. Assis sur un trône élevé, où l'on arrive par cent degrés d'ivoire, il foule à ses pieds l'or et la pourpre. Un dais d'argent le couvre de son ombre ; dans ses habits magnifiques se déploie tout le faste de l'Orient ; son turban, du lin le plus blanc, se replie autour

de son front ainsi qu'un diadème. Sa main droite porte le sceptre ; sa longue barbe blanche lui donne un air vénérable et sévère. L'audace et l'énergie de ses jeunes années brillent encore dans ses yeux que la vieillesse n'a point éteints. Son aspect, son attitude répondent à la majesté de son âge et de son rang, tels furent les traits qu'Apelles et Phidias donnèrent à Jupiter, mais à Jupiter lançant la foudre. Debout, à sa droite et à sa gauche, sont les deux premiers satrapes : l'un porte le glaive nu de l'inflexible justice, l'autre le sceau, symbole de sa dignité. Celui-ci, dépositaire des secrets de son roi, est chargé des affaires civiles de l'État ; l'autre commande l'armée ; il est investi d'un pouvoir sans bornes, et distribue les récompenses et les châtiments. Au pied du trône est la garde nombreuse et fidèle des Circassiens. Ils sont armés de lances ; une cuirasse protège leur poitrine, et à leur côté pendent de longs cimeterres recourbés. Du haut de son trône, le calife domine toutes ces nations rassemblées. Tous les guerriers, défilant devant lui, inclinent, en signe d'hommage, leurs armes et leurs drapeaux. Les Égyptiens paraissent les premiers. Quatre chefs les conduisent, deux de la Haute et deux de la Basse-Égypte, contrée que créa le Nil et qu'il féconde de ses eaux. Un fertile limon usurpa d'abord le lit de la mer, puis, en se raffermissant, il devint propre à la culture. Ainsi s'agrandit l'Égypte ! Sans doute, les arides déserts de son intérieur furent autrefois des rivages fréquentés par les nautoniers !

Les premiers bataillons se composent de soldats nés dans les riches plaines d'Alexandrie et sur ces bords qui s'étendent vers l'Occident jusqu'aux frontières de l'Afrique. Araspe, leur chef, est plus redoutable par son génie que par la force de son bras. Aucun Maure ne l'égale dans l'art de la guerre, dont il connaît tous les stratagèmes. À leur suite marchent les nations qui habitent les côtes de l'Asie

jusqu'aux lieux où se lève l'Aurore. Arontée les guide ; ses titres le distinguent, mais on ne signale ni ses exploits, ni sa valeur ; le poids d'une armure n'a point encore accablé sa mollesse et la trompette guerrière n'a jamais hâté son réveil. Une fatale ambition l'arrache aux voluptés et le pousse à braver les fatigues des combats.

La troupe qui s'avance sur leurs traces est plutôt une innombrable armée qu'une simple division. Elle couvre la plaine et le rivage. On n'eût jamais pensé qu'il fallût tant de bras pour cultiver l'Égypte et recueillir ses moissons. Et pourtant, une seule ville a envoyé toutes ces légions. Rivale des plus vastes provinces, elle renferme dans son sein mille autres cités. On la nomme le Caire. Campson est le chef de cette multitude peu propre au métier des armes. Sous la conduite de Gazel, défilent les habitants des champs fertiles qui avoisinent le Caire et vont jusqu'à la seconde cataracte du Nil. Ils n'ont d'autres armes que l'arc et l'épée. Ils ne soutiendraient pas le poids du casque et de la cuirasse. La vue de leurs riches vêtements fait naître le désir du butin plutôt

que la crainte du trépas. Sur les traces d'Alarcon, marchent les peuples de Barca. Nus, affamés, presque sans armes, errants sur des plages désertes, ils n'ont d'autres ressources que le brigandage. Les rois de Zumara et de Tripoli se montrent ensuite ; leurs soldats, moins pillards, sont aussi incapables de combattre de pied ferme, et ne sont propres qu'aux escarmouches de peu de durée. On voit après eux les habitants de l'Arabie-Pétrée que suivent les pasteurs de l'Arabie-Heureuse, qui, dans leurs fortunés climats, s'il faut en croire la Renommée, ne ressentent jamais le froid des hivers ou les feux des étés. Là, germent les parfums et l'encens ; là, le Phénix immortel renaît au milieu des fleurs embaumées qu'il rassemble pour ses funérailles et sa résurrection, et qui lui servent de tombe et de berceau. Leurs vêtements sont moins pompeux que ceux des Égyptiens, mais leurs armes sont semblables. Voici d'autres Arabes, sans foyers, sans demeure fixe. Éternels voyageurs, ils traînent partout leurs tentes et leurs mobiles cités ! Ils ont la stature et la voix des femmes ; leurs cheveux sont longs et couleur de jais, leur visage est sombre et basané. Ils brandissent de longs roseaux des Indes, armés de courtes pointes de fer. Comme emportés par un rapide tourbillon, ils volent sur leurs coursiers plus rapides que les vents. Siphax traîne après lui les premières hordes ; Aldin guide les secondes ; Albiazar conduit les troisièmes : ce dernier chef est moins un guerrier qu'un brigand féroce et avide de carnage. Viennent ensuite les insulaires qui, près de leurs îles, au milieu de la mer Rouge, recueillaient jadis la perle cachée dans le sein des coquillages. Après eux, sont les noirs habitants de la rive gauche de cette mer ; leur chef est Osmide, contempteur de toute religion et de toute loi. Ils sont suivis par les Éthiopiens de Méroé, île que le Nil baigne d'un côté, et l'Astrabora de l'autre ; dans son enceinte, elle renferme trois royaumes et deux religions

différentes. Canar et Assimir, tous deux rois musulmans et tributaires du calife, les conduisent ; mais le troisième monarque, soumis à la vraie foi, ne les a pas accompagnés. Deux autres princes, aussi tributaires, guident des troupes armées d'arcs et de flèches. L'un est le Soudan d'Ormus, île belle et fameuse qui s'élève au milieu du vaste golfe Persique ; l'autre gouverne le Bécan. Lorsque la mer se retire, le voyageur peut se rendre à pied sec dans cette contrée qui devient une île pendant les hautes marées. Et toi, Altamore, une épouse adorée n'a pu te retenir dans ses bras. Gémissante, ses blonds cheveux épars, elle se meurtrit le sein pour te détourner de ton projet funeste : « Cruel, s'écrie-t-elle, l'horrible vue des flots furieux aura donc pour toi plus de charmes que ma beauté ! Tu préfères le poids des armes au doux fardeau de ce fils qui sourit à tes caresses ! » Il est roi de Samarcande, mais la couronne n'est pas ce qui le fait le plus remarquer. Habile dans l'art de la guerre, il unit à une noble audace une force extraordinaire que les Chrétiens ont eu raison de redouter jusqu'alors, mais dont bientôt, hélas ! ils feront la fatale expérience. Ses soldats, couverts de cuirasses, ont un glaive à leur côté et une massue à l'arçon de leur selle. Mais voici le cruel Adraste, qui arrive des extrémités de l'Inde. Il a pour cuirasse la peau verte et tachée de noir d'un serpent, et pour cheval de bataille, un éléphant docile qu'il dirige à son gré. Ses sujets habitent entre le Gange et les embouchures de l'Indus. L'escadron qui suit est l'élite des gardes du roi. Ces guerriers comblés d'honneurs et de bienfaits, sont attachés à sa personne et veillent à sa sûreté pendant la guerre et pendant la paix. Ils montent des coursiers vigoureux et bien dressés, et inspirent la crainte. Les feux que jettent l'or, l'acier et la pourpre de leurs vêtements, font resplendir le ciel. Parmi eux, on remarque le barbare Alarcon, et Omar, habile à discipliner les guerriers ; Hidraot,

Rimédon, dont l'audace célèbre brave à la fois les mortels et le trépas ; Tygrane et Rapold, corsaire fameux, jadis le maître de ces mers, puis le vaillant Ormond, et Marlaboust, qui dompta les Arabes rebelles, et reçut le surnom d'Arabique. Là, sont Orinde, Arimon, Pyrga, Brimarte le preneur de villes, et Suifante le dompteur de coursiers ; et toi, Aridamant, savant dans l'art de la lutte, et toi aussi, Tysapherne, le foudre de guerre, qui n'as point encore trouvé de rival dans les combats, soit à pied, soit à cheval, soit à l'épée, soit à la lance. Un Arménien, qui, dans sa jeunesse, renia la foi et se fit Musulman, conduit cette troupe. Clément était son premier nom ; maintenant on l'appelle Émiren. C'est d'ailleurs un homme dévoué et plus cher au calife qu'aucun de ceux qui marchent sous ses étendards. Il est chef et soldat tout ensemble ; il se distingue également par son courage, son génie et la force de son bras.

Tous ont défilé, quand soudain paraît Armide avec sa suite. Elle s'avance sur un char magnifique, la robe relevée, un arc à la main. Le dépit même qui se mêle à la douceur naturelle de son beau visage ajoute à ses attraits. À son air fier

et irrité, on voit qu'elle menace ; et, tout en menaçant, elle séduit encore. Son char étincelle d'or et de rubis comme celui du dieu du jour. Pliées sous le joug, attelées deux à deux, quatre licornes obéissent au frein. Cent jeunes filles et cent pages s'avancent, le carquois sur l'épaule, et pressent les flancs de leurs blancs palefrois, aussi vifs dans tous leurs mouvements que légers à la course. Les troupes d'Armide marchent sur ses pas. Aradin est à la tête des soldats mercenaires qu'Hidraot soudoya dans la Syrie. Lorsque le phénix ressuscité étale aux regards de l'Éthiopien son plumage aux couleurs changeantes et variées, la richesse et les feux de sa gorge et la couronne dorée, don précieux que lui fit la nature, il est, pour le noir charmé, un objet d'étonnement, et près de lui voltigent les oiseaux émerveillés. Telle s'avance Armide, admirable de grâces, de coquetterie et d'attraits. Il n'est point de cœur si cruel, si fermé à l'amour, qui ne s'embrase. À peine on l'a vue, et déjà, malgré son aspect grave et dédaigneux, elle a charmé tant de guerriers de nations si différentes. Que sera-ce plus tard, quand, sur son visage heureux, paraîtra le doux sourire, et lorsque le plaisir éclatera dans ses yeux ?

Dès qu'elle est passée, le maître de tous ces rois fait approcher Émiren ; il veut le placer à la tête de ces chefs illustres et lui confier le commandement suprême. Émiren a déjà prévu ce choix ; il s'avance, et son air majestueux atteste qu'il mérite cette haute dignité. La garde circassienne ouvre ses rangs et lui livre le passage jusqu'au pied des degrés du trône ; il monte, courbe la tête, fléchit le genou, et tient la main droite appuyée sur son cœur ; le calife lui dit : « Émiren, je te charge de guider à ma place cette armée ! Voici mon sceptre ! Va délivrer un roi, mon tributaire ! Fais sentir aux Chrétiens le poids de mon courroux et de mes vengeances ! Va, parais et sois victorieux ! Point de pitié

pour les vaincus ! Que les fers soient le partage de ceux qui échapperont à la mort ! » Aussitôt Émiren prend le sceptre, symbole du souverain pouvoir, et répond : « Je le reçois de ta main invincible afin de terminer sous tes auspices cette grande entreprise ; éclairé par tes ordres et aidé de tes conseils, j'espère laver les outrages de l'Asie. Je ne reviendrai que vainqueur. Ma défaite causerait mon trépas, et non mon déshonneur. Puisse le Ciel, si (ce que je ne pense pas) quelque malheur nous menace, rassembler sur ma tête seule tous les coups de sa colère ! Que ton armée revienne après la victoire, et pour son général immolé, les pompes funèbres seront encore un triomphe ! »

Il se tait, et les acclamations des soldats se mêlent aux sons des instruments barbares. Au milieu de ces cris, au bruit des fanfares, le calife se met en marche, entouré d'un cortège nombreux ; il arrive à sa tente et invite à un festin les principaux chefs. Lui-même s'assied, mais à une table séparée, d'où il envoie des mets à ses convives, en leur adressant de gracieuses paroles et en donnant à tous des marques de distinction. Armide juge que l'instant est favorable. Déjà le festin est terminé ; au sein de l'allégresse et des plaisirs, ses artifices puiseront une force nouvelle ; l'enchanteresse voit que tous les regards attentifs sont fixés sur elle ; elle reconnaît à des indices certains que le poison s'est glissé dans tous les cœurs ; elle se lève, quitte sa place, et s'approche du calife, d'un air à la fois fier et respectueux. Elle cherche à donner à son visage et à sa voix tout ce qu'elle peut de grandeur et de majesté.

« Ô monarque tout-puissant, dit-elle, je viens aussi combattre pour ma foi et pour ma patrie. Je suis femme, mais du sang des rois, et il n'est pas indigne d'une reine de prendre

part aux combats ; il faut, pour gouverner, avoir tous les talents nécessaires au rang suprême, et la main qui tient le sceptre doit aussi savoir se servir du fer. Ce bras n'a ni faiblesse, ni langueur ; il saurait frapper et tirer du sang d'une blessure ! Mais sache que mon cœur, ne ressent pas pour la première fois la généreuse passion de la gloire ; j'ai combattu déjà pour la défense de ton empire et de notre religion ; tu dois t'en souvenir, et tu n'ignores pas quelques-uns de mes succès. Tu sais que je fis mes captifs de l'élite de ces guerriers qui ont arboré les enseignes de la croix. Je te les envoyais prisonniers et chargés de chaînes, dans l'espoir de te faire un magnifique présent ; ils seraient encore au fond d'un obscur cachot, voués à une captivité sans fin, et une victoire bien plus certaine terminerait aujourd'hui toutes ces grandes querelles, si Renaud, un barbare ! n'eût massacré mes gardes et délivré les Chrétiens ! Qui ne connaît ce Renaud ! Qui n'a entendu raconter la longue histoire de ses brigandages ! Le cruel ! c'est lui qui m'a impitoyablement offensée, et je rougis de n'en avoir pas encore tiré vengeance ! L'indignation qui redouble ma juste haine accroît mon ardeur belliqueuse ! Qu'ai-je besoin de dire avec plus de détails l'injure dont je me plains ? Qu'il te suffise de savoir que je veux, que je dois me venger ! Toutes les flèches ne traversent pas inutilement les airs, et parfois le bras céleste enfonce dans le cœur d'un coupable le trait lancé par la main de sa victime ! Mais, si parmi tous ces guerriers il en est un qui puisse trancher la tête odieuse du barbare, qu'il me la présente, et je le récompenserai d'avoir servi mon courroux, bien qu'il dût être plus doux de l'assouvir moi-même ! Dans les transports de ma joie, je lui accorderai le prix le plus grand qui soit en mon pouvoir. S'il me désire même pour épouse, je lui donnerai ma personne et tous mes trésors ; j'en fais ici la promesse irrévocable, et je ne violerai pas mon serment ! Que les guer-

riers qui jugent le prix digne d'un tel danger parlent et se montrent ! »

Tandis qu'Armide prononce ces mots, Adraste attache sur elle des regards passionnés. « Le Ciel, dit-il, ne doit pas permettre que tes traits percent l'infâme ! Ô belle Armide ! un cœur aussi vil est indigne de tels coups ! Je serai l'instrument de la colère ; ce sera moi qui t'offrirai sa tête ! Je lui arracherai la vie et je livrerai ses membres déchirés en pâture aux vautours » Ces paroles présomptueuses ont irrité l'impatient Tysapherne : « Et qui es-tu, s'écrie-t-il, pour tenir cet orgueilleux langage en présence du prince, en présence de nous tous ? Il est peut-être ici tel guerrier dont les exploits surpasseraient ta vaniteuse audace, et pourtant il se tait ! — Mes actions, réplique le farouche Adraste, sont au-dessus de mes promesses ; si tu m'avais adressé ailleurs qu'ici ces étranges paroles, elles seraient les dernières que tu prononcerais. » Ils allaient poursuivre, mais le calife, étendant la main, les arrête : « Admirable beauté, dit-il ensuite à Armide, combien votre âme est grande et magnanime ! Vous méritez que ces héros vous sacrifient leur colère et leur haine, pour

que vous les dirigiez contre un brigand redoutable. Dans cette lutte, où ils montreront à l'envi leur valeur, ils en feront un plus noble usage. » Il se tait, et les deux chefs s'offrent de nouveau pour la servir et la venger. Ils ne sont pas les seuls ; ceux qui se sont illustrés dans les combats se hâtent de vanter leur dévouement et leur courage. Tous se présentent, tous jurent le trépas de l'ennemi qu'elle déteste ! Et c'est contre un héros qui lui fut si cher qu'Armide arme tant de bras et allume tant de fureurs !…

Cependant, Renaud, après avoir abandonné le rivage, traverse heureusement les mers. Sa nef suit pour le retour le même chemin qu'elle a déjà parcouru, et les Zéphyrs, qui avaient gonflé ses voiles, la secondent de leur souffle toujours propice. Le héros contemple tour à tour le Pôle, les deux Ourses, et les étoiles, dont les feux éclatent au sein des ténèbres. Il voit des fleuves, et les promontoires élevés qui se baignent dans les flots. Parfois, il s'informe de l'état de l'armée. Souvent il cherche à s'instruire des coutumes des diverses nations. Depuis qu'ils voguent sur les vagues écumantes, le soleil a déjà quatre fois resplendi dans les cieux ; et, à l'instant où le jour va s'éteindre, la barque aborde sur la

rive, terme de leur voyage. La conductrice leur dit alors : « Voici les côtes de la Palestine, votre course est terminée. » Puis, après les avoir déposés sur la plage, elle disparaît plus prompte que la pensée.

Cependant, la nuit commence, et tous les objets se confondent dans une même obscurité ; sur ces bords déserts, ils n'aperçoivent ni murs, ni cabanes, ni traces d'hommes ou de coursiers, nul indice enfin qui puisse leur indiquer leur route. Après avoir hésité un moment, ils s'avancent en laissant la mer derrière eux. Tout-à-coup, ils aperçoivent dans le lointain un objet lumineux ; des rayons d'or et d'argent traversent et dissipent les ombres. Ils se dirigent vers cette clarté, et bientôt ils en distinguent la cause. Ils voient, suspendues au tronc d'un arbre, des armes neuves que viennent frapper les rayons de l'astre des nuits. Sur un casque et une armure d'or, des pierres précieuses étincellent d'un feu plus vif que celui des étoiles. Une longue suite de tableaux est ciselée sur le vaste bouclier.

Un vieillard, assis près de l'armure, en est comme le gardien. Il s'approche des trois guerriers, qui déjà ont reconnu le visage vénérable du sage ; mais, après avoir répondu avec bienveillance à leur salut, il dit à Renaud qui, muet et silencieux, le regarde : « Seigneur, c'est toi seul que j'attendais à cette heure ; tu ne me connais pas, mais je suis ton ami ; demande à ces guerriers. Ils savent avec quel zèle j'ai veillé sur toi, eux qui, par mes conseils, ont triomphé des enchantements dans lesquels se consumait misérablement ta vie. Maintenant écoute mes paroles ; elles seront bien différentes de celles des sirènes, mais elles ne doivent pas te déplaire. Observe mes avis jusqu'à ce qu'une voix plus auguste et plus sainte t'apprenne mieux encore à distinguer la vérité. Ce n'est point sous les ombrages, sur les tendres gazons, au milieu des fleurs et des ruisseaux, parmi les nymphes et les sirènes, qu'est le bonheur ; c'est sur la cime de la montagne escarpée et difficile où la Vertu a fixé sa demeure. Pour y parvenir, il faut quitter les sentiers du plaisir, braver les frimas et les ardeurs brûlantes. Aigle sublime, voudrais-tu, loin de ces régions supérieures, abaisser ton vol dans les vallons ? Dieu te donna ce front qui s'élève vers le ciel ; il t'accorda de nobles et généreux instincts, afin que tes regards se portassent sans cesse vers lui, et que par d'illustres exploits tu pusses arriver au faîte des grandeurs ; s'il te dota d'une ardeur prompte et impétueuse, ce n'était pas pour que tu la fisses éclater dans les dissensions civiles ; il ne voulut pas que tu fusses soumis à de honteux désirs que repousse la raison. Mais cette ardeur doit grandir ton courage et te rendre plus redoutable aux ennemis de ta patrie. En elle tu dois trouver plus de forces pour réprimer tes passions, ces cruels ennemis de notre âme ! Laisse donc à la sagesse de Godefroi le soin d'employer à un usage convenable tous ces dons pré-

cieux ; permets qu'à son gré il ralentisse ou excite ton ardeur, qu'il la précipite ou l'arrête ! »

Renaud, les yeux baissés, la rougeur sur le front, écoute le vieillard et grave ses conseils dans son souvenir. Le sage a deviné ses pensées, et il ajoute : « Lève les yeux, ô mon fils, et contemple ce bouclier ; tu y verras retracés les exploits de tes ancêtres ; tu les verras franchir d'un noble essor les lieux les plus déserts et les plus difficiles. Ta course est trop lente ; tu restes loin d'eux dans le chemin de la gloire ! Allons, réveille-toi, et que ces nobles images soient l'aiguillon de ta valeur. » Pendant qu'il parle, les regards de Renaud parcourent le bouclier. Un art merveilleux a su placer dans cet étroit espace un nombre infini de figures. Là est, avec ordre et symétrie, la suite complète des illustres descendants d'Accius. Leur origine pure et sans tache se perd dans l'antiquité, aux premiers temps de Rome. Tous sont couronnés de lauriers. Le vieillard raconte leurs combats et leurs victoires. Voici ce Caïus, qui, au moment où l'étranger s'empare, comme d'une proie, de l'empire qui chancelle, saisit, à la voix du peuple, les rênes du gouvernement, et devient ainsi le premier prince d'Este. Ses voisins moins puissants sentent le besoin d'un chef et s'unissent à lui. Plus tard, lorsque, appelés par Honorius, les Goths barbares reviennent une seconde fois semer l'incendie et le carnage dans l'Italie, asservir Rome tremblante et la menacer d'une entière destruction, on voit Aurélius préserver de l'esclavage le peuple soumis à son sceptre. Le vieillard lui montre ensuite Foreste, qui lutte contre les Huns, ces fiers conquérants du nord. C'est bien le visage du farouche Attila ! Son regard étincelle comme celui d'un dragon ; on dirait un dogue qui grince des dents, et on croit entendre ses aboiements. Ce monstre, vaincu dans un combat singulier, se réfugie au milieu de ses soldats. Le brave Foreste, l'Hector de l'Italie, défend la ville d'Aquilée. Bientôt ce

héros expirant partage le funeste destin de sa patrie. Ici est Accarin, digne fils d'un père illustre ; comme lui l'honneur et le soutien de l'Italie. Altin cède à la fortune, et non à la valeur des Huns ; bientôt fugitif, il cherche un asile, et, sur les bords du Pô, il forme avec mille cabanes dispersées une cité nouvelle ; il oppose des digues aux débordements du fleuve et fonde la capitale des princes de son nom. Il triomphe des Alains ; et, vaincu plus tard par Odoacre, il meurt pour la défense de son pays ; trépas illustre qui l'associe à la gloire de son père ! Alforise tombe à ses côtés. Plus loin, Asson et son frère partent pour l'exil ; mais, après la mort du roi des Hérules, ils reviennent par la force des armes et de leur génie. L'œil droit percé d'une flèche, voici près d'eux Boniface, l'Épaminondas de sa glorieuse maison ! Vainqueur du cruel Totila, il semble sourire à la mort, car il a sauvé son bouclier. Valérien, encore enfant, suit les traces de son père. Déjà plein de force, il a le courage d'un homme, et cent escadrons goths ne peuvent lui résister. À ses côtés, est Ernest, dont l'aspect terrible épouvante les Esclavons.

Mais, avant lui, l'intrépide Aldoar chasse de Moncelse le roi des Lombards. On voit ensuite Henri et Bérenger. Partout où Charlemagne déploie ses augustes étendards, Bérenger est le premier de ses ministres ou de ses généraux. Plus tard, par l'ordre de Louis, héritier du grand Empereur, il va attaquer son neveu au sein de la province qu'il gouverne ; et le prince, vaincu dans une bataille, est fait prisonnier. Othon paraît avec ses cinq fils. Alméric devient marquis de Ferrare, cette reine de l'Éridan. Ce fondateur d'églises a, dans une extase profonde, les regards pieusement élevés vers le ciel. Ici est retracée la lutte terrible qu'Asson second soutient contre Bérenger. Enfin, après diverses alternatives de fortune, il triomphe et conserve sa principauté d'Italie. Albert, son fils, va montrer sa valeur aux Germains. Vainqueur dans les

joutes, vainqueur dans les combats, il reçoit la main de la fille d'Othon, et en dot d'immenses trésors. Derrière lui est Hugues, dont le courage impétueux met en fuite et disperse les armées de Rome. Marquis de l'Italie, il tiendra sous ses lois la Toscane entière. Plus loin est Théobald, et auprès de lui Boniface, ayant à ses côtés son épouse Béatrix. Un fils manque à leur tendresse ; ils auront, pour héritière de leur gloire et de leurs vastes États, une fille, Mathilde, dont les vertus seront au-dessus de la faiblesse de son sexe et de son âge ; par sa sagesse et sa valeur elle forcera les diadèmes et les puissances à s'incliner à ses pieds. Son visage respire la noblesse et la fierté ; dans ses yeux brille une ardeur martiale. Ici, victorieuse des Normands, elle voit fuir ce Guiscard jusqu'alors invincible. Elle arrache des mains d'Henri IV vaincu l'étendard de l'Empire, et l'append dans le temple du Seigneur. Plus loin, elle replace au Vatican le souverain Pontife sur le trône de saint Pierre. À ses côtés est Asson V, ce ministre de ses volontés, ce héros qu'elle chérit et qu'elle honore. Tandis que la postérité glorieuse et féconde d'Asson IV étend au loin ses rameaux, Guelfe, fils de Cunégonde, cède aux vœux des Allemands, et ce rejeton des Romains, transportant dans les champs de la Bavière ses heureuses destinées, ente une branche de la maison d'Este sur l'arbre des Guelfes. On voit alors le tronc desséché reverdir plus brillant que jamais, et produire des sceptres et des couronnes. Favorisé des rayons célestes, il s'élève sans obstacle ; bientôt il touche au ciel et se répand sur la moitié de la Germanie qu'il couvre de son ombre. Mais les rejetons de cette tige royale, restés en Italie, ne s'y rendent pas moins illustres. Berthold et Asson VI y rappellent leurs aïeux.

Telle est la suite de ces héros. L'airain semble vivre et respirer ; leur vue réveille dans l'âme de Renaud les sentiments et la voix de l'honneur. Brûlant d'ardeur, il s'enflam-

me ; son fier courage veut égaler leur vaillance ; et, dans ses transports, il croit réaliser ce que son imagination désire. Déjà ses yeux voient Solime prise et détruite après le trépas de ses défenseurs. Il s'arme ; et, sûr de la victoire qui lui est promise, il veut la devancer ou la saisir.

Alors Charles, qui lui a déjà raconté la mort du héros danois, lui présente l'épée de son maître. « Prends-la, lui dit-il, et qu'elle soit heureuse en tes mains. Ne l'emploie jamais que pour la cause de la Foi. Sois juste et pieux autant que brave. Venge Suénon qui fut ton admirateur ; remplis ton devoir et nos vœux. — Plaise au ciel, répond Renaud, que mon bras se serve bientôt de cette épée pour venger le héros qui le premier en fit un noble usage. Puissé-je remplir dignement la mission qui m'est confiée. »

Charles, se tournant alors vers lui avec un front joyeux, lui exprime en peu de mots toute sa reconnaissance.

Cependant le sage vieillard les presse de continuer leur voyage à la faveur de la nuit. « Il est temps, leur dit-il, de rejoindre Godefroi qui vous attend, et le camp où votre présence est nécessaire. Partez donc maintenant ; je vous conduirai, malgré l'obscurité, vers les tentes des Chrétiens. » Il dit, monte sur son char, y fait placer les trois guerriers près de lui, et, abandonnant les rênes, il excite les coursiers et les pousse vers l'Orient. Au milieu des ténèbres ils gardent le silence ; alors le vieillard, s'adressant à Renaud, lui parle ainsi : « Tu as vu les antiques racines et les rameaux orgueilleux de l'arbre des Este. Si, dès les premiers âges, il fut fécond en héros, sa sève n'est point encore et ne sera jamais épuisée, parce que le cours des siècles n'éteindra pas sa vertu. Ah ! si de même que j'ai, du sein de l'oubli, tiré tes ancêtres qui t'étaient inconnus, je pouvais aussi te montrer la postérité et

te nommer tes neveux ! Que j'aimerais à les présenter à l'univers avant que leurs yeux fussent ouverts à la lumière ! Tu verrais une suite non moins longue de héros accomplir d'aussi grandes actions. Mais mon art ne peut apercevoir la vérité cachée au sein des ténèbres ; elle m'apparaît douteuse comme la lumière incertaine d'un flambeau perdu dans les brouillards. Et si tu m'entendis parler avec assurance, ne m'accuse point de témérité, car celui qui me dévoila ces mystères découvre sans voiles les secrets des cieux. Je te prédis ce que la faveur divine lui a transmis et ce qu'il a daigné m'apprendre. Jamais, dans les temps les plus glorieux de l'antiquité, race grecque, latine ou barbare, ne fut riche de héros autant que le sera ta postérité ; leurs noms égaleront les plus célèbres de Sparte, de Carthage et de Rome ; mais parmi eux Alphonse, second du nom, le premier par ses vertus, viendra quand le monde, épuisé par la corruption, n'enfantera plus d'hommes illustres. Nul ne saura, mieux que lui, tenir le sceptre ou l'épée, porter le poids des armes ou le diadème. Il sera la gloire la plus grande et l'honneur de la famille. Enfant, il signalera sa valeur au sein des jeux, image de la guerre, et sera la terreur des monstres des forêts. Vainqueur dans les tournois, il recueillera bientôt dans des luttes plus sérieuses des palmes et de nobles dépouilles. Sur sa tête brilleront tour à tour les couronnes de chêne, d'olivier ou de laurier. Dans un âge plus mûr, il se couvrira d'une gloire nouvelle en maintenant le calme et la paix au sein de ses États, qu'entoureront des voisins puissants et belliqueux. Il fera fleurir les arts ; il encouragera le génie et ordonnera de pompeuses et magnifiques fêtes. Avec une justice égale, il distribuera les récompenses et infligera les châtiments, et sa prévoyance le rendra maître des événements les plus reculés. Ah ! dans ces jours malheureux, où l'impie règne sur l'univers et impose son joug aux cités les plus fameuses, s'il

arrivait qu'Alphonse s'armât pour venger les temples et les autels profanés, quelle juste et terrible vengeance n'accomplirait-il pas contre le Prophète redoutable et ses impurs sectateurs ! En vain le Turc et le Sarrasin lui opposeraient leurs hordes innombrables. Il porterait la Croix, l'aigle blanc de Ferrare et les lys d'or au-delà de l'Euphrate, à travers les cimes glacées du Taurus, au sein de ces empires où le soleil ne se couche jamais ; le Nil, en ses sources ignorées, voudrait en vain se dérober à ses coups, et les noirs habitants de ces rivages seraient forcés d'adorer le vrai Dieu. »

Ainsi parle le vieillard, et le héros attentif, recueillant ses discours, se réjouit en secret de la gloire et des triomphes de ses neveux.

Cependant l'Aurore annonçait le retour du Soleil. Les cieux se coloraient à l'Orient, et l'on apercevait de loin les bannières qui flottaient sur les tentes des Chrétiens. Le sage reprit alors : « Voici le soleil ; ses rayons propices éclairent le

rivage, le camp, la plaine, Jérusalem et les monts. Jusqu'ici, par des chemins inconnus, je vous ai guidés à l'abri des dangers et des obstacles. Vous pouvez maintenant marcher sans mon secours, et je ne dois point vous accompagner plus longtemps. » Il dit et laisse les trois guerriers au milieu de la plaine. Les feux du jour leur permettent de suivre la route, et ils regagnent leurs tentes. Soudain la Renommée répand et publie leur retour si impatiemment attendu. Le sage Godefroi en est averti le premier, et il se lève pour les recevoir.

CHANT XVIII.

Renaud pleure ses fautes ; il tente l'entreprise de la forêt et en sort victorieux. – La nouvelle de l'approche des Égyptiens s'étant répandue, l'adroit et rusé Vafrin va les espionner dans leur camp. – Une bataille terrible est livrée sous les murs de Solime, mais les Chrétiens reçoivent du Ciel un si puissant secours, qu'ils se rendent maîtres de la ville.

EN abordant Godefroi qui était venu à sa rencontre, Renaud lui dit : « Seigneur, le soin de mon honneur jaloux m'a porté à tirer vengeance d'un héros qui n'est plus. Si je manquai à tes lois, quels n'ont point été depuis mes regrets et mes remords ! Je reviens, j'obéis à ta voix, et je suis prêt à tout entreprendre pour recouvrer ton amitié ! » À ces mots, il s'incline avec respect ; Godefroi le presse dans ses bras et lui répond : « Écartons pour toujours de fâcheux souvenirs, et oublions tes fautes. Je te demande, pour seule expiation,

d'accomplir, comme à ton ordinaire, de nouveaux exploits. C'est à toi de hâter la ruine de nos ennemis et d'assurer notre victoire en triomphant des monstres qui gardent la forêt. Ses arbres antiques nous fournirent jadis le bois nécessaire à nos premières machines. Mais, par un prodige étrange, ils sont devenus le séjour ténébreux d'enchantements redoutables. Personne n'ose y porter le fer ; et, cependant, nous ne pouvons, sans instruments de guerre, renverser les murs de Sion. Que ce lieu d'épouvante pour tous nos chevaliers soit témoin de ta valeur ! » Il ordonne, et le héros promet en peu de mots de se dévouer à ces fatigues et à ces périls. Mais à son aspect fier et magnanime, on voit qu'il fera plus encore qu'il ne promet. Puis, il présente un front riant à Guelfe, à Tancrède et aux principaux capitaines qui s'étaient rendus près de lui. Il leur tend la main et les embrasse. Après cet échange réitéré d'amicales démonstrations avec ces illustres chefs, il reçoit d'un air affable et populaire les simples soldats. Les acclamations, les cris d'allégresse n'auraient pas été plus grands, la foule n'eût point été plus considérable, si, vainqueur des peuples du Midi et de l'Aurore, il fût revenu triomphalement sur un char de victoire.

Il arrive ainsi à sa tente, et s'assied au milieu de ses meilleurs amis. Il répond à leurs questions empressées et les interroge à son tour sur les événements de la guerre et sur la forêt enchantée. Lorsqu'ils se sont retirés, le saint ermite lui parle ainsi : « Dans ce long et merveilleux voyage, de grandes choses ont frappé tes regards, et quelles actions de grâces ne dois-tu pas rendre au souverain maître de l'univers ! C'est par lui que tu fus délivré du pouvoir magique ! C'est par lui que la brebis égarée fut ramenée au milieu du troupeau fidèle. Enfin, il ordonna à Bouillon de te choisir pour l'heureux exécuteur des célestes décrets. Toutefois, tes mains encore impures ne doivent point s'armer pour une si

sainte mission. Plongée dans de profondes ténèbres, ta chair porte des souillures que ne pourraient effacer les eaux du Nil, du Gange et de l'immense Océan. La vertu divine purifiera seule tout ce qu'il y a d'immonde en toi. Que ton cœur s'élève donc vers le Tout-Puissant ! Implore humblement son pardon, confesse tes fautes les plus secrètes, pleure sur elles et prie ! »

À ces mots, le héros, recueilli en lui-même, déplore son orgueilleux courroux et ses folles amours. Plein de douleur et prosterné aux pieds du solitaire, il lui fait l'aveu de ses erreurs. Le ministre des Cieux l'absout et lui dit : Rends-toi, aux premiers rayons de l'aurore, sur cette montagne que le jour naissant éclairera de ses feux ; tu te mettras en prière ; puis, tu marcheras vers la forêt qui recèle tant de vains prestiges et de fantômes trompeurs. Tu vaincras, je n'en doute point, les monstres et les géants, pourvu que tu ne cèdes pas à de nouvelles et criminelles faiblesses ! Que des voix plaintives et suppliantes, que les chants voluptueux, que les doux

sourires, que les tendres regards de la beauté n'amollissent pas ton cœur ! Sache mépriser de mensongères apparences et de feintes larmes. » Le héros a reçu les conseils de Pierre. Alors, brûlant de désir et d'espoir, il se prépare à sa grande entreprise. Toute la nuit, elle occupe sa pensée ; sans attendre même l'aube naissante, il prend ses plus belles armes, choisit une cotte de mailles neuve et d'une couleur étrange. Seul, en silence, il sort de sa tente et part. C'était l'heure où les ombres luttent avec le jour ; quelques étoiles brillaient encore. Mais, quand il gravit le Mont des Oliviers, déjà l'Orient se colorait de rouges feux. Il contemple ces splendeurs divines, ornements éternels de la nuit et du matin, et se dit : « Quels éclatants flambeaux sont répandus dans la voûte céleste ! Le jour, le Soleil roule sur son char radieux, et la Nuit a pour couronne les étoiles d'or et la lune argentée. Et nous, indifférents à toutes ces magnificences, nous nous laissons éblouir par la lumière sombre et pâle qui jaillit d'un regard, et nous admirons le sourire éphémère d'une mortelle. »

Au milieu de ces réflexions, il atteint le sommet de la montagne. Là, pieusement agenouillé, il élève ses pensées vers le trône de Dieu : « Ô mon maître, ô mon père, dit-il, puissent ta clémence et ta pitié m'accorder le pardon des fautes de ma première vie ! Que ta grâce verse sur moi ses trésors, qu'elle régénère et purifie mon âme des faiblesses de l'humaine nature ! »

Telle est sa prière. Déjà la déesse au front vermeil caresse son visage et lance ses rayons sur la crête verdoyante de la montagne, sur son casque et sur son armure. Il sent la douce haleine du zéphyr, qui, du sein de l'Aurore, secoue un nuage de rosée. Ces perles brillantes se fixent sur ses vêtements, bientôt ils ont perdu leur teinte grise et ils étincellent

de blancheur. Ainsi, la fleur, flétrie et desséchée, renaît à la fraîcheur du matin ; ainsi, le serpent rajeuni étale avec orgueil les richesses d'une peau nouvelle. Renaud lui-même admire l'éclat de sa cotte de mailles ; puis, il marche avec assurance vers l'antique forêt. Il arrive ; il est près de ces lieux dont le seul aspect glaçait de terreur les plus intrépides, et rien d'effrayant ne s'offre à sa vue. Partout se montrent des ombrages délicieux. Il s'avance, et une tendre mélodie remplit les airs. C'est le plaintif murmure d'un ruisseau, et le soupir des vents à travers le feuillage ; c'est le chant triste et harmonieux du cygne, et les accents mélancoliques du rossignol ; c'est un concert de voix humaines et d'instruments, et tous ces sons se mêlent et se confondent en un seul. Au lieu de ces formidables tonnerres qui avaient épouvanté les autres guerriers, le héros entend les chants des nymphes et des sirènes, le doux bruit des zéphyrs et des ondes, et le gazouillement des oiseaux. Il s'arrête étonné, et s'avance ensuite d'un pas tardif et prudent. Il ne rencontre d'autre obstacle qu'un fleuve transparent et tranquille, dont les bords parfumés sont tapissés de verdure et de fleurs. Dans son cours tortueux, il embrasse la forêt et lui fait une brillante ceinture. Un petit canal, formé de ses eaux, coupe et traverse les bois ; et, par un bienfaisant échange, les arbres se baignent dans les flots qu'ils couvrent de leur ombre. Tandis qu'il cherche le moyen de passer, il voit soudain paraître un pont merveilleux, éclatant d'or, que soutiennent des arches solides. Il peut aisément arriver sur l'autre rive ; mais à peine y a-t-il touché, que le pont s'abîme et roule au milieu des eaux du fleuve qui n'est plus qu'un torrent impétueux. Il voit alors les ondes furieuses franchir les bords et se replier en rapides tourbillons. Cédant au désir curieux qui le pousse, il pénètre dans ces bois antiques et touffus. Sans cesse il découvre de nouvelles merveilles. Partout, sous ses pas, jaillis-

sent des fontaines et naissent des fleurs. Là, le lys ouvre son blanc calice ; ici, la rose s'épanouit. Puis, des ruisseaux et des fontaines. Enfin, de toutes parts, la forêt séculaire semble reverdir, l'écorce même prend un aspect plus riant, et toutes les plantes revêtent une agréable parure. Une manne céleste se répand sur les arbres comme la rosée ; le miel coule du sein des arbres. Une bizarre harmonie, des chants mêlés à des plaintes, des voix humaines qui se marient à celles des cygnes et au murmure de l'onde et des zéphyrs se font entendre. Le héros ne peut découvrir d'où viennent ces voix et où sont les instruments. Tandis qu'il promène autour de lui un regard incertain, et que son esprit repousse ces prestiges que ses sens lui présentent comme une réalité, il aperçoit, à l'extrémité d'un sentier qui conduit à une vaste place, un myrte s'élever à l'écart. Son front superbe domine les cyprès et les palmiers, et il déploie ses rameaux sur les autres arbres de la forêt.

Renaud s'arrête au milieu de cette place, et ses yeux contemplent un nouveau prodige. Le tronc d'un chêne s'ouvre tout à coup, et il en sort une jeune fille au printemps de l'âge et vêtue d'une façon singulière. Bientôt, ô merveille ! des flancs de cent autres arbres s'échappent cent autres nymphes pareilles à ces divinités des bois que nous voyons dans les tableaux et sur les théâtres ; elles ont les bras nus, la robe relevée, les pieds chaussés du cothurne, les cheveux tressés et flottants. Telles paraissent ces filles de la forêt ; mais, au lieu de l'arc et du carquois, leurs mains portent des luths, des violes et des lyres. Elles commencent aussitôt des danses joyeuses et renferment le héros dans le cercle qu'elles décrivent autour du myrte. Puis, leurs voix douces et mélodieuses chantent en chœur : « Ô toi, l'amour et l'espoir de notre reine, combien ta venue la remplira de joie ! Consumée par les ardeurs qui la dévorent, elle attend de toi la vie. Déjà

cette forêt, naguère si sombre, séjour convenable à sa douleur, s'est embellie à ton aspect de ses plus gracieuses parures. »

Ainsi disent les nymphes, et des accents plus touchants encore sortent du myrte, qui, lui-même, s'ouvre enfin. La Fable jadis racontait les étonnants prodiges de ses bois mystérieux, mais jamais ils n'égalèrent ceux qui s'opèrent en ces lieux. Du tronc du myrte, sort une rare et merveilleuse beauté. C'est une femme fantastique qui rassemble en elle les plus angéliques perfections. Renaud la voit ; il reconnaît les traits et le visage charmant d'Armide, dont les yeux expriment à la fois la douleur et la joie. Mille sentiments divers se peignent dans ses regards. « Enfin, je te revois, lui dit-elle ; enfin tu reviens vers celle que tu avais abandonnée ! Qui t'amène ? Daignes-tu apporter quelques consolations à mes nuits solitaires et à mes tristes jours ?… Viens-tu me déclarer la guerre et me chasser de mon asile ?… Pourquoi me cacher

ton beau visage et ne me montrer que tes armes ?… Es-tu mon amant ou mon ennemi ?… Ah ! ce n'est point pour un ennemi que j'ai élevé ce pont et fait naître ces fleurs, ces ruisseaux, ces fontaines !… Je n'aurais point détruit sur ses pas les ronces et les obstacles… Découvre ton front, ôte ce casque !… Si tu arrives, guidé par l'Amour, que tes yeux s'arrêtent sur les miens, que tes lèvres s'attachent à mes lèvres, que ton sein presse mon sein, ou que du moins nos deux mains soient unies !… » Et, en parlant ainsi, elle porte vers lui ses regards suppliants et douloureux ; puis, la pâleur couvre ses joues ; de sa poitrine s'échappent de tendres soupirs ; elle a recours aux sanglots et aux larmes.

Le spectacle d'une si grande affliction eût attendri un cœur de diamant ; mais le héros, sans être cruel, résiste et ne se laisse point fléchir. Il tire son épée et s'approche du myrte. Alors, le fantôme se précipite entre l'arbre et le fer, embrasse le tronc et s'écrie : « Ah ! voudrais-tu me faire un tel outrage ?… Pourrais-tu détruire cet arbre, ma dernière demeure ?… Jette ce glaive meurtrier, ou d'une main impitoyable plonge-le dans le sein de l'infortunée Armide ! Ce n'est que par ce chemin, c'est en déchirant mes entrailles que tu atteindras le myrte que je protège. »

Mais, sourd à ses prières, il lève son épée. Tout à coup, ô prodige ! le fantôme prend une forme nouvelle ; et, de même que dans nos songes les images changent soudain d'aspect, Renaud voit les membres du fantôme grandir, et les lys et les roses s'effacer de son visage qui devient hideux. C'est un géant immense, un Briarée aux cent bras armés ! Ses mains brandissent cinquante épées ; et, d'un air menaçant et terrible, il fait résonner cinquante boucliers. Les nymphes, transformées en cyclopes affreux, agitent des armes. Mais le héros, sans s'effrayer, redouble ses efforts et

frappe le tronc. La foudre éclate, le sol tremble ; les vents et les tempêtes luttent entre eux, et l'ouragan bat le visage du chevalier, dont l'ardeur et les coups ne se ralentissent pas. Rien ne peut l'arrêter… L'arbre est renversé, et ce n'est plus qu'un myrte. Alors, le charme est rompu, les fantômes s'évanouissent, l'air s'apaise, le ciel recouvre sa sérénité, et la forêt reprend son aspect naturel. Ce n'est plus un lieu tour à tour rempli de délices et d'enchantements formidables. Elle est redevenue triste et sombre. Le héros, victorieux, s'assure par de nouveaux essais si rien ne s'opposera désormais à ce que les Chrétiens abattent les arbres. Puis, il sourit et se dit à lui-même : « Vains fantômes, insensé qui vous redoute !… »

Bientôt il se dirige vers le camp, et l'ermite s'écrie : « Déjà ces charmes terribles sont détruits ! Déjà le vainqueur revient parmi nous !… Le voici ! » Et, en effet, Renaud, d'un air fier et majestueux, paraît dans le lointain. Aux rayons du soleil, l'armure blanche et l'aigle d'argent resplendissent d'un éclat inaccoutumé. L'armée l'accueille avec respect et le salue par mille cris d'allégresse. Bouillon lui témoigne sa joie et son admiration, sans que personne soit jaloux de ses éloges : « Seigneur, dit le jeune chevalier, suivant tes ordres, j'ai pénétré dans ce bois redoutable. J'ai vu les enchante-

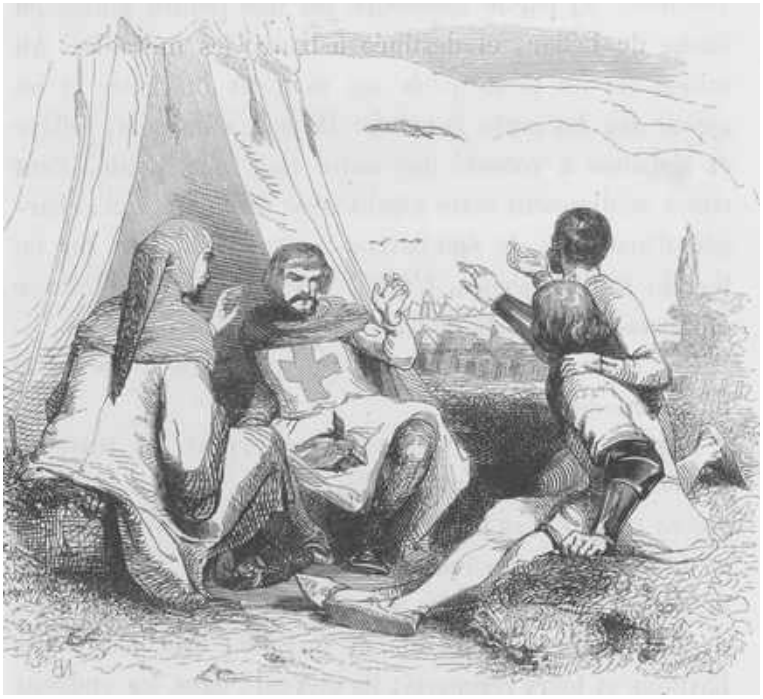
ments et j'en ai triomphé. Nos travailleurs peuvent maintenant s'y rendre en toute sécurité. »

Les Chrétiens vont aussitôt choisir les arbres les plus propres à leurs desseins. Un ouvrier obscur avait construit sans art les premières machines, mais cette fois un ingénieur plus habile leur apprend à unir les poutres avec de l'osier. Cet ingénieur est Guillaume, capitaine génois. Jadis, corsaire heureux, il régnait sur les mers ; maintenant, forcé de se retirer et de laisser cet empire à la puissante flotte des Sarrasins, il avait amené au camp ses matelots et leurs armes familières. Nul homme n'égale son génie et ses connaissances dans l'art de la mécanique. Cent ouvriers exécutent, sous sa direction, les machines qu'il a inventées. Non content d'élever les balistes, les béliers et les catapultes destinés à chasser les assiégés du rempart, il fait commencer une tour énorme dont les flancs, formés de poutres de sapin, sont recouverts de peaux qui défendront l'extérieur contre les tentatives d'incendie. Cette machine se démonte et se reconstruit aisément. Sa partie inférieure est une poutre taillée en forme de bélier, et destinée à battre les murailles. Au milieu est un pont qu'en un moment on lance et on appuie sur les murs ennemis. De son sein, sort, s'élève et s'abaisse à volonté une autre tour plus petite. Cent roues soutiennent cette gigantesque machine, qui, chargée d'armes et de combattants, roule aisément sur un terrain sans aspérités. L'armée attentive contemple avec étonnement l'activité et l'art inconnu des travailleurs.

On construit en même temps deux autres tours sur le même modèle.

Les Sarrasins, de leur côté, observent les travaux. Placées sur les points les plus élevés, leurs sentinelles voient

traîner vers le camp de nombreux convois d'armes et de sapins. Ils aperçoivent les machines, mais sans en distinguer la forme et la structure. Ils construisent aussi de belliqueux instruments et fortifient avec soin leurs bastions et leurs remparts ; ils élèvent, dans les endroits les plus faibles, de si hautes murailles, que, déjà, elles semblent défier toutes les attaques. Ismen, pour ajouter à ces moyens de défense, invente des feux d'une nature nouvelle. Le perfide magicien forme un infect mélange avec le soufre et le bitume puisés dans le lac de Sodome, et peut-être au sein même de ce fleuve fameux qui fait neuf fois le tour des Enfers. Cette matière inflammable doit s'attacher aux visages des guerriers ennemis, et il espère se venger par les horreurs de l'incendie des outrages faits à la forêt.



Tandis que les Chrétiens se disposent à donner l'assaut et que les assiégés réunissent tous leurs moyens de défense, une colombe traverse les airs et plane au-dessus des troupes de Godefroi. Ses ailes sont étendues, elle s'avance avec rapidité ; et, déjà messagère mystérieuse, elle abaisse son vol vers Solime… Soudain, un faucon au bec tranchant, à la

serre cruelle, s'élance entre le camp et la ville ; mais au moment où, précipitant sa course, il est près de saisir et de déchirer la colombe, celle-ci va chercher un asile sur les genoux de Bouillon.

Le héros la reçoit et la sauve ; puis, en l'examinant, il découvre au bout d'un fil attaché à son cou un billet caché sous son aile. Il le prend, l'ouvre et lit ce peu de mots : « Le général du Soudan d'Égypte au roi de la Palestine, salut ! Seigneur, ne laisse point abattre ton courage. Résiste encore pendant quatre ou cinq jours. Je viens délivrer tes murailles et te rendre témoin de la ruine de tes ennemis. » Suivant l'usage de l'Orient, ce billet, écrit en langue barbare, avait été confié au messager ailé. Godefroi veut rendre la colombe à la liberté ; mais l'oiseau, que son malheur rendit infidèle, semble craindre de retourner vers le maître dont il a trahi les secrets.

Le chef des Chrétiens convoque aussitôt ses guerriers, leur montre le billet et leur adresse ces paroles : « Vous voyez de quelle manière la Providence daigne nous révéler les projets de nos ennemis. Il n'est plus temps, je pense, de différer. Commençons donc une nouvelle tentative ; n'épargnons ni peines, ni fatigues pour franchir les rochers du côté du midi. La difficulté de l'accès nous obligera à de plus grands efforts, mais j'ai observé les lieux, et le succès n'est point impossible. Défendu par sa situation même, ce côté a été fortifié avec moins de soin, et il n'est gardé que par un petit nombre de soldats. Raymond, tu iras y donner l'assaut avec l'aide de nos machines, tandis qu'avec un grand appareil de forces je m'avancerai contre le mur du septentrion. L'ennemi abusé croira que je dirige l'attaque principale, mais ma tour mobile livrera plus loin un assaut imprévu. Toi, Camille, tu te posteras près de moi et feras en même temps

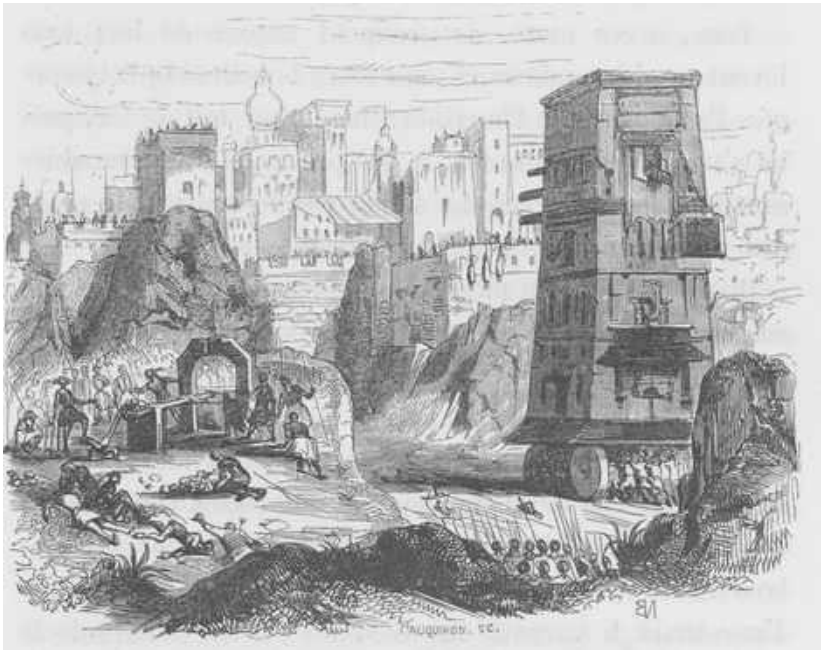
manœuvrer la troisième tour. » Il a parlé, et Raymond, qui est assis près de lui, l'écoute et répond après avoir réfléchi : « Je ne vois rien à ajouter, je ne vois rien à retrancher aux plans de Godefroi. Cependant, il serait à désirer qu'un espion adroit se rendît au camp des Égyptiens, afin de nous faire connaître leurs projets. » Tancrède dit alors : « Je m'empresse de vous offrir, pour cette mission, un de mes écuyers. Il est rusé, insinuant, prompt, résolu, audacieux ; il parle plusieurs langues et varie à son gré son maintien, ses gestes et sa voix. »

On appelle cet écuyer ; il se présente, est instruit du désir de Godefroi et de Tancrède, accepte cette périlleuse mission, et répond d'un air riant : « Je pars sur-le-champ ; bientôt je serai près des tentes ennemies. Je veux, en plein jour, sans être reconnu, pénétrer au milieu d'elles. Je saurai le nombre des soldats et des coursiers ; je vous rendrai compte de la force, de l'état de cette armée et des desseins de son chef, car j'espère lire dans son âme et lui arracher ses plus intimes secrets. » Et Vafrin, s'apprêtant sans retard, change de vêtements. À son col nu il agrafe une robe longue et flottante ; son front est ceint du turban. Il porte le carquois et l'arc d'un Syrien. Sa tournure est celle d'un Barbare. Tous ceux qui l'entendent varier avec tant de facilité et ses accents et son langage sont frappés d'étonnement. On l'eût cru Égyptien à Memphis et Phénicien à Tyr. Son rapide coursier imprime à peine sur le sol la trace de ses pas.

Déjà, sans attendre la fin du troisième jour, les Chrétiens ont aplani le terrain. Les machines auxquelles on a, même durant la nuit, travaillé sans relâche, sont achevées, et rien ne pourra retarder leur effet destructeur. La veille de l'assaut, le pieux Bouillon passe une grande partie de la journée

en prière, et il ordonne que ses guerriers, après avoir confessé leurs fautes, reçoivent le pain céleste. Puis, il fait avancer l'armée et les machines vers le point sur lequel il ne compte pas porter ses véritables efforts. Les Sarrasins, trompés, se réjouissent en le voyant menacer les lieux les mieux défendus. Mais, à la faveur des ombres de la nuit, il fait revenir la plus formidable des tours vers l'endroit où les murailles, moins hérissées d'angles et de saillies, offrent une plus faible résistance. Raymond fait rouler la sienne vers la colline qui domine la ville. Camille approche la troisième des remparts, entre le nord et le couchant. Aux premières lueurs de l'Aurore, avant-courrière du jour qui la suit, les Infidèles voient avec épouvante que l'immense machine a changé de place, et que deux autres tours, qu'ils n'avaient point encore aperçues, se mêlent à un nombre infini de catapultes, de balistes et de béliers. Ils se hâtent aussitôt de ramener leurs troupes et leurs instruments de guerre sur la partie des murs que vient attaquer Godefroi. Mais le héros, songeant à la prochaine arrivée des Égyptiens, veut se garantir d'une surprise. Il appelle Guelfe et les deux Robert : « Vous resterez, leur dit-il, à cheval et armés, tandis que j'attaquerai les remparts. Veillez pour nous mettre à l'abri des tentatives soudaines de l'ennemi du dehors. »

Il dit, et déjà de trois côtés trois intrépides divisions livrent un horrible assaut. Aladin conduit ses soldats et les encourage à la résistance. Chancelant sous le faix des années, le vieux roi a revêtu sa cotte de mailles ; il a saisi les armes dont l'usage ne lui est plus permis depuis longtemps et tient tête aux troupes de Raymond. Soliman fait face à Godefroi, et le farouche Argant au valeureux Camille, qui a près de lui l'illustre neveu de Boëmond. C'est ainsi que la fatalité pousse le Circassien vers le glaive qui doit l'immoler !



Les archers commencent à lancer des flèches empoisonnées ; un nuage épais de dards obscurcit les cieux. Les machines, placées sur les murs, vomissent d'énormes quartiers de marbre et des poutres armées de fer et de têtes d'acier. Ces projectiles sont les plus meurtriers. Prompts comme la foudre, ils broient les corps et les armures des guerriers qu'ils atteignent. Les uns perdent la vie, quelques-uns conservent à peine un reste de figure humaine. Le trait qui s'enfonce d'un côté ne s'arrête pas dans les chairs, il ressort de l'autre, et la mort est inévitable. Mais, au sein même de leur acharnement, les Sarrasins ont recours à tous les artifices ; ils se servent de toiles et de corps élastiques pour amortir la violence des coups. Ils renvoient une grêle de traits sur les rangs les plus pressés, sans pouvoir ralentir la triple attaque des assaillants. Ceux-ci, protégés par leurs machines, voient les flèches tomber inutilement autour d'eux. Ils approchent des murailles les tours que les assiégés s'efforcent de repousser. Déjà les ponts peuvent s'abaisser, déjà la tête de fer du bélier heurte le rempart. Cependant, Renaud s'arrête incertain. Ces dangers lui paraissent au-dessous de sa valeur, et il regarde comme indigne de lui de

marcher à la gloire par les mêmes routes que les autres guerriers. Il promène ses regards aux alentours, et songe à tenter l'escalade à l'endroit même où les murailles, plus fortes et plus élevées, semblent inexpugnables. Alors, se tournant vers les illustres héros que guidait jadis le généreux Dudon : « Ô honte ! dit-il ; quoi ! ce mur, environné par tant de bataillons, est en paix et sans outrage ! La vraie valeur ne connaît point d'obstacle, et toutes les routes sont faciles au courage ! C'est là qu'il faut marcher ! Allons, et avec nos boucliers réunis formons une tortue impénétrable ! »

Tous, à ces mots, se groupent autour de lui ; tous lèvent au-dessus de leurs têtes leurs boucliers unis et serrés. Ils opposent à l'horrible tempête un toit de fer, puis ils s'avancent hardiment, à pas précipités, en franchissant tous les obstacles. La solide tortue soutient le poids des ruines que lancent les Infidèles.

Bientôt ils sont au pied du rempart. Renaud dresse une échelle immense, que son bras vigoureux soulève et dirige, comme au souffle des vents ploie un flexible roseau. Vainement on l'accable de poutres, de rocs, de colonnes entières. Il s'avance, et tous ces chocs terribles n'ébranlent pas celui qui soutiendrait, sans pâlir, l'Ossa et l'Olympe. Sa cuirasse est hérissée de traits ; sur son bouclier s'accumule une montagne de débris. Tandis que d'une main il garantit sa tête, de l'autre il ébranle le mur. Son exemple et son audace excitent ses compagnons. Tous, comme lui, tentent l'escalade ; plusieurs appliquent de hautes échelles ; mais, ainsi que leur valeur, leur destin est différent. Les uns sont tués, les autres sont précipités. Renaud reste debout et monte ! Il encourage ceux-ci, menace les autres. Déjà il est si haut que son bras étendu peut saisir le sommet des créneaux. Une foule d'ennemis accourt et essaie vainement de le renverser. Ô pro-

dige ! un seul homme suspendu au milieu des airs lutte contre d'innombrables adversaires qui combattent de pied ferme. Il résiste à leurs efforts, s'élève encore, se raffermit, et, semblable au palmier qui se redresse et enlève le lourd fardeau qui courba sa tête, le vaillant Renaud puise dans la lutte une nouvelle énergie… Enfin, il triomphe, il brise les lances et les piques, saute sur le mur, s'y établit et assure le passage de ceux qui le suivent ; il tend une main victorieuse et amie au plus jeune frère de Godefroi, qui, près de tomber, arrive, grâce à son secours, le second sur le rempart.

Cependant, au milieu d'autres périls, Bouillon éprouve, de son côté, des chances diverses. Là, ce ne sont point les hommes qui luttent entre eux ; les machines de guerre semblent se combattre. Sur la muraille, les Sarrasins ont placé un tronc d'arbre qui fut jadis le mât d'un vaisseau. Au sommet de ce mât est suspendue en travers une forte poutre, dont l'extrémité est garnie d'un fer acéré. Des câbles servent à la tirer en arrière et elle se reporte en avant avec impétuosité. Telle on voit une tortue sortir la tête et la rentrer vivement sous son écaille. Cet énorme bélier frappe à coups redoublés sur la tour, dont il ébranle et relâche à la fois tous les liens. Mais les Chrétiens lui opposent aussitôt deux faux gigantesques. Les câbles sont coupés ; et, tel qu'un vaste rocher que la main du temps ou la colère de l'aquilon ont arraché des flancs de la montagne, roule avec fracas, entraînant avec lui les arbres, les chaumières et les troupeaux ; telle, dans sa chute profonde, la poutre culbute les créneaux, les armes et les guerriers. La tour elle-même frémit et tremble ; les murs sont ébranlés, et les collines mugissent. Profitant de ce succès, Bouillon redouble d'ardeur. Déjà il se croit victorieux, quand, soudain, des flammes et une fumée fétide l'enveloppent. Jamais les cavernes sulfureuses du Mont-Gibe ne vomirent tant de feux ; jamais, au sein des chaleurs de l'été,

l'Indien ne vit le soleil darder des rayons aussi dévorants. De toutes parts, pleuvent des vases, des lances, des cercles embrasés. Partout bouillonne une lave noire et sanglante. L'odeur en est infecte, on croit entendre le bruit du tonnerre, et la lumière du jour est voilée sous l'impur nuage. Le feu consume tout ce qu'il atteint. Les peaux humides qui enveloppent la tour la défendent vainement. Déjà elles transpirent et se tordent ; et, pour peu que le Ciel tarde à la protéger, les flammes vont la détruire. Godefroi est au premier rang. Il ne change pas de visage, il ne recule pas, et il excite le zèle de ceux qui versent de l'eau sur les cuirs desséchés, afin de conjurer le désastre. Mais ce secours va leur manquer, lorsque tout à coup le vent s'élève, souffle à la rencontre des flammes, les repousse en arrière sur les toiles élevées par les Infidèles et reporte l'incendie contre ceux qui l'avaient allumé. La matière liquide les saisit et les embrase. Ô glorieux capitaine ! ô mortel chéri d'un Dieu tutélaire ! c'est pour toi que combat le Ciel ! Les vents, dociles à ta voix, accourent au son de tes trompettes ! Mais l'impie Ismen, qui voit ses propres armes se tourner contre lui, tente de nouveau la puissance de son art trompeur ; il espère soumettre à ses lois la nature et les vents ennemis. Exposé à tous les regards, il se montre sur le rempart. À ses côtés, sont deux magiciennes, ses dignes compagnes. En voyant ses yeux louches et sinistres, sa barbe épaisse et souillée, on dirait Caron ou le dieu des Enfers au milieu des Furies. Déjà on l'entend murmurer ces paroles qui font trembler le Cocyte et le Phlégéthon, déjà l'air se trouble et le soleil se couvre de nuages sombres… Alors un immense rocher, s'échappant de la plus grande tour, tombe sur le groupe hideux qu'il écrase, et dont il confond le sang et les débris. Ainsi les monstres sacrilèges sont broyés comme le grain sous la meule pesante. Leurs âmes impies quittent en gémissant le séjour de la lu-

mière, et vont rejoindre les esprits infernaux au milieu des ombres éternelles. Puisse cet exemple apprendre aux mortels à respecter la Divinité !

Dans cet instant, la tour, sauvée de l'incendie, est près du rempart ; elle peut y jeter son pont et l'assujettir. Mais Soliman accourt et tente de briser l'étroite voie. Il frappe à coups redoublés… Peut-être ses efforts seront-ils heureux ?… Soudain paraît et sort des flancs de la première une autre tour dont la masse surpasse les plus hauts édifices. À cette vue, les Sarrasins sont immobiles de stupeur ; la ville et les murs sont dominés par les assiégeants. Néanmoins, l'intrépide Soudan résiste aux traits qui l'accablent et ne quitte pas son poste. Il ne désespère point de couper le pont, et par ses cris il encourage les guerriers intimidés.

Alors l'archange Michel, invisible pour tous, apparaît à Godefroi. Il est couvert de la céleste armure dont l'éclat efface celui du soleil : « Voici l'heure, dit-il, où Solime sera délivrée d'une servitude cruelle ! Ne ferme point les yeux éblouis et vois les secours que t'accorde le Tout-Puissant ! Regarde la milice innombrable des immortels qui remplit les

plaines de l'air. Dès que j'aurai dissipé le nuage épais qui enveloppe tes sens, tu pourras, du moins pendant quelques moments, contempler en face ces purs esprits et soutenir les splendeurs de leur parure divine !... Reconnais ceux qui combattirent pour le Christ, et dont les âmes habitent les Cieux. Ils s'arment pour toi et viennent partager la gloire de ton illustre victoire. Ces tourbillons de poussière, cette épaisse fumée, ces ruines entassées te cachent Hugues, qui cherche à saper les fondements des murs ennemis. Voilà Dudon qui, le fer et la flamme à la main, attaque la porte du septentrion ; il distribue des armes aux combattants, exhorte les uns, dirige les autres, plante des échelles et les affermit. Celui que tu aperçois sur la colline, la couronne en tête, revêtu de ses ornements pontificaux, est le bienheureux évêque Adhémar ; il prie pour vous et vous bénit. Porte plus haut encore tes regards et vois toute l'armée céleste réunie. » Le héros découvre alors un nombre infini d'anges rassemblés en escadrons épais, sur trois rangs, en ordre de bataille ; ils forment trois cercles, dont le centre est commun, et qui s'étendent et s'agrandissent en s'éloignant. Les plus grands enveloppent les plus petits. Godefroi troublé baisse ses paupières, puis il les relève ; mais ce spectacle auguste a disparu. Alors, reportant ses regards sur son armée, il voit que de toutes parts la victoire se déclare en sa faveur. Une multitude de héros se sont élancés sur les pas de Renaud, et déjà une foule de Sarrasins tombent immolés. La pieuse impatience de Bouillon s'indigne d'un plus long retard. Il prend la redoutable bannière des mains de celui qui la porte, et s'avance le premier sur le pont. Soliman l'arrête au milieu de sa course et lui dispute le passage ; et bientôt, sur cet étroit sentier, d'illustres guerriers se signalent par un petit nombre de coups. « Je veux me sacrifier pour votre salut, s'écrie le Soudan ; amis, rompez, brisez ce pont derrière moi. Je resterai

seul, mais je ne serai point une proie facile pour l'ennemi ! » Cependant, à la vue de Renaud qui accourt, chassant devant lui les Sarrasins épouvantés de son aspect terrible, il se dit : « Que ferai-je ? à quoi bon perdre ici la vie sans utilité pour notre cause ? » Et, volant à la défense d'un autre point, il livre le passage à Godefroi, qui le suit d'un air menaçant, et plante enfin sur les murailles le saint étendard de la Croix. La bannière victorieuse se déploie fièrement, roule et ondoie au souffle des vents qui semblent l'agiter avec respect.

On dirait qu'elle réfléchit une plus vive lumière, et que les dards et les flèches s'écartent ou retournent en arrière. Jérusalem et les collines s'inclinent et la saluent avec joie ; l'armée chrétienne pousse un grand cri en signe de victoire ; les monts retentissent et répètent ces sons éclatants.

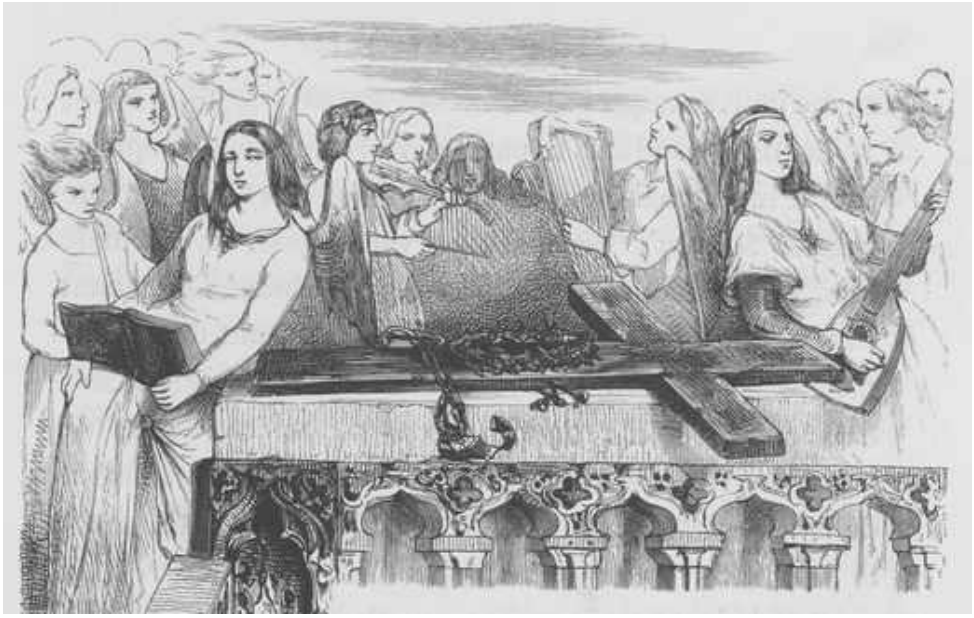
Tancrède, au même instant, triomphait de la résistance du Circassien. La tour avait à peine accroché son pont au rempart, que le héros s'y était rapidement élancé et avait arboré son étendard.

Mais, vers la partie des murs situés au midi, où Raymond combattait le roi de la Palestine, les Gascons n'avaient pu encore approcher leur tour de la muraille. Là, se trouvait l'élite des troupes d'Aladin, et la défense y était obstinée. D'ailleurs, sur ce point plus faible, on avait placé un plus grand nombre de machines de guerre. Puis, les chemins étaient difficiles, et la tour, malgré les plus habiles efforts, était retardée dans sa marche par la nature même et les accidents du sol. Soudain, les cris des vainqueurs frappent à la fois les oreilles des assiégés et des Gascons. Aladin et le comte de Toulouse s'aperçoivent que la ville est forcée du côté de la plaine, et Raymond s'adressant aux siens : « Compagnons, s'écrie-t-il, Jérusalem est prise et ces Infidèles nous

résistent encore ! Serons-nous donc les seuls à n'avoir point part à cette glorieuse victoire ! » Mais Aladin, désespéré, cède à son tour et se retire dans la forteresse, où il peut encore se défendre.

Alors toute l'armée victorieuse entre à la fois, et par les portes, et par les brèches. Tout ce qui résiste est ouvert, abattu, détruit, brûlé. Le fer seconde la vengeance. Le carnage et l'horreur, compagnons fidèles de la mort, marchent avec elle. Et l'on voit des ruisseaux de sang rouler des cadavres et des mourants ! ! !

CHANT XIX.



Tancrède triomphe du terrible Argant dans un combat singulier. – La citadelle sert de refuge à Aladin. – Herminie charge Vari d'un important message. – Elle revient avec lui ; et, sur leur chemin, ils trouvent Tancrède, mourant, étendu sur le sable. – Herminie pleure et panse les blessures de son amant. – Godefroi est instruit des embûches que les Infidèles préparent contre lui.

DÉJÀ la mort, la prudence ou l'effroi ont fait cesser la résistance des Infidèles. Argant, resté seul, défend avec opiniâtreté les remparts enlevés. D'un air toujours intrépide et assuré, il fait face aux ennemis qui l'environnent. Le trépas est pour lui moins à craindre que la fuite. Tancrède, qui survient, le presse plus que tous les autres. Le Circassien le reconnaît à ses coups et à ses armes, dont il a fait l'épreuve. C'est bien cet adversaire qui s'est déjà mesuré avec lui et qui, après avoir juré de recommencer le combat le sixième jour, man-

qua à sa promesse. « Tancrède, lui crie-t-il, voilà comme tu tiens ta parole ! Tu reviens enfin reprendre la lutte, mais tu reviens tardivement et bien accompagné. Soit, j'y consens ; je veux, pour la seconde fois, te faire connaître la force de mon bras ! Cependant tu n'es plus, à mes yeux, qu'un vil fabricant de machines !… Vainement tu te feras un bouclier de tes soldats !… En vain, pour te sauver, tu inventeras de nouvelles ruses et de nouvelles armes, vaillant assassin de femmes ! Tu n'éviteras pas la mort que cette main te destine ! » À ce discours hautain, Tancrède répond avec un dédaigneux sourire : « Mon retour te paraît tardif ; bientôt peut-être tu trouveras qu'il fut trop prompt ! Bientôt tu désireras que les Alpes et la mer fussent entre nous ! Tu apprendras que la faiblesse ou la crainte n'ont point causé mon absence. Viens donc à l'écart, terrible pourfendeur de géants et de héros ; l'assassin des femmes te défie ! » Et, se tournant vers les siens, il arrête leurs coups. « Cessez, leur dit-il, de menacer ce guerrier !… Il est mon ennemi plus encore que le vôtre, et je dois dégager un ancien serment qui nous lie ! — Allons, reprend le Circassien farouche, viens seul ou accompagné ; choisis un lieu solitaire ou exposé aux regards, prends l'avantage et laisse-moi les difficultés du terrain… Peu m'importe !… Désormais je m'attache à tes pas !… »

Le défi ainsi porté et accepté, tous deux s'éloignent de concert pour terminer leur grande querelle. La haine même qui les anime, cette haine sans bornes, les engage à se prêter une mutuelle protection. Tancrède brûle du généreux désir d'obtenir une nouvelle gloire en immolant le Sarrasin ; et son âme ne serait point satisfaite si une seule goutte de ce sang odieux était versée par une autre main. Il couvre Argant de son bouclier, et crie de loin à ceux qui s'avancent : « Ne le frappez pas ! » Enfin, il l'arrache à la furie des vainqueurs. Ils sortent de l'enceinte de Sion, laissent derrière eux les tentes

des Chrétiens, et, par un chemin tortueux, par des sentiers obliques, ils se rendent dans une étroite et sombre vallée que des collines environnent. Là ils s'arrêtent. Ce lieu semble fait pour des chasses ou pour un combat. Argant se détourne et promène un regard triste sur Solime désolée. Tancrède s'aperçoit qu'il n'a point de bouclier, et jette le sien : « Quelles pensées t'agitent ? lui dit-il ensuite… Est-ce le pressentiment que tu touches à ta dernière heure ?… Si tu te laisses aller à cette faiblesse, il est trop tard ! — Je songe, répond Argant, au sort de cette ville antique, naguère reine superbe de la Judée, et qui maintenant est humiliée et détruite !… J'ai fait d'inutiles efforts pour empêcher sa ruine fatale ; et ta vie, que le Destin me livre en ce moment, est un bien faible adoucissement à ma vengeance ! » Il se tait ; tous deux se rapprochent, mais avec prudence : car ils savent quelle est leur valeur ! Tancrède est svelte et agile, tous ses mouvements sont pleins d'adresse et de légèreté. Il se baisse, tourne autour de son ennemi, se ramasse sous les armes et cherche à écarter le fer pour se faire jour. Le gigantesque Circassien se dresse de toute sa hauteur et le surpasse de toute la tête ; il montre une égale habileté, mais ses efforts ont un but différent. Sans cesse il étend les bras et cherche à joindre, non pas le fer, mais le corps de son adversaire, qui redouble ses feintes. Sans cesse Argant dirige la pointe au visage. Il menace, et pourtant, toujours sur ses gardes, il se tient prêt à parer les coups furtifs et imprévus. Ainsi, dans un combat naval, lorsque les vents ne troublent point la surface des mers, on voit deux vaisseaux d'inégale grandeur lutter avec un égal avantage. Si l'un surpasse l'autre en puissance, celui-ci se défend par la rapidité de ses évolutions ; il tourne et se retourne de la poupe à la proue : et, quand il s'approche, il semble devoir être écrasé par le seul poids du colosse immobile. Tandis que le chevalier essaie de s'ouvrir

un passage en détournant le fer, le Circassien lève son épée et en porte la pointe aux yeux. Tancrède veut parer, mais il n'est pas assez prompt, et le glaive qui s'abaisse avec rapidité le blesse au flanc. À cette vue, Argant lui crie : « Le spadassin est vaincu par son art ! » Tancrède, excité par la honte et la colère, change aussitôt son attaque. Dans l'ardeur de vengeance qui l'anime, la victoire trop lente lui semble une défaite. C'est avec son épée qu'il répondra aux insultes du Barbare. Il pousse droit à la visière ; Argant veut rabattre le coup, et le Chrétien peut enfin lier le fer. Alors il avance vivement le pied gauche, saisit le bras droit de l'Infidèle, et lui fait au côté une blessure mortelle. « Tiens, lui dit-il, voilà la réponse du spadassin à son vainqueur ! » Le Sarrasin frémissant se débat et s'agite sans pouvoir retirer son bras captif. Alors il abandonne son cimeterre, qu'une chaîne tient suspendu, et se précipite sur son intrépide ennemi. Tous deux se saisissent et se serrent de toutes leurs forces. Tour à tour ils se secouent et s'ébranlent. Telles furent les étreintes d'Alcide, et ses efforts ne furent ni plus grands, ni plus terribles, lorsque, sur l'arène brûlante, il combattait et pressait dans ses bras un immense géant… Les deux adversaires roulent ensemble sur la terre. Le Circassien, soit adresse, soit hasard, a son bras droit libre, tandis qu'il tient sous lui le bras du héros. Celui-ci juge le danger, et parvient à se dégager. Déjà il est debout, et son ennemi, plus lent à se relever, reçoit un coup affreux… Semblable au pin superbe qui redresse aussitôt sa tête un moment courbée sous l'aquilon, le Sarrasin lève un front altier ; et, près de succomber, son courage n'en devient que plus sublime. Alors il continue, avec moins d'art, un combat qui n'en est que plus horrible. Le sang du chevalier s'échappe aussi par plus d'une blessure, mais celui d'Argant coule à grands flots, et, telle qu'une flamme qui s'éteint faute d'aliments, sa fureur s'épuise en

même temps que ses forces. Tancrède s'aperçoit que le bras affaibli du Circassien ralentit ses coups, et la colère expire en son cœur magnanime. Il recule en arrière, et dit avec bonté : « Cède la victoire, vaillant guerrier, avoue ta défaite. Tu es vaincu, sinon par moi, du moins par la destinée. Je ne recherche point l'orgueil du triomphe, je n'ambitionne point tes dépouilles, et je ne me réserve aucun droit sur toi. »

Ces paroles ont réveillé toute la furie de l'Infidèle. « Eh quoi ! s'écrie-t-il, déjà tu oses te vanter de la victoire et proposer une lâcheté à Argant !... Use de ta fortune ; je ne tremble point encore, et je ne laisserai pas ta témérité sans châtiment. » Il dit ; et, comme le flambeau qui, près de finir, jette en mourant une plus vive lumière, il retrouve, dans sa colère, sa vigueur expirante et ses forces perdues ; il veut, par une fin glorieuse, illustrer ses derniers moments. Il saisit son épée à deux mains et porte à Tancrède un coup que le héros ne peut parer. L'acier s'abat sur l'épaule, descend le long des côtes et laisse sur son passage plus d'une trace sanglante. Si le chevalier n'est pas saisi d'effroi, c'est que son cœur intrépide est inaccessible à cette faiblesse. En vain le

Sarrasin veut redoubler ce formidable coup, sa rage se consume en efforts inutiles. Tancrède est sur ses gardes ; il se jette de côté et l'évite. Alors Argant, entraîné par son propre poids, tombe la face contre terre sans pouvoir se relever. Tu succombes ainsi, brave guerrier ! trop heureux encore que ton adversaire n'ait pas à se glorifier de ta chute. Ce rude choc a ouvert ses plaies béantes ; le sang ruisselle, et pourtant, un genou en terre, appuyé sur sa main gauche, il se soulève et essaie toujours de se défendre. « Rends-toi, » lui dit le généreux Tancrède qui suspend ses coups. Mais Argant le blesse perfidement au talon, et ne cesse pas de le menacer. Alors le héros s'écrie plein de courroux ; « C'est ainsi qu'un traître abuse de ma compassion ! » Et il lui plonge à plusieurs reprises son épée dans la visière et partout où la pointe trouve un passage. Le Circassien expire comme il a vécu, sans peur et toujours menaçant. L'orgueil, la haine et la férocité éclatent encore dans ses derniers mouvements et dans son dernier soupir.

Tancrède remet son épée et rend grâces au Seigneur de ce triomphe glorieux. Mais cette sanglante victoire a épuisé ses forces, et il craint de ne pouvoir supporter la fatigue du retour. Cependant il s'éloigne et se traîne péniblement dans le sentier qu'il a déjà suivi. Bientôt il ne peut plus se soutenir ; ses efforts ne font que l'affaiblir. Il s'assied sur le sable et s'appuie sur sa main qui tremble comme un frêle roseau. Alors les objets semblent tourner autour de lui, et le jour paraît s'obscurcir ; enfin il s'évanouit, et, dans cet état, on ne peut distinguer le vainqueur du vaincu.

Pendant ce duel, que la haine des deux rivaux a rendu si furieux, la colère des vainqueurs remplit Solime et s'exerce sur un peuple criminel. Qui pourrait retracer le tableau douloureux de cette cité prise d'assaut ! Quel récit pourrait redire ce spectacle atroce et lamentable ! Partout le sang et le carnage, partout des monceaux de cadavres ! Ici, les blessés entassés avec les morts. Là, des mourants étouffés sous des corps sans sépulture. Plus loin, des mères échevelées et en pleurs fuient en pressant leurs fils contre leur sein, tandis que des soldats, chargés de butin et de dépouilles, traînent des vierges par les cheveux…

Vers l'occident, sur le chemin qui conduit à la plus haute des collines où est bâti le Temple, Renaud, tout dégouttant de sang ennemi, court et culbute les Sarrasins. Son courroux ne frappe que les guerriers armés, mais il les égorge. Les casques et les boucliers ne sont qu'un faible secours, et les plus heureux sont ceux-là qui, nus et sans défense, sont indignes de ses coups. Son regard, sa voix formidable, mettent en fuite ceux qui n'ont ni glaive, ni courage. Ô prodigieux exploits ! Comme ce héros sème tour à tour la menace, le mépris et le trépas ! Peuple et combattants fuient devant lui, et tous courent des dangers différents.

Une troupe assez nombreuse de guerriers s'était retirée, avec une partie du peuple, dans ce temple brûlé, rebâti tant de fois, et qui porte encore le nom de Salomon, son premier fondateur. Jadis l'or, le cèdre et les marbres précieux ornaient ses murs. Moins riche maintenant, et couronné de fortes tours, il est fermé par des portes de fer. Renaud arrive près de ces murailles élevées, où se presse une foule immense. Les portes en sont fermées, et l'on voit de grands préparatifs de défense. Deux fois, d'un regard terrible, il mesure la hauteur des remparts ; deux fois, pour chercher une étroite route, il en fait rapidement le tour. Tel que le loup ravisseur, qui, vers le déclin du jour, erre traîtreusement auprès d'une bergerie ; altéré de sang, la faim qui le dévore stimule sa fureur et ses instincts féroces : tel Renaud examine tous les abords pour découvrir un passage quel qu'il puisse être, facile ou escarpé. Enfin, il s'arrête sur la grande place ; et les malheureux assiégés peuvent voir, du haut de leurs créneaux, les apprêts de l'attaque.

Près de là, reste à l'abandon une poutre énorme destinée à quelque usage inconnu. Les antennes des plus grands navires de la Ligurie ne l'égalent point en force et en longueur. Renaud, d'un bras que nul poids ne saurait faire ployer, la brandit comme une lance, heurte la porte principale, et cherche à l'enfoncer par des coups redoublés. Le marbre et le fer ne peuvent résister à ces chocs puissants et répétés. Les gonds retentissants sont arrachés, les chaînes sont rompues, et les portes s'écroulent enfin. Le bélier, le canon lui-même qui foudroie et tue, ne produiraient point des effets plus désastreux. Par cette voie qui leur est ouverte, les Chrétiens se précipitent comme un torrent. Renaud les seconde. Ce superbe édifice, qui fut autrefois la maison du Seigneur, est le théâtre d'un affreux et funeste carnage. Ô céleste justice ! plus tu es lente à frapper, et plus tu te montres terrible

pour les coupables ! Les décrets mystérieux de la Providence allumèrent dans des cœurs généreux la colère qui les rendit cruels, et c'est avec le sang des Infidèles qu'ils lavent les souillures du saint lieu si souvent profané.

Cependant Soliman se retire dans la tour principale, appelée la tour de David. Ce qui reste de guerriers y accourt, en ferme tous les accès et s'y barricade. Aladin s'y réfugie ; et, à sa vue, le Soudan s'écrie : « Viens, ô grand roi, viens chercher un asile dans cette redoutable forteresse. Ta vie et ton empire peuvent encore échapper aux coups de l'ennemi. — Hélas ! répond Aladin, la furie des Barbares arrache cette cité de ses fondements ; ma puissance est anéantie ! J'ai vécu, j'ai régné ! Je n'ai plus d'existence, et mon empire n'est plus. Nous pouvons dire maintenant : Le dernier jour, le jour inévitable est enfin arrivé ! Nous avons vécu !… » À ces paroles, qui le remplissent de douleur, Soliman reprend : « Qu'est devenu ton ancien courage !… Le Destin contraire peut nous enlever notre puissance ; mais nous restons maîtres de notre honneur ! Notre honneur est sauf ! Viens ici reposer les membres, que la fatigue accable. » Il dit, et décide le vieux roi à se défendre dans la tour. Alors il saisit à deux mains une masse d'armes garnie de fer, suspend à son côté sa fidèle épée ; puis, se plaçant courageusement à l'entrée de l'édifice, il s'oppose au passage des Chrétiens. Il frappe des coups furieux et mortels, et culbute ceux qu'il ne tue pas. La vue de cette formidable massue écarte tous les guerriers. En ce moment, l'intrépide comte de Toulouse arrive suivi d'une troupe d'élite : il s'avance au-devant du péril ; et, sans s'effrayer de la pesanteur de tels coups, il attaque, mais en vain, le Soudan. Celui-ci, plus heureux, l'atteint au visage, et, sous le poids de l'énorme masse, le vieillard palpitant, les bras ouverts, reste étendu sur la poussière. À cette vue, les assiégés bannissent leurs alarmes et

sentent renaître leur ardeur. Les Chrétiens sont repoussés ou périssent au pied des murs. Soliman, qui voit Raymond évanoui sur un monceau de cadavres, crie à ses soldats : « Emparez-vous de ce captif, et apportez-le dans la tour ! »

Ils s'élancent pour exécuter cet ordre, mais nul des Chrétiens ne consent à laisser son chef à la merci de l'ennemi ; tous volent à sa défense, et le combat s'engage, furieux d'un côté, ardent de l'autre. Quel plus noble prix d'une grande lutte !… Les uns veulent sauver la vie et la liberté de leur illustre chef, les autres espèrent les lui ravir. L'acharnement du Soudan aurait fini par triompher de la résistance des Chrétiens. Déjà, pareille à la foudre, sa massue avait brisé les boucliers les plus épais et les casques les mieux trempés, lorsqu'un secours immense arrive soudain aux Fidèles. De deux côtés opposés se précipitent au même instant Godefroi et Renaud. Quand le vent frémit, quand le tonnerre gronde au milieu de l'éclair flamboyant, le berger, inquiet à la vue des nuages qui enveloppent le ciel, quitte les pâturages, ramène prudemment ses troupeaux et cherche un abri pour les mettre à couvert ; ses cris et sa houlette guident leurs pas, il les pousse en avant et presse les plus paresseux.

Tel, à l'aspect de l'effroyable tempête qui le menace et au bruit strident du choc des armes, Soliman fait rentrer ses soldats dans l'intérieur de la forteresse. Il reste encore, ne s'éloigne que le dernier et, lors même que la réflexion l'oblige à céder au péril, il conserve un air d'audace. La herse est à peine abattue, que, déjà renversant les obstacles et les retranchements, Renaud paraît ! Rien ne l'arrête ; il brûle de vaincre un guerrier qui jusqu'alors n'a point eu d'égal ; il veut tenir le serment, qu'il n'a point oublié, de donner la mort au meurtrier du prince des Danois. Sans doute, en ce moment, son invincible bras eut emporté d'assaut ces murs inexpugnables, et le Soudan n'eût point échappé à un si terrible adversaire : mais déjà l'horizon se couvrait de voiles obscurs ; et Godefroi, faisant sonner la retraite, s'établit dans la ville et se dispose à recommencer l'assaut au lever du soleil.

Le front radieux, il dit à ses guerriers : « Le Tout-Puissant a favorisé nos armes ; le plus difficile est accompli, et nous pouvons sans crainte achever notre ouvrage. Demain nous enlèverons cette forteresse, faible et dernier espoir des Infidèles. Maintenant, la pitié nous commande de prendre soin des blessés et des mourants. Allez donc et sauvez ceux qui, au prix de leur sang, viennent de conquérir pour nous cette noble patrie. Remplissez un pieux devoir, plus digne des soldats du Christ que le désir de la vengeance et du pillage. Nos yeux, hélas ! n'ont vu en ce jour que trop de massacres et trop d'avidité ! Mettez un terme à tant de cruautés et de rapines ! Que la trompette proclame ma défense ! » Alors il se rend près du comte de Toulouse, qui avait repris ses sens et faisait entendre quelques plaintes.

Soliman, comprimant sa douleur au fond de son âme, montre toujours la même ardeur et exhorte les siens. « Com-

pagnons, s'écrie-t-il, tant qu'un reste d'espoir brillera en vous, ne vous laissez point accabler par les dédains du sort. La crainte vous abuse et vous présente le mal plus grand qu'il ne l'est en réalité. L'ennemi, vainqueur d'une lâche populace, n'est maître que des brèches et des maisons. Cette forteresse est à nous ; la Cité est tout entière dans vos cœurs, dans vos mains invincibles. Le monarque est sauvé, et ses plus braves sujets, échappés au trépas, sont près de lui. Cette tour élevée nous offre de puissants moyens de défense ! Que nous importe, si les Chrétiens cueillent de vains trophées dans cette ville que nous leur abandonnons, pourvu que le résultat de la guerre leur soit fatal ! Ils succomberont, j'en ai la certitude. Insolents dans le succès, ils vont se livrer au meurtre, au pillage et à de honteuses débauches. Puis, surpris au milieu des ruines, du carnage et du butin, ils seront facilement égorgés par l'armée d'Égypte qui arrive et ne peut être loin ! D'ici, nous dominons les principaux édifices ; nous pouvons, avec nos machines, lancer des pierres et des dards sur nos ennemis et leur interdire l'accès du tombeau de ce Dieu qu'ils adorent. » Par ces discours, il cherche à rendre l'espérance à ses guerriers et à relever leur courage abattu.

Tandis que ces événements s'accomplissent, Vafrin erre au milieu des innombrables bataillons égyptiens. Choisi pour cette mission périlleuse, il était parti au coucher du soleil ; et, dans sa course nocturne, il avait mystérieusement suivi des routes solitaires et écartées. L'Aurore matinale n'était point encore sortie des portes de l'Orient, que déjà il laissait derrière lui les murs d'Ascalon ; et le Soleil avait parcouru la moitié de sa carrière, quand il découvrit l'armée ennemie. Sur des tentes sans nombre, s'agitent, au souffle des vents, des étendards rouges, bleus et verts. Il entend mille langages différents ; un bruit immense de tambours, de cymbales et d'instruments barbares, se mêle aux cris des chameaux, des

éléphants, et aux fiers hennissements des coursiers. On dirait que là sont rassemblées toutes les forces de l'Afrique et de l'Asie.

Vafrin examine d'abord la situation du camp, son étendue et les retranchements qui l'entourent. Puis, sans déguiser son arrivée, il s'avance par le chemin le plus direct, et entre par la porte principale. Toujours hardi et assuré, il questionne avec adresse et répond avec sang-froid. Il pénètre partout, compte les issues, les places, les tentes, les chevaux et les guerriers : il voit leurs armes et leurs exercices ; il sait leur manière de combattre ; il s'informe du nom des chefs. Bientôt, osant davantage, il espère connaître et découvrir une partie des desseins secrets des généraux. Enfin, à force de ruses et d'intrigues, il se ménage l'accès de la tente d'Émiren. La toile déchirée laisse à la voix et aux regards une ouverture qui est précisément en face de l'endroit le plus retiré. Là, se tient le chef suprême ; et une oreille attentive peut aisément entendre du dehors tous ses discours. L'écuyer s'approche de la tente comme s'il eût été chargé de la réparer. Il aperçoit le Lieutenant du Calife couvert d'une armure ; un manteau de pourpre flotte sur ses épaules, sa tête est nue : il s'appuie sur une javeline qu'il tient à la main. Ses yeux sont attachés sur un guerrier gigantesque dont l'aspect est cruel et farouche. Vafrin écoute, et son attention redouble quand il entend prononcer le nom de son général. « Tu es donc sûr de donner la mort à Godefroi ? disait Émiren. — J'en ai la certitude, répondait le Barbare, et je ne reviendrai que vainqueur. Mon bras sera plus prompt à le frapper que ceux des autres braves qui ont juré de seconder et de faire réussir mon dessein. La seule récompense que je te demande, c'est de pouvoir élever dans le Caire, avec les dépouilles du vaincu, un trophée sur lequel seront gravés ces mots : « Voici les armes du chef franc qui ravagea l'Asie.

Ormond les lui arracha en lui ôtant le jour, et il les a suspendues ici pour que le souvenir de sa victoire passât aux races futures. » — Notre magnanime monarque, reprend Émiren, ne laissera point sans honneur un si grand exploit. Ton vœu sera rempli, et le Calife y joindra encore de dignes récompenses. Hâte-toi donc d'aller préparer les armes simulées, car le jour du combat approche. — Ces armes sont déjà prêtes, réplique Ormond. »

Tous deux se taisent ; Vafrin interdit et troublé cherche quels peuvent être ces déguisements, et quelles sont ces armes. Il se perd en vaines conjectures et se retire. Durant la nuit, le sommeil ne vient point calmer l'agitation de ses sens ; et lorsqu'au lever du jour, le camp matinal déploie ses bannières, il suit l'armée, s'arrête avec elle et parcourt les tentes pour obtenir quelques lumières. Il passe non loin du pavillon fastueux où Armide est assise au milieu d'une cour brillante de dames et de guerriers. Absorbée dans ses rêveries, elle semble soupirer et gémir ; sa tête repose dans sa main d'une blancheur éclatante ; ses yeux, pleins d'amour, sont abaissés vers la terre. On ne saurait dire si elle verse des

pleurs ; mais ses humides paupières sont chargées de perles liquides. Le fier Adraste est assis en face d'elle. Immobile et sans voix, il fixe sur l'enchanteresse des regards avides et brûlants. Tysapherne, dévoré de désirs et de jalousie, les considère tour à tour ; son visage mobile se colore, tantôt de dépit et de rage, et tantôt d'amour. Altamore se tient à l'écart, au milieu d'un cercle de femmes. Il ne se laisse point aller aux transports passionnés, mais il dirige des regards étudiés, tantôt sur la main d'Armide, et tantôt sur son beau visage. Parfois, épiant des charmes plus secrets, il contemple avidement cette gorge amoureuse que laisse entrevoir une gaze infidèle. Armide lève les yeux ; une douce sérénité reparaît sur son front, et le sourire traverse comme l'éclair le nuage de sa douleur : « Seigneur, dit-elle à Adraste, en songeant quelle est votre vaillance, je sens que mon âme est soulagée du poids qui l'accable. Ma colère est moins vive dans l'attente d'une vengeance assurée, et qui ne peut tarder à s'accomplir. — Ah ! par le Ciel, reprend l'Indien, renais à l'espoir ; bannis tes ennuis et ta tristesse ! Bientôt à tes pieds roulera la tête de l'impie ; bientôt, si tu le préfères, mon bras le traînera dans le cachot que tu auras désigné… Reçois mon serment. »

Tysapherne l'écoute en silence, mais la rage est au fond de son cœur. Alors, Armide tourne vers lui un tendre et long regard. – « Et toi, seigneur, lui dit-elle, que me promet ton zèle ? — Moi, répond le guerrier avec ironie, d'un pas timide je suivrai de loin ce héros si valeureux et si terrible ! — En effet, reprend l'Indien d'un ton amer, tu reculeras devant une pareille lutte, et tu ne me suivras que de loin ! » Tysapherne secoue sa tête altière et s'écrie : « Que ne puis-je te montrer à l'instant ce que j'ose ! Que ne puis-je ici même tirer l'épée ! On verrait bientôt qui de nous deux est le plus prompt à braver le péril ! Je ne crains ni ton courage, ni le vain bruit de

tes exploits ; je ne crains que le Ciel, et cet amour qui me consume ! » Il dit, et déjà Adraste s'élance pour le défier. Mais Armide, prévenant cette querelle, leur adresse ces paroles : « Nobles héros, voulez-vous donc me priver de l'appui que vous m'avez tant de fois promis ! N'êtes-vous pas mes chevaliers, et ce titre seul ne doit-il pas maintenir la paix entre vous ?… Vos offenses sont pour moi des offenses. Ah ! sachez que je ressens et vos injures et vos outrages. » C'est ainsi que sa voix parvient à apaiser leurs âmes irritées.

Vafrin prête une oreille attentive. Il cherche à découvrir le mystère de ce complot que rien ne vient trahir. Parfois il interroge avec persévérance, et les difficultés qu'il rencontre ne font qu'accroître son désir. Cependant, dût-il sacrifier sa vie, il faut qu'il sache quel est ce secret impénétrable. Il emploie mille ruses, mille moyens sans réussir à connaître les armes et les plans des conjurés. Enfin le hasard fait pour lui ce que n'eût point lait l'adresse, et il obtient les détails de la trame ourdie contre le pieux Godefroi.

Il rentre sous la tente d'Armide. Cette amante irritée y est encore entourée de ses vengeurs. Il espère que ses recherches seront plus faciles dans un lieu où se trouvent réunies tant de personnes de nations différentes, et, s'approchant d'une jeune femme, il lui parle comme s'il l'eût depuis longtemps connue, et même comme s'il eût existé entre eux une ancienne amitié. « Moi aussi, lui dit-il en souriant, je voudrais être le chevalier d'une belle. Alors, mon épée trancherait la tête de Renaud ou celle de Bouillon. Demande-moi, si tu en as quelque envie, la tête de l'un de ces terribles barons ! » Il commence ainsi et veut donner peu à peu à cet entretien un caractère plus sérieux. Mais, en prononçant ces mots, il laisse échapper un geste qui lui est particulier. Une autre dame survient, l'entend, le regarde, s'approche et lui

dit : « Je veux t'enlever à toute autre ; je te choisis pour mon chevalier, et ton amour ne sera point mal placé. Viens, ô mon chevalier, je désire le parler à l'écart. »

Il la suit, et elle continue ainsi : « Je t'ai reconnu, Vafrin ; tu dois aussi me reconnaître ! » Mais l'astucieux écuyer cache son trouble et lui répond en riant : « Je ne me souviens pas de t'avoir vue ; cependant ta beauté est digne d'être admirée. Ce que je sais, c'est que tu me donnes un nom qui n'est pas le mien. Je suis fils de Lesbin ; je m'appelle Almanzor, et les brûlantes plages de Biserte m'ont vu naître. — Depuis longtemps je sais qui tu es, lui réplique vivement la dame ; je ne veux pas contrarier tes projets. Ne cherche point de subterfuge ; car je te suis dévouée, et je suis prête à exposer ma vie pour assurer ton salut. Reconnais Herminie, cette princesse qui fut autrefois l'esclave du héros qui est mon maître et le tien !… N'ai-je pas, sous ta garde, passé deux mois dans une douce et heureuse captivité ?… Ne m'as-tu pas traitée avec zèle et courtoisie !… Regarde, c'est bien moi ! c'est bien Herminie ! » L'écuyer la considère

d'abord avec attention, puis il ne tarde pas à reconnaître son beau visage. « Sois donc sans inquiétude, ne crains rien de moi, ajoute-t-elle, je te le jure par les Cieux et par l'astre qui nous éclaire ; je veux même te demander la faveur de me reconduire dans ma chère prison. Amante infortunée, je passe de tristes nuits et de lugubres jours au sein de cette liberté qui m'est odieuse ! Si tu viens ici comme espion, la fortune ne put jamais se montrer pour toi plus propice ; je te découvrirai les desseins des conjurés et mille autres secrets qu'il te serait difficile de pénétrer sans mon secours. » Herminie parle, mais Vafrin la regarde attentivement et se tait. Il se rappelle Armide et ses artifices ; il pense qu'une femme est indiscrète et trompeuse : il sait que sa volonté est capricieuse, et bien fou qui s'y fie. Telles sont ses pensées ; enfin, il lui dit : « Si vous désirez me suivre, je serai votre guide ; c'est chose dès à présent arrêtée entre nous. Mais attendons un moment plus favorable pour parler de ce que vous devez m'apprendre. » Ils conviennent de monter à cheval et de s'éloigner sans retard. L'écuyer sort de la tente. Herminie retourne se mêler au cercle des femmes, et feint de plaisanter sur son nouveau chevalier. Après quelques instants, elle se retire, arrive au rendez-vous, et tous deux suivent ensemble le chemin de la plaine.

Déjà ils sont parvenus dans un lieu solitaire, déjà les tentes des Sarrasins ont disparu. Vafrin dit alors : « De grâce, faites-moi connaître les pièges qui menacent la vie du pieux Bouillon ? » Aussitôt elle lui raconte et lui explique tous les mystères de cette trame odieuse. Huit guerriers, dit-elle, et, parmi eux, Ormond est le plus fameux et le plus redoutable, ont, par haine ou par vengeance, préparé la conspiration que voici : le jour où, dans une grande lutte, sera décidé le sort de l'Asie, au moment où les deux armées en viendront aux mains, ces Sarrasins, revêtus de tuniques blanches et or

comme les gardes de Godefroi, porteront sur leurs armures, entièrement semblables à celles des Francs, le signe de la Croix. Mais à leurs casques sera attachée une marque qui les signalera aux guerriers de leur parti. Puis, au plus fort du combat et de la mêlée, ils s'avanceront en feignant le dévouement des gardes du héros ; ils attendront traîtreusement l'occasion de le percer de coups, trop sûrement mortels, avec des armes empoisonnées. Ces Barbares, sachant que je connais vos usages, vos armes et vos armures, m'ont forcée de décrire tous ces insignes trompeurs, et d'aider ainsi au succès de leur œuvre maudite. Voilà les motifs qui m'engagent à quitter le camp. Je fuis des ordres tyranniques ; j'ai horreur de me souiller d'un tel forfait… Ce motif, hélas ! n'est pas le seul qui m'entraîne ! » Elle se tait et baisse les yeux. Une vive rougeur se répand sur ses joues. Elle n'a pu retenir ces derniers mots, qui expirent sur ses lèvres. L'écuyer essaie de lui arracher un aveu que la pudeur l'oblige à cacher, et il lui dit : « Ah ! pourquoi me laisser ignorer vos véritables raisons ; doutez-vous de ma fidélité ? » Un profond soupir s'échappe de la poitrine d'Herminie ; elle répond d'une voix sombre et tremblante : « Loin de moi, pudeur impuissante que je n'ai pas su garder ! J'ai méconnu tes lois… Tes efforts sont inutiles, et cette retenue est vaine ! Ces feux, dont tu couvres mon visage, pourront-ils cacher ou éteindre les feux qui brûlent mon cœur ? Naguère j'aurais dû écouter tes inspirations ! À quoi bon, maintenant que je suis errante et fugitive ? » Puis elle ajoute : « Dans cette nuit fatale où s'accomplit avec ma ruine celle de ma patrie, ma misère fut plus grande qu'elle ne le parut. L'anéantissement de mon rang et de mes richesses ne fut pas la cause de mes infortunes, qui commencèrent alors. Je n'aurais pas regretté mes États et mon trône, mais cette nuit terrible me ravit à la fois ma raison, mon cœur et mon repos, et je les perdis sans retour ! Tu

le sais, ô Vafrin, lorsque, éperdue à la vue de tant de ruines et de carnage, j'accourus vers ton maître et le mien, je le vis franchir, le premier, les armes à la main, le seuil de mon palais ; je me jetai à ses pieds en m'écriant : « Invincible guerrier, je suis à ta merci, j'implore ta pitié. Ce n'est point la vie que je demande, mais sauve mon honneur et ma vertu ! » Il m'interrompit ; et, me tendant la main, il me releva : « Belle princesse, me dit-il, votre espoir ne sera point trompé. Je serai votre défenseur ! » Alors je sentis se glisser en moi je ne sais quoi de doux et de tendre, qui bientôt devint, pour mon âme égarée, un tourment et un feu dévorant. Mon vainqueur me visitait souvent, et le charme de ses consolantes paroles apaisait ma douleur ; il mêlait ses larmes à mes larmes, et me disait : « Je vous rends votre liberté ; je ne veux rien de vos dépouilles ! » Hélas ! que ce don était peu en comparaison de ce qui m'était ravi ; il me rendait ce que j'avais de moins cher et de moins précieux ; il s'emparait de mon cœur soumis à son empire et me ravissait à moi-même ! Comment déguiser l'amour ?… Souvent tout émue, je venais t'entretenir de lui ; tu voyais les indices de ma passion, et tu me disais : Herminie, vous aimez. Je niais ma faiblesse, mais l'ardeur de mes soupirs était le plus fidèle interprète de mes sentiments. Mes yeux, peut-être, trahissaient encore mieux que ma voix les feux dont j'étais embrasée. Malheureux silence ! Ah ! du moins, que ne cherchais-je alors un remède à mon martyre, puisque je devais un jour rompre le frein que j'imposais à mes désirs, et le rompre sans fruit ! Je partis enfin, emportant cachée au fond de mon cœur une blessure que je croyais mortelle. Je voulais vivre, je cherchais un remède à mes maux, et l'amour brisa tous les liens de la pudeur. Alors, je résolus d'aller trouver mon vainqueur. Seul, il pouvait guérir ces blessures qu'il avait faites. Mais, arrêtée au milieu de ma course par une horde cruelle de soldats grossiers, je faillis

devenir leur proie ! Je parvins cependant à fuir jusqu'en un lieu écarté et solitaire où je vécus dans une cabane, au fond des bois. Devenue bergère, je gardai les troupeaux. Bientôt ce feu, un instant comprimé par la crainte, se ralluma ; je voulus tenter de revenir aux lieux mêmes qu'habitait Tancrède. La fatalité me poursuivit encore. Je ne pus me dérober aux atteintes d'une bande de maraudeurs qui me fit prisonnière. C'étaient des Égyptiens. Ils me conduisirent à Gaza et me présentèrent à Émiren. Je lui contai mes malheurs qui le touchèrent, et je fus traitée avec honneur et respect pendant tout le temps que je restai près d'Armide. Ainsi je tombai plusieurs fois dans les fers, et toujours je sus m'en affranchir. Voilà mes tristes aventures ! Tant de fois captive et tant de fois rendue à la liberté, je suis encore sous l'empire du même amour. Ah ! quel serait mon malheur si celui qui me fait porter ces chaînes que rien ne pourra briser, me disait : « Esclave vagabonde, ta présence m'est importune ! Cherche un autre séjour. » Puisse-t-il, cédant à la pitié, m'accueillir avec bienveillance ! Puisse-t-il me rendre mes premiers fers ! »

Tel est le récit d'Herminie. Cependant, ils poursuivent sans relâche leur voyage le jour et la nuit. Vafrin évite les routes fréquentées et choisit les sentiers détournés qui lui paraissent les plus courts et les plus sûrs. Au moment où le soleil se plonge dans l'Océan et fait place aux ombres, ils arrivent dans le voisinage de Solime.

Alors, ils voient sur la terre des traces de sang. Puis, étendu sur la poussière, ils aperçoivent un guerrier gigantesque dont le cadavre embarrasse le chemin. Son visage est tourné vers le ciel ; et, même après le trépas, il conserve un air terrible et menaçant. Ses armes, ses vêtements, sont ceux des Sarrasins. Vafrin continue sa route, et découvre un peu plus loin le corps d'un autre guerrier : « Celui-ci est Chré-

tien, » dit Vafrin en lui-même. Néanmoins, la couleur sombre de l'armure lui laissant quelque incertitude, il s'élance de son coursier et lève la visière du casque : « Dieux ! s'écrie-t-il, c'est Tancrède, c'est mon maître ; il est mort !… »

L'infortunée Herminie s'était arrêtée un moment près du Sarrasin ; mais le cri douloureux de l'écuyer lui perce le cœur comme un trait acéré. Au nom du héros elle accourt, elle vole éperdue et hors d'elle-même. À l'aspect seul de cette tête pâle et décolorée, mais belle encore, elle se précipite. D'un torrent de larmes elle baigne ce visage, et des gémissements se mêlent à ses soupirs. Dans quel affreux moment m'amène ici un hasard funeste !… Quel spectacle douloureux et lamentable !… Après une si longue séparation, tu m'apparais à peine, ô Tancrède, et je te revois quand tes yeux ne peuvent me reconnaître ; tu ne vois pas, tes paupières sont fermées ! Je te trouve et je te perds pour toujours !… Malheureuse ! aurais-je pu penser que ta vue dût être un tourment pour moi !… Je voudrais être privée de la lumière pour ne point subir un tel spectacle !… Je n'ose te regarder !… Hélas ! où est cette flamme si douce et si cruelle ?… Où est

la sérénité de ton front ?… Mais, dans cet état déplorable, tu as encore pour moi des charmes !… Chère âme de ma vie !… si tu peux entendre mes plaintes, si ma voix arrive jusqu'à toi, pardonne à la témérité de mes désirs ! Prends pitié de mon audace !… Je veux, sur tes lèvres éteintes et glacées, cueillir des baisers que j'eus l'espoir de rendre plus tendres ! Puissé-je te ranimer par mes embrassements et ravir à la mort une partie de sa proie !… Bouche chérie, qui tant de fois me consolas par de généreuses paroles !… permets qu'avant de m'éloigner un dernier baiser soit ma consolation !… Sans doute, si jadis j'eusse été moins timide, tu me l'aurais accordé ; maintenant, je vais te le ravir : laisse-moi te presser dans mes bras, et que sur tes lèvres s'exhale mon dernier soupir. Reçois mon âme fugitive, elle suivra la tienne au même séjour ! » Ainsi parle Herminie gémissante. Son âme est prête à s'envoler, et ses yeux semblent se fondre en larmes. Tancrède, baigné de ces pleurs vivifiants, reprend ses esprits ; il entrouvre ses lèvres languissantes ; ses paupières sont encore abaissées, et de sa bouche s'échappe un soupir qui se confond avec ceux d'Herminie. Elle l'entend et conçoit quelque espoir. Ouvre les yeux, ô Tancrède, s'écrie-t-elle ; vois mes tendres et derniers soins, vois mon désespoir ! Jette un regard vers celle qui veut te rejoindre au séjour de la mort ! Attends, et je meurs avec toi ! Ah ! regarde-moi donc, ne te hâte pas de me fuir. C'est la dernière grâce que j'implore ! » Il soulève ses paupières appesanties et les referme aussitôt. Elle continue de gémir. Vafrin lui dit : « Il vit encore, songeons à le secourir ; plus tard nous pleurerons ! » Il lui ôte son armure, et la princesse le seconde d'une main douce et tremblante. Elle examine, sonde les blessures ; et, comme elle possède la science de guérir, elle espère le sauver. Déjà elle juge que la fatigue et l'épuisement causé par une trop grande perte de sang sont la principale

cause du mal. Elle n'a que son voile pour lier les plaies ; mais l'amour, dans ce lieu solitaire, indique à sa tendresse une nouvelle ressource. De ses cheveux qu'elle arrache, elle étanche le sang ; et, par un art nouveau, (généreux sacrifice !) elle s'en sert pour former un lien et bander les blessures. Mais le tissu léger ne lui suffit pas, et elle manque de dictame et de safran. Toutefois, elle connaît des mots mystérieux qui calment la douleur. Déjà le héros sort de ce sommeil mortel ; déjà il peut lever ses yeux mobiles et hagards. Il voit son fidèle écuyer penché vers lui, et une femme dont le costume est celui d'une étrangère. « Vafrin, demande-t-il, comment es-tu ici et depuis combien de temps ? Et vous, beauté compatissante et secourable, qui êtes-vous ?… »

Partagée entre le doute et l'espoir, Herminie soupire et l'incarnat de la rose colore son visage : « Tu sauras tout, lui dit-elle ; mais, comme je veux te guérir, je t'ordonne de garder le silence et de prendre du repos. Je te promets la vie, accorde à mes soins cette douce récompense ! » Puis, elle pose avec précaution la tête du blessé sur son sein.

Tandis que Vafrin songe aux moyens de transporter son maître dans le camp avant que les ténèbres soient plus épaisses, une troupe de guerriers paraît soudain. Il reconnaît en eux les soldats attachés à la bannière de Tancrède ; ils l'avaient suivi au moment où, affrontant le Circassien, il le défiait au combat ; mais, obéissant à ses ordres, ils étaient restés en arrière. Puis, inquiets de ne point le voir de retour, ils s'étaient mis à le chercher. D'autres guerriers les aidaient dans ce pieux soin, et ils avaient enfin le bonheur de le retrouver. De leurs bras tendus et entrelacés, ils forment une espèce de siège sur lequel ils le placent. « Eh quoi ! dit alors Tancrède, le valeureux Argant restera la proie des vautours ! Par le Ciel, je ne souffrirai pas qu'il soit privé de la sépulture et des honneurs que mérite son courage ! Je n'ai pas de haine contre ses restes muets et sanglants. Il est mort avec vaillance ; et, par cette raison, nous lui devons ces faibles hommages, car c'est après le trépas la seule récompense qui lui reste ici-bas ! » Et il ordonne que l'on porte derrière lui le corps de son ennemi. Vafrin se place à ses côtés comme un gardien fidèle. « Je veux, ajoute le héros, que vous me conduisiez dans la Cité Sainte et non sous ma tente. Si quelque

accident imprévu brise mon frêle corps, c'est là que je veux mourir. Peut-être que ces lieux, témoins de la mort d'un Dieu fait homme, me rendront plus facile le chemin du Ciel, et j'aurai rempli le vœu que je formai en commençant mon saint pèlerinage. » Il ordonne, et on le dépose dans les murs de Solime sur un lit où il goûte bientôt un paisible sommeil. Vafrin trouve pour Herminie un asile secret et retiré non loin du lieu où repose son maître, puis il se rend près de Godefroi. Il pénètre sans obstacle près du sage général qui, occupé à méditer et à peser les chances de sa future entreprise, est alors assis au chevet du lit sur lequel est couché Raymond. Autour de lui est le cercle illustre des chefs les plus nobles et les plus sages.

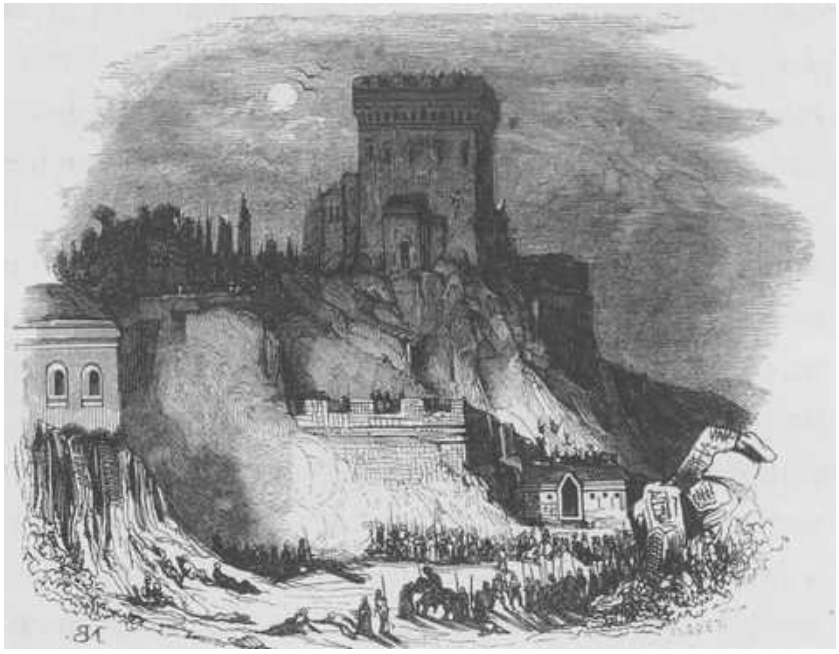
Tandis que Vafrin fait son récit, tous gardent le silence : « Seigneur, dit-il, d'après tes ordres je me suis rendu au milieu des Infidèles, et j'ai pénétré dans leur camp. N'espère pas que je t'apprenne le nombre exact de leurs soldats. Mais je les ai vus, dans leur marche, couvrir les vallées, les plaines et les monts… Partout où ils s'arrêtent, la terre est dépouillée, les fleuves et les fontaines se dessèchent ; les eaux de la Syrie ne peuvent suffire à leur soif, et ses moissons ne sauraient les nourrir. Mais la plus grande partie de cette armée n'est qu'un ramas de cavaliers et de fantassins, hordes inutiles, qui ne connaissent ni le frein, ni la discipline ; qui ne savent point manier le fer, et ne lancent des traits que de loin. Cependant, parmi eux se trouvent quelques troupes d'élite rangées sous l'étendard persan ; et les meilleures sont les gardes du roi, que l'on nomme les Immortels. On les appelle ainsi, parce que leur nombre est toujours le même et toujours complet ; lorsqu'un soldat succombe, il est remplacé par un autre guerrier. Émiren, chef de l'armée, n'est surpassé par personne en prudence et en valeur. Le Calife lui a ordonné de vous provoquer par tous les moyens à une ba-

taille générale. Je suis certain que dans deux jours au plus tard vous le verrez paraître. Renaud, songe à te bien défendre, ils en veulent surtout à tes jours. Les plus fameux et les plus intrépides ont aiguisé contre toi leurs armes et leur colère, depuis qu'Armide a promis elle-même le don de sa main à celui qui lui présentera ta tête. Parmi eux, est un noble et valeureux Persan, Altamore, roi de Samarcande ; puis le gigantesque Adraste, dont les États sont aux portes de l'Aurore. Ce guerrier barbare monte un éléphant au lieu de coursier. On y distingue aussi Tysapherne, que la Renommée, d'une voix unanime, signale comme le plus redoutable. »

Ainsi parle Vafrin. Renaud s'enflamme, ses yeux lancent des éclairs ; déjà il voudrait être au milieu des ennemis, il ne peut plus contenir ses bouillants transports. Mais l'écuyer se tourne vers Godefroi : « Seigneur, ajoute-t-il, ce que j'ai raconté jusqu'à présent est peu de chose en comparaison du secret affreux que je vais te révéler. Apprends qu'ils préparent contre toi les armes de la trahison. » Alors, il dévoile toutes les circonstances du complot tramé contre le héros : les armures, le poison, les insignes trompeurs, la forfanterie des assassins, les récompenses et les prix destinés à leur crime. Il répond à toutes les questions qui lui sont adressées. Le silence succède ; et Godefroi fixant ses regards sur Raymond : « Quel est maintenant ton avis ? lui demande-t-il. — Je ne pense pas, réplique le comte, qu'il faille recommencer l'assaut au retour de l'aube, ainsi que nous l'avions décidé. Contentons-nous d'investir la tour et de fermer les issues aux assiégés. Puis, nous ferons reposer nos troupes et les disposerons à une bataille générale. Ce sera ensuite à toi de voir si nous devons marcher à la rencontre des Égyptiens ou attendre leur choc. Je pense qu'il faut surtout veiller à ta défense. C'est de toi que dépendent la victoire et l'empire. Si

nous te perdions, quel serait notre guide et notre appui ? Pour mieux reconnaître les perfides qui menacent ta vie, change les insignes de tes gardes, le crime se trahira de lui-même, et les assassins viendront se livrer à nos coups. — Je retrouve en toute occasion, réplique Godefroi, la sagesse et ton amitié. J'ordonnerai ce que ta prudence n'ose pas conseiller, nous irons au-devant de l'ennemi. Les conquérants de l'Asie ne doivent point se confier en la force de leurs remparts et se cacher derrière des retranchements. C'est dans la plaine, à la clarté du jour, que ces impies feront l'épreuve de notre valeur. Tremblants au souvenir de nos victoires, ils ne soutiendront pas l'aspect terrible du glaive de leurs vainqueurs. L'anéantissement de leur armée sera le fondement inébranlable de notre empire ; enfin la citadelle, privée de toute espérance, ne tardera point à se rendre, ou à succomber sous nos efforts. »

Le héros se tait ; puis il se retire, et tous vont goûter le repos auquel les invite l'approche de la nuit.



CHANT XX.

L'armée égyptienne arrive et livre une sanglante bataille aux Chrétiens. – Le Soudan sort de la tour assiégée pour combattre dans la plaine. Aladin le suit, mais ils succombent sous d'illustres coups. – Renaud apaise le courroux d'Armide. – Les soldats de Godefroi font un grand massacre des Infidèles, et vont ensuite célébrer leur victoire dans le temple du Seigneur.

DÉJÀ le soleil avait rappelé les mortels à leurs travaux ; déjà la dixième heure était écoulée, lorsque les guerriers postés sur le point le plus élevé de la citadelle découvrent, dans le lointain, une espèce de nuage sombre semblable aux vapeurs qui sur le soir enveloppent la terre. Bientôt ils reconnaissent l'armée alliée ; sous ses pas la poussière, qui vole en tourbillons, couvre les collines et la plaine. À cette vue, ils poussent des cris de joie. Telles aux rives de la Thrace, à l'approche des frimas, les grues s'agitent, s'appellent, se réunissent en triangles épais et fendent les nues pour aller cher-

cher des cieux plus doux. Ainsi les Infidèles, rendus à l'espoir, lancent à l'envi des flèches et redoublent leurs insultants défis. Les Francs ne tardent pas à comprendre la cause de ces transports furieux et menaçants. Des hauteurs qui dominent la plaine, ils découvrent une innombrable armée. Soudain une généreuse audace enflamme leurs cœurs intrépides, et tous demandent à grands cris le combat. La jeunesse impétueuse se presse frémissante autour de Godefroi : « Ô chef invincible, s'écrie-t-elle, donne-nous le signal ! » Mais le sage Bouillon enchaîne leur vaillance et ne veut pas commencer l'attaque avant le retour de l'Aurore. Il défend même de provoquer l'ennemi par de légères escarmouches, et dit : « Après tant de fatigues, il est nécessaire que vous preniez au moins un jour de repos. » Peut-être aussi désire-t-il entretenir la confiance imprudente de l'ennemi. Chacun se prépare ; tous attendent impatiemment l'aube naissante. Cette mémorable journée commence enfin. La Déesse aux pieds d'or se levait couronnée des rayons du soleil. Le ciel ne fut jamais plus pur et plus beau ; il redoublait ses splendeurs et dissipait ses voiles pour mieux contempler les merveilleux exploits qui allaient s'accomplir.

Aux premières lueurs du matin, Bouillon fait sortir son armée des retranchements et la range en bon ordre. Il charge Raymond de garder les issues de la tour où s'est renfermé le roi de la Palestine, et lui laisse les guerriers qui, des pays voisins de la Syrie, s'étaient réunis à leurs libérateurs ; une partie des Gascons doit seconder leurs efforts.

Godefroi s'avance, et son front radieux est le présage certain de la victoire. La faveur céleste, qui va de nouveau lui sourire, brille en sa personne et rehausse la grandeur et la majesté de son aspect. La fleur de la jeunesse éclate sur son

front rayonnant de gloire. Son regard et sa contenance ont quelque chose de surnaturel.

Cependant, à l'approche de l'armée ennemie, Bouillon fait occuper la colline qui est à sa gauche et qui se prolonge derrière lui. Puis il déploie ses troupes sur un large front. Il place l'infanterie au centre, et la cavalerie aux deux ailes. À la gauche, qui s'appuie à la colline dont il est maître, sont les deux Robert. Il donne à son frère le commandement du centre et lui-même se tiendra à l'aile droite, où la plaine est plus découverte et le danger plus grand. C'est par là que l'Égyptien, profitant de l'avantage du nombre, peut tenter de l'envelopper. Il y poste les Lorrains et ses meilleurs soldats. Entre les archers à cheval il distribue des fantassins habitués à combattre au milieu des coursiers. Non loin, à l'aile droite et près des Lorrains, est un escadron d'Aventuriers et d'autres guerriers d'élite sous la conduite de Renaud. « C'est de toi, lui dit Bouillon, que dépend la victoire ; c'est à toi de mettre fin à notre grande entreprise. Que ta troupe reste cachée derrière ces vastes ailes. Si je ne me trompe, l'ennemi essaiera de nous tourner ; mais tu l'attaqueras en flanc et anéantiras ses projets. »

Puis, monté sur un agile coursier, il parcourt les rangs : la visière de son casque est levée et son visage se montre à découvert ; ses yeux sont flamboyants et terribles. Il raffermit les courages ébranlés, confirme l'espoir des plus braves et rappelle à l'audacieux ses anciens exploits. Aux uns il promet des honneurs, aux autres des récompenses. Enfin il s'arrête devant les escadrons d'élite, et d'une place élevée il les harangue. Son éloquence exalte les esprits ; et de même que de la cime des Alpes les neiges fondues roulent en torrents, de même ces paroles retentissantes s'échappent de sa bouche avec force et véhémence : « Guerriers, vengeurs de

l'Orient, fléaux des ennemis du Christ ! le terme de vos fatigues est enfin arrivé ! Voici donc le jour que vos vœux appellent depuis si longtemps ! le Très-Haut n'a point voulu, sans de puissants motifs, réunir sur un seul point toutes ces nations infidèles ! Il les rassemble ici pour qu'un même coup termine tant de guerres !… Quelles ne seront pas les conséquences heureuses de cette seule victoire que nous remporterons sans plus de périls et de travaux !… N'ayez, n'ayez aucun effroi à la vue de toutes ces légions divisées et sans discipline : le désordre doit naître de leur multitude même !… Peu de guerriers prendront part au combat ; aux uns manquera le courage, aux autres l'espace pour se déployer. Ces soldats qu'on vous oppose sont sans vigueur, sans adresse, presque sans armes. La violence seule a pu les arracher à leurs serviles labeurs ou à leur oisiveté. Déjà je vois les glaives trembler en leurs mains, je vois les boucliers frémir et les étendards vaciller dans les airs. Je connais leurs clameurs confuses, leurs mouvements incertains, et des signes indubitables m'assurent qu'ils sont perdus.

» Ce général, si fier sous ses ornements de pourpre et d'or, a peut-être autrefois soumis l'Arabe et le Maure, mais sa valeur ne saurait résister à la nôtre. Que lui servira son habileté pour arrêter le désordre et la confusion ? Il est à peine connu de ses soldats et il ne les connaît point ! Il en est peu à qui il pourrait dire : « Tu étais là et j'y étais avec toi ! » Plus heureux, je guide des héros avec lesquels j'ai longtemps combattu et triomphé ; je les vois obéir à mes moindres ordres. Quel est celui d'entre vous dont le nom et la patrie me soient inconnus ? Quelles bannières me sont étrangères ? De quel trait suspendu ou volant dans les airs ne puis-je dire : C'est le bras d'un Français ou d'un Irlandais qui l'a lancé ? Je ne vous demande que vos exploits ordinaires ! Que chacun de vous paraisse ici tel que je l'ai déjà vu en d'autres

occasions ! Qu'il fasse éclater le même zèle en songeant à sa gloire, à la mienne, à celle de Jésus-Christ ! Allez donc, anéantissez ces impies, foulez aux pieds leurs membres sanglants, et affermissez ainsi votre sainte conquête ! Pourquoi vous retiendrai-je davantage ? Déjà, je le lis dans vos yeux, la victoire est à nous. »

Il dit, et une éclatante lumière semble descendre du ciel et décrire une couronne autour de son front. C'est ainsi qu'au milieu des chaleurs de l'été l'éclair ou l'étoile s'échappe du sein de la nuit !… Le soleil lui-même avait lancé le plus pur de ses rayons. Peut-être, (s'il est permis au regard curieux des mortels d'interroger les secrets de l'Éternel ?) peut-être qu'en ce moment un ange favorable, descendu des célestes chœurs, couvrait Godefroi de ses ailes !… La multitude y vit le présage de sa future royauté.

Tandis qu'il dispose et harangue ainsi ses guerriers, le général égyptien range et exhorte aussi ses soldats. À la vue des Chrétiens qui s'approchent, il lance ses escadrons dans la plaine et leur fait former un croissant. Armide est au centre avec l'infanterie sous les ordres de Muléassem. La cavalerie est aux deux ailes. Émiren confie la gauche à Altamore ; il garde le commandement de la droite et, avec lui, sont les Indiens, Tysapherne leur roi, et les Immortels. Mais à l'aile gauche, où l'espace est plus vaste et où les mouvements seront plus libres, Altamore, les rois de Perse et d'Afrique et les deux souverains qui règnent sur les pays les plus brûlants de la terre, se placent pour combattre avec la fronde et les flèches.

Tel est l'ordre de bataille des guerriers d'Émiren. Ce chef, comme Godefroi, court de rang en rang ; tantôt il parle lui-même, tantôt il se sert d'interprètes, mêlant les louanges

aux reproches, les menaces aux promesses : « Soldat, dit-il à l'un, pourquoi ce visage consterné ? Que crains-tu ?… Seul, que peut un contre cent ?… Notre présence, nos cris de guerre suffiront pour les mettre en fuite. » À l'autre, il dit : « Généreux guerrier, va maintenant d'un front intrépide reprendre la proie qu'on nous a ravie. » À ceux-ci, il rappelle les scènes déchirantes, il retrace le tableau fidèle et palpitant de leur pays dévasté, de leurs familles désolées, et saisies d'épouvante : « Songez, ajoute-t-il, que votre patrie vous implore par ma voix. Et vous, défendez notre loi ! Ne souffrez pas qu'on profane les saintes mosquées en les inondant du sang des Croyants. Arrachez à d'odieux outrages les vierges, les tombeaux et les cendres de vos aïeux. Ces vieillards, chargés d'années, pleurent la gloire des temps passés et vous montrent leurs cheveux blancs ; entendez vos épouses éplorées qui vous crient de défendre, et leurs chastes attraits, et leurs couches, et vos enfants. » À ceux-là, il dit : « L'Asie a remis en vos mains la défense de sa gloire. Elle espère que vous saurez tirer une vengeance terrible, mais juste, de cette poignée de brigands. »

C'est ainsi qu'en variant avec adresse ses discours, il excite l'ardeur belliqueuse des diverses nations. Cependant les deux chefs ont cessé de parler, et les armées ne sont plus séparées que par un faible intervalle. Quel grand et admirable spectacle que de les voir ainsi marcher l'une contre l'autre ! Comme chaque bataillon s'ébranle pour l'attaque et se déploie en bon ordre ! Les bannières flottent dans les airs, les panaches ondoient sur les nobles cimiers ; les armures, les vêtements, les devises, les couleurs, l'or et l'acier étincellent des feux du soleil, comme l'éclair avant-coureur de la foudre. À l'aspect de ces piques innombrables, on dirait une immense forêt d'arbres touffus. Les arcs se tendent, les lances sont en arrêt, les traits sifflent, les frondes résonnent. Le

coursier, partageant l'ardeur et le courroux de son maître, s'apprête au combat ; il bondit, frappe la terre ; il hennit et s'agite : de ses naseaux brûlants s'exhalent le feu et la fumée. L'horreur même de ce spectacle n'est pas sans beauté, et du sein de l'effroi naît le plaisir. Le son éclatant et terrible des trompettes est encore agréable à l'oreille étonnée. Mais l'armée du Christ, quoique moins nombreuse, offre un aspect plus imposant. Ses accents de guerre sont plus sonores et plus belliqueux ; ses armures, plus brillantes.

Les trompettes des Francs donnent le premier signal, les autres leur répondent et acceptent la bataille. Les Chrétiens se prosternent et implorent l'Éternel, puis ils baisent la terre. Déjà l'espace resté libre entre les deux armées est presque franchi… Bientôt tous se pressent, se serrent, et aux deux ailes la mêlée est horrible. Alors l'infanterie s'avance. Mais, parmi les Chrétiens, quel bras porte le premier coup et reçoit les premières palmes ? C'est le tien, ô Gildippe ! Ta lance atteint le grand Hircan, qui régna dans Ormus ! Le Ciel réservait tant de gloire à une femme. Son fer déchire le cœur de ce chef ; dans sa chute, il peut entendre les acclamations unanimes qui célèbrent ce coup fatal. La guerrière jette les

débris de sa lance rompue, tire son épée et pousse son coursier au milieu des Persans. Elle ouvre et culbute les rangs les plus épais. Zopire, frappé à la ceinture, est presque séparé en deux. Elle coupe la gorge au cruel Alarcon et lui tranche au même instant le double canal des aliments et de la voix. D'un coup de revers, elle fait rouler dans la poussière Artaxercès évanoui, et d'un coup de pointe elle tue Argée. Puis elle abat la main gauche d'Ismaël. Cette main, séparée des nerfs qui la rattachent au bras, lâche les rênes et tombe. Le bruit a retenti aux oreilles du coursier qui, se sentant libre du frein, fuit au milieu des rangs, où il porte le désordre. Ces guerriers et une foule d'autres dont les noms demeurent ensevelis dans la nuit des siècles sont immolés. Alors les Persans se serrent et se précipitent tous ensemble sur la guerrière, dont ils se disputent les glorieuses dépouilles ; mais le fidèle Odoard vole à la défense de son épouse chérie. Tous deux réunis sentent redoubler leur force et leur courage. On voit ce couple généreux combattre avec une valeur sans égale. Chacun d'eux, oublieux de sa propre défense, ne s'occupe que du salut de l'autre. L'intrépide guerrière pare les coups qui menacent son époux, Odoard oppose son bouclier aux armes dirigées contre Gildippe ; s'il le fallait il offrirait sa tête nue aux coups meurtriers. Tous deux veillent réciproquement à leur vengeance et à leur salut. Odoard immole l'audacieux Artaban, roi du Bécan. Alvante ose frapper sa chère Gildippe, il le renverse sans vie. Celle-ci fend la tête d'Arimont, qui vient d'atteindre Odoard. Tandis qu'ils promènent le massacre parmi les Persans, le roi de Samarcande fait des Chrétiens un carnage plus affreux encore. Partout où il pousse son coursier, partout où il porte le fer, il tue, il abat cavalier ou fantassin. Heureux celui qui meurt sur-le-champ et n'a point à gémir sous le poids de son puissant destrier : car s'il reste au blessé quelque apparence de vie, le cheval le

foule et le déchire. Sous ses coups expirent le vigoureux Brunellon et le gigantesque Ardouin : l'un a le casque et la tête fendus ; les deux moitiés tombent sur les épaules ; le second est percé dans l'endroit même où le rire naissant dilate et épanouit le cœur. Ô spectacle étrange et horrible ! cette blessure force le rire, et le guerrier meurt en riant. Une foule d'autres succombent sous l'épée meurtrière. La mort impitoyable moissonne aussi Genton, Gaston, Guy, le généreux Rosemond. Qui pourrait dire tous ceux que renverse le glaive ou le coursier d'Altamore ! Qui pourrait raconter le nom des victimes, la forme variée des blessures et les trépas divers !… Personne n'ose l'affronter ; nul ne le menace, même de loin : la seule Gildippe attaque sans effroi ce terrible adversaire. Jamais Amazone, aux bords du Thermodon, ne porta le bouclier et ne mania la hache avec autant d'audace : elle se précipite à la rencontre du formidable Persan et d'un coup vigoureux elle brise et met en pièces la couronne d'or et d'émail qui brille sur son casque. Le superbe est contraint de courber la tête. À ce coup qui lui signale un ennemi redoutable, il pâlit de honte et de rage ; mais il ne tarde pas à laver son injure, et la vengeance est aussi prompte que l'offense. Il atteint la guerrière au front et lui fait une large blessure qui lui ôte les forces et l'usage de ses sens. Elle chancelle… Le tendre Odoard accourt et la soutient. Soit hasard, soit générosité, ce coup suffit à Altamore et il n'en porte point un second. Ainsi le lion magnanime dédaigne son ennemi renversé, le regarde et s'éloigne. Cependant Ormond, dont les perfides mains doivent exécuter le criminel projet, Ormond, à la faveur de son déguisement, s'est déjà mêlé aux Chrétiens, et ses complices sont avec lui. Tels dans les ombres d'une nuit brumeuse les loups, protégés par leur ressemblance avec les chiens, s'approchent doucement des bergeries, épiant le moment d'y entrer, et serrent contre leur

ventre la queue qui les décèlerait. Les conjurés se glissent ainsi, et déjà le perfide Sarrasin est aux côtés du pieux Godefroi. Mais, à la vue de la cotte d'armes or et blanc, le héros s'écrie : « Voici le traître qui couvert d'une armure d'emprunt voudrait qu'on le prît pour un Chrétien ! Voilà ses complices, qui déjà s'élancent vers moi ! » Il dit et fond sur le perfide. Il le blesse mortellement. Le félon ne sait ni frapper, ni se défendre, ni fuir. Naguères si plein d'audace, il est maintenant immobile et glacé comme s'il avait devant lui les Gorgones. Toutes les épées, toutes les piques sont tournées contre les traîtres, toutes les flèches pleuvent sur eux. Bientôt ils sont mis en pièces et il ne reste de leurs corps que des lambeaux épars et sanglants.

Couvert de leur sang, Bouillon continue de combattre et se précipite vers le chef persan qui ouvre et enfonce les escadrons les plus épais. Devant Tysapherne les Chrétiens fuient dispersés comme aux bords africains le sable vole au gré des vents. Godefroi marche droit à lui ; il rappelle et menace les fuyards, les force à s'arrêter et attaque leur vainqueur. Alors s'engage une lutte terrible et telle que n'en virent jamais le Xante et l'Ida.

Au même instant, les fantassins de Baudoin chargent avec fureur l'infanterie de Muléassem. Au pied de la colline, à l'extrémité de la plaine, le combat n'est pas moins vif entre la cavalerie des deux armées. Le généralissime des Infidèles s'y trouve en personne avec deux chefs puissants. Émiren et l'un des Robert s'attaquent avec impétuosité ; tous deux montrent une force égale : mais l'Indien Adraste brise le casque de l'autre Robert, déchire et met en pièces son armure. Tysapherne n'a point encore trouvé d'adversaire digne de lui : il court et se précipite au plus fort de la mêlée, semant sur ses pas le meurtre et le carnage. Ainsi la lutte est

générale, et la victoire indécise balance les craintes et l'espoir. La plaine est jonchée de débris de lances, d'armures et de boucliers ; des épées restent à l'abandon sur le sable, d'autres sont encore dans les blessures. Partout des cadavres ; ceux-ci ont la face tournée vers le ciel, ceux-là mordent la poussière : le coursier est étendu près de son maître, l'ami près de son ami, l'ennemi près de son ennemi ; parfois le vivant est enseveli sous le mort, et le vainqueur sous le vaincu. On entend un son rauque et tumultueux ; des voix confuses, des cris de rage, les accents de la colère, les gémissements des blessés et les soupirs des mourants. Les armures, naguères si belles à voir, n'offrent plus qu'un aspect triste et sombre ; l'acier a perdu ses éclairs et l'or ses rayons. Les riches couleurs ont disparu, les panaches, les ornements des cimiers sont foulés aux pieds, et la poussière ternit ce que le sang n'a point encore souillé : tel est alors l'aspect des deux armées !

Enfin les Arabes, les Éthiopiens et les Maures, qui sont placés à l'extrémité de l'aile gauche, se déploient et s'élancent pour tourner et prendre en flanc les Chrétiens. Déjà les archers et les frondeurs attaquent de loin, quand paraissent Renaud et ses chevaliers… La terre tremble et l'on croit entendre le tonnerre… Assimir de Méroé, le plus brave des Éthiopiens, est atteint à la naissance du cou par le glaive du fils de Berthold et tombe mort. Ce spectacle excite dans l'âme du vainqueur l'amour de la gloire et la soif du sang ; il accomplit des exploits incroyables et inouïs : chacun de ses coups immole plus d'une victime, et ses coups sont rapides comme la foudre. Les Infidèles épouvantés croient voir briller dans sa main une triple épée : tel, à nos yeux fascinés par la célérité des mouvements de sa langue, le serpent paraît armé d'un triple dard. Renaud renverse les tyrans de la Libye et les rois de l'Éthiopie, qui mêlent leur sang et leurs derniers

soupirs. Ses redoutables compagnons, que son exemple enflamme d'une égale ardeur, se précipitent sur les hordes ennemies, qui meurent sans se défendre. Ce n'est plus un combat mais un massacre. Les uns tuent avec le fer, les autres hurlent et expirent. Mais les Barbares ne font pas longtemps face à d'honorables blessures. Saisis de terreur, ils se débandent, prennent la fuite et se dispersent. Le vainqueur les poursuit sans relâche et achève leur défaite. À la vue des fuyards, son courroux se ralentit et il retourne sur ses pas. Ainsi le vent impétueux qu'arrête une colline ou une forêt redouble de violence ; mais, libre ensuite, il exhale dans les campagnes une haleine plus douce et plus modérée. Telles encore les vagues se heurtent écumantes contre les écueils et roulent ensuite plus tranquilles en pleine mer. Tel est Renaud : sa colère s'apaise alors qu'il trouve moins de résistance. Dédaignant d'épuiser de nobles efforts contre des soldats fugitifs, il se dirige vers l'infanterie dont les Arabes et les Africains couvraient les ailes : la fuite ou la mort des cavaliers la prive alors d'un appui nécessaire. Renaud la charge en flanc et se jette sur elle avec son impétueux escadron. Il rompt les piques et détruit les obstacles. D'un choc puissant, il enfonce, culbute et disperse les bataillons. Moins prompt est l'ouragan qui abat les flexibles épis ! La terre est jonchée d'armes brisées, de cadavres déchirés et palpitants, et les vainqueurs, foulant cette arène sanglante, volent à de nouveaux exploits. Renaud arrive près du char doré où Armide se tient armée et prête à combattre. À ses côtés veille pour la défendre la foule de ses chevaliers et de ses vengeurs… Elle reconnaît son amant à mille signes et arrête sur lui des regards brillants de colère et de passion. Le visage du héros trahit son émotion. Elle, d'abord froide et glacée, s'embrase soudain… Mais il évite sa rencontre et passe comme s'il eût été préoccupé d'autres desseins. Cependant la troupe des

adorateurs conjurés ne veut pas qu'il s'éloigne sans combat : les uns l'attaquent l'épée haute, les autres mettent la lance en arrêt.

Déjà la flèche d'Armide repose sur son arc ; un courroux cruel conduit sa main. Mais l'Amour l'arrête, et suspend le coup fatal. L'amour lutte contre la colère et décèle la violence des feux qu'elle cherche à cacher. Trois fois elle tend son arc et trois fois sa main frémissante retient la corde. Enfin la haine l'emporte… Le trait s'échappe… Il vole, et le repentir vole avec lui. Elle voudrait qu'il revînt en arrière, dût-il frapper son propre cœur. Tel est encore l'empire d'un amour malheureux ! Que serait-ce s'il était vainqueur ?… Bientôt elle regrette sa faiblesse, et sa fureur grandit avec son trouble. Ainsi, tantôt elle craint, et tantôt elle brûle de frapper son infidèle amant !… Son œil suit le trait qui s'envole !… Ce trait ne se perd pas dans les airs ; il atteint la cuirasse impénétrable aux faibles coups d'une femme, et s'y émousse sans l'effleurer. Renaud s'éloigne… Elle se croit dé-

daignée ; la rage la transporte : elle tend de nouveau son arc, et lui lance mais en vain d'autres traits. Tandis qu'elle cherche à frapper, l'Amour lui fait de nouvelles blessures. Il est donc invulnérable, se dit-elle, puisqu'il méprise ainsi mes efforts ! Son corps serait-il, comme son cœur, du marbre le plus dur ! Mes armes et mes regards sont également impuissants ! De quelle trempe est donc le bouclier qui le couvre ? Sans armes je suis vaincue, les armes à la main je le suis encore : amante ou ennemie je subis les mêmes dédains. Maintenant, à quel nouvel artifice, à quelle métamorphose puis-je recourir ?… Malheureuse, ne dois-je plus rien espérer de mes vengeurs ?… Ah ! j'en ai la triste preuve ! contre le bras de Renaud tous les efforts, toutes les armes ne peuvent rien ! »

En effet autour d'elle ses défenseurs vaincus gisent renversés ou sans vie. Seule, sans appui, que lui servira la résistance ?… Déjà elle se croit esclave et prisonnière… Sa lance est près de son arc : mais saura-t-elle tirer un plus utile secours de l'arme de Minerve que des traits de Diane ?… Lorsque le cygne timide se voit menacé par la serre cruelle de l'aigle qui fond sur lui du haut des airs, il replie ses ailes et s'abaisse vers la terre. Telle est l'attitude d'Armide en proie à l'épouvante. Altamore, qui jusqu'alors a pu arrêter la fuite des Persans ébranlés, Altamore, oublieux de sa gloire et du salut de ses guerriers, vole aux côtés de celle qu'il adore et dont il voit le danger. Pour sauver Armide il laisserait périr l'univers. Il escorte le char privé de ses défenseurs, et lui ouvre avec son épée un large passage. Aussitôt Godefroi et Renaud mettent en déroute et égorgent les Persans. L'infortuné prince voit ce désastre ; mais, plus amant que général, il se hâte d'arracher au péril la beauté qui lui est chère et revient porter à ses troupes un secours trop tardif. De ce côté, l'armée païenne est entièrement rompue et dispersée. Mais, à l'autre aile, les Chrétiens tournent le dos à l'ennemi et

abandonnent le champ de bataille. L'un des Robert, blessé au visage et à la poitrine, a peine à éviter la mort ; l'autre est prisonnier d'Adraste. Ainsi se partagent également les succès et les revers.

Godefroi, saisissant un moment favorable, rallie ses chevaliers et se porte avec eux au fort de la mêlée. Alors les deux ailes victorieuses viennent se heurter. Toutes deux sont teintes du sang de l'ennemi et sont fières d'un premier succès ; toutes deux ont pour elle l'Honneur et la Victoire : Mars et la Fortune sont indécis.

Tandis que Chrétiens et Infidèles s'attaquent avec un acharnement sans égal, le fier Soudan est monté sur le haut de la tour. Appuyé sur l'un des créneaux, il contemple de loin cette scène cruelle comme s'il eût assisté aux fêtes du cirque ou du théâtre. Il voit les luttes diverses ; la mort avec ses horreurs, et les jeux redoutables de la Fortune et du Hasard. À cet aspect, il demeure quelque temps interdit et immobile : mais bientôt son cœur s'enflamme ; il veut aller dans la plaine chercher le péril et la gloire ; son impatience ne souffre pas de retard. Déjà il est tout armé ; il se hâte de prendre son casque : « Allons, s'écrie-t-il, partons sans différer ; en ce jour il faut vaincre ou mourir. » La divine Providence, qui voulait anéantir le dernier appui des Infidèles, lui inspira peut-être cette ardeur furieuse. Peut-être qu'aux approches du trépas un secret instinct le poussait à sa perte. Il ouvre la porte avec impétuosité et se jette à l'improviste sur les Chrétiens. Il n'a pas même essayé d'entraîner ses compagnons par ses discours ; il est sorti seul, et seul il défie mille ennemis ! Déjà il s'est audacieusement précipité au milieu des Francs. Alors tous les Barbares et Aladin lui-même le suivent comme emportés par sa fougue et sa furie. Nul ne tremble ; le désespoir plutôt que l'espérance anime le lâche

et le timide. Ceux que le cruel Soudan rencontre les premiers tombent surpris par ses terribles coups, et la mort est si prompte en sa main qu'on ne voit ses victimes qu'après leur chute. De bouche en bouche, la terreur vole jusqu'aux derniers rangs et les cris de douleur se répètent. Déjà les Chrétiens de la Syrie sont en désordre et presque en fuite, mais les Gascons conservent leurs rangs et leur poste. Quoique plus exposés au péril et surpris par cette attaque, ils ne se laissent point aller comme leurs frères au désordre et à la terreur. Pourtant jamais les serres de l'oiseau de proie ou les griffes d'une bête féroce ne furent plus souillées de sang que le fer du Barbare. Altéré de carnage, il semble s'enivrer de sang et se repaître de lambeaux de chair. Attachés à ses pas, Aladin et ses guerriers pressent et massacrent les Chrétiens. Mais le brave Raymond accourt au secours de ses soldats ébranlés et déjà en désordre. Il s'élance, bien qu'il ait reconnu la main cruelle qui frappe de si terribles coups ! Il ose de nouveau l'affronter et mord la poussière comme la première fois. Son grand âge, ses forces affaiblies ont rendu sa résistance vaine. Au même instant, cent boucliers s'élèvent pour le protéger et cent bras pour l'immoler. Mais Soliman s'éloigne, soit qu'il le croie mort, soit qu'il le regarde comme une victime trop facile. Il fait tomber le poids de son courroux sur une foule d'autres guerriers ; il frappe, il tue, et cet étroit champ de bataille le voit accomplir de merveilleux exploits. Enfin, s'abandonnant à la fureur qui le guide, il va chercher ailleurs d'autres victimes. Ainsi, le mortel pressé d'assouvir sa faim quitte une table frugale et court à celle où s'étalent des mets plus nombreux : tel Soliman altéré de sang cherche les escadrons les plus épais pour y satisfaire sa furie. Bientôt il a franchi les ruines ; il est dans la plaine, où le combat est plus animé. Mais il laisse ses guerriers, toujours brûlants de la même rage, répandre l'effroi parmi les Francs,

qui tiennent encore, mais faiblement, et semblent près de fuir.

Déjà les Gascons plient et reculent… Déjà les Chrétiens de la Syrie, fuyant en tumulte, se rapprochent de la tente où repose l'intrépide Tancrède ; leurs clameurs arrivent jusqu'à lui. Il se lève malgré son épuisement, monte au faîte de sa demeure et promène autour de lui ses regards. Il voit le comte de Toulouse étendu sur la poussière et une partie de ses troupes qui cède le terrain, tandis que l'autre est en déroute. Le courage n'abandonne jamais une grande âme, alors même que le corps est faible et languissant, et le courage ranime ses forces éteintes. Il oublie sa blessure et la perte de son sang. D'une main il saisit son lourd bouclier, dont l'énorme poids ne l'accable pas encore ; de l'autre il prend son épée : cette armure lui suffit, c'en est assez pour un héros ! Il descend et s'écrie : « Où fuyez-vous ? laisserez-vous votre général à la merci de l'ennemi ?… Ses armes iront-elles orner comme un trophée les impures mosquées de ces impies ?… Soit, retournez dans votre patrie et vous direz au fils de votre comte que son père est mort abandonné par vous ! » Il dit, et de son corps blessé et sans armure il protège mille

guerriers vigoureux et bien armés. Sous l'immense bouclier, que recouvre sept fois un cuir épais et un dur acier, il tient Raymond à l'abri des lances, des flèches et des épées ; avec son glaive il écarte l'ennemi, et sous son ombre le comte repose en sûreté… Puis le vieillard reprend ses sens ; il se relève : en son cœur est le feu de la colère, et sur son front le rouge de la honte. Ses regards étincelants cherchent le fier ennemi qui l'a terrassé ; il ne l'aperçoit pas, il frémit et veut faire retomber sur les autres sa vengeance et sa rage.

Les Gascons marchent sur les pas de leur chef, qui brûle de laver son affront. Les Sarrasins tremblants perdent l'audace dont naguères ils étaient animés. Les cœurs que glaça l'épouvante reprennent leur intrépidité. Ceux qui poursuivaient reculent, les fuyards attaquent et la face du combat change en un instant. Alors Raymond assouvit sa colère, et cent victimes immolées par son bras expient son outrage.

Pendant qu'il frappe ainsi les plus nobles têtes, le tyran de Solime, qui combat au premier rang, s'offre à sa vue. Il court vers lui, l'atteint au visage et redouble sans relâche ses coups au même endroit. Enfin, le vieux monarque tombe, pousse un horrible gémissement, et mord en expirant la terre où il a régné. Privés de leurs chefs, dont l'un a succombé tandis que l'autre combat au loin, les Sarrasins sont entraînés à des résolutions diverses : les uns, poussés par le désespoir, se jettent sur le fer comme des animaux furieux ; les autres épouvantés cherchent à regagner la forteresse d'où ils sont sortis. Mais vainqueurs et vaincus y entrent ensemble, et le triomphe des Chrétiens est complet. La citadelle est prise ; les fuyards trouvent la mort sur le seuil ou sur les degrés. Raymond vole au sommet de la tour et y arbore le saint étendard. Ce signe de victoire flotte au souffle des vents à la vue des deux armées. Le fier Soliman ignore encore ce dé-

sastre, car, déjà loin des remparts, il foule la plaine brûlante et ensanglantée. Partout des ruisseaux de sang qui grossissent d'instant en instant ! Partout la Mort, souveraine et triomphante, étale ses horreurs ! Le Soudan, qui voit un coursier sans maître errer hors des rangs, en saisit les rênes abandonnées et s'élance sur son dos. Il le presse et le dirige vers le lieu du combat. Sa présence apporte aux Sarrasins effrayés et accablés de fatigue un grand mais inutile secours. Telle la foudre brille, éclate, tombe et s'éloigne en laissant sur les rochers l'éternelle empreinte de son rapide passage. Soliman donne le trépas à plus de cent Chrétiens : mais, parmi ses victimes, il en est deux dont le souvenir doit vivre au delà des âges. Gildippe et Odoard, s'il est permis à un poète de l'Italie de célébrer vos cruelles et funestes destinées, je chanterai vos exploits et vos malheurs dans une langue qui n'est point celle de votre patrie. Dans les siècles futurs on parlera de votre amour et de vos vertus, et les amants fidèles, touchés de mes accents, verseront des pleurs au récit de votre trépas !…

La guerrière intrépide lance son coursier dans l'endroit où le cruel Soudan sème le carnage. Du tranchant de son glaive elle lui porte deux coups violents : l'un dans le flanc et l'autre sur son bouclier qu'elle traverse. Le Barbare l'a reconnue à son armure ; il lui crie : « Voilà donc cette aventurière impudique et son digne amant ! Mieux eût valu que tu ne quittasses jamais ton aiguille et tes fuseaux ! Ils t'eussent protégée mieux que ce galant et ton épée. » À ces mots, transporté d'une nouvelle rage, il lui assène un coup terrible qui rompt l'armure et déchire ce sein que devaient seuls blesser les traits de l'Amour. Aussitôt elle abandonne les rênes ; sa langueur, sa faiblesse, tout annonce que sa blessure est mortelle. Odoard la voit ! L'infortuné ! il arrive trop tard pour la sauver. Que fera-t-il en ce moment affreux ?…

La colère, la pitié, se disputent son âme ; il veut soutenir son épouse défaillante ; il brûle de la venger. Il cède à l'amour qui lui inspire de satisfaire à la fois et sa haine et sa tendresse. Son bras gauche enlace et protège Gildippe ; sa main droite servira son courroux. Mais ses désirs et ses efforts ainsi divisés sont trop faibles contre un ennemi aussi redoutable. Il ne peut empêcher la chute de celle qu'il adore, et il ne la vengera pas ; le fer impitoyable tranche le bras sur lequel repose Gildippe ; Odoard tombe avec elle et la presse encore contre son cœur. Tel, sous les coups de la cognée ou sous l'haleine impétueuse de l'Aquilon, l'ormeau tombe avec la vigne qui l'embrasse ; son poids écrase les verts rameaux et les grappes chéries, et il semble gémir du sort de sa compagne plus encore que de son propre destin. Tel périt Odoard ! Indifférent à ses propres douleurs, il ne plaint que l'épouse qui lui fut unie pour toujours ; ils voudraient se parler, mais les mots expirent sur leurs lèvres mourantes et ils n'exhalent que des soupirs. Leurs regards se cherchent, et tandis qu'ils le peuvent encore ils se pressent tendrement. Enfin, leurs yeux se ferment en même temps et leurs âmes pieuses s'envolent au céleste séjour.

La Renommée, déployant ses ailes, va semer le bruit de leur trépas. Une vague rumeur parvient jusqu'à Renaud ; puis un messager lui confirme cette nouvelle. Le devoir et la colère, l'affection et la douleur le poussent à une éclatante vengeance. Mais le fier Adraste se jette sur son passage et le défie sous les yeux même du Soudan. « Le voilà donc enfin, s'écrie le féroce Indien ; le voilà, cet ennemi que j'ai tant cherché ! Je le reconnais à ses armes ! Il n'est point de bouclier que mes regards n'aient interrogé ; je t'ai vainement appelé cent fois par ton nom ! Maintenant, je pourrai porter la tête aux pieds de ma divinité et acquitter mon serment. Ennemi d'Armide, viens faire assaut de courage et de fureur avec son chevalier ! » Il prononce ce défi et décharge un horrible coup sur la tempe, puis sur le cou de Renaud. Le casque, présent des Cieux, est impénétrable et résiste. Le guerrier a chancelé, mais il riposte et fait au flanc de l'Infidèle une blessure que tout l'art d'Apollon serait impuissant à guérir. Ce géant, ce roi invincible roule sur la poussière ; un seul coup a suffi pour le renverser. L'horreur, l'épouvante et l'effroi glacent tous les cœurs, et Soliman lui-même se trouble et pâlit. Il prévoit que sa perte est assurée et prochaine. Sa grande âme, d'ordinaire si prompte à se décider, est irrésolue. Eh ! qui peut ici-bas se soustraire aux immuables décrets du Ciel ? Le Soudan voudrait combattre et se précipiter contre Renaud, mais il ne retrouve plus son audace accoutumée ; il s'étonne de sentir que ses forces l'abandonnent. Ainsi le malade, en proie au délire, cherche à fuir des fantômes qui troublent son sommeil ; il fait de vains efforts ; ses mains, ses pieds sont immobiles ; sa langue même et sa voix se refusent à sa frayeur. De même la terreur secrète qui l'accable paralyse sa valeur. Diverses pensées l'agitent, mais il ne songe point à reculer ou à fuir. Renaud met fin à ses irrésolutions en l'attaquant. Son impétuosité, sa fu-

rie, sa force ont quelque chose de surnaturel qui étonne Soliman lui-même. Il résiste à peine, mais, conservant en mourant son magnanime courage, il ne tente point d'éviter les coups, il ne lui échappe pas une plainte ; tout en lui respire encore la grandeur et la fierté. Enfin, ce nouvel Antée, qui souvent dans le cours de cette longue guerre se releva plus redoutable après sa chute, succombe et gît pour toujours ; la terre tremble sous son poids, et la Fortune, jusqu'alors incertaine, ne tient plus la Victoire indécise : elle se déclare pour les Chrétiens et combat avec eux. Le corps des Immortels, la force et l'espoir de l'Orient, fuit à son tour ; et, indigne de son nom superbe, il succombe lâchement. Émiren arrête le guerrier qui porte l'étendard du calife et lui adresse de durs reproches. « N'est-ce pas toi, lui dit-il, que j'avais choisi parmi tant d'autres pour porter l'enseigne de mon maître ?… Rimédon, je ne te l'ai pas confiée pour qu'elle recule ! Lâche ! tu vois ton général au milieu des ennemis, et tu l'abandonnes !… Que veux-tu ? Vivre ! Reviens, la route que tu suis te conduit à la mort ? Tu n'as d'autre chance de salut que dans la résistance ; le chemin de l'honneur est maintenant celui de la vie. »

Brûlant de rage, Rimédon retourne au combat. Émiren gourmande plus sévèrement encore les autres fuyards. Il menace, il frappe ceux qui lui résistent, et la crainte de la mort qu'il leur présente leur fait affronter le trépas. C'est ainsi qu'il rallie une partie de l'aile droite ; et, à la vue de Tysapherne qui n'a pas cédé le terrain, il reprend quelque espoir. Tysapherne, en ce jour, a accompli de merveilleux exploits. Il a détruit les Neustriens et fait un affreux massacre des Flamands ; il a immolé Garnier, Roger et Gérard. Sûr d'avoir rendu son nom à jamais immortel, il dédaigne la vie et se précipite où le péril est le plus grand. Il aperçoit Renaud et le reconnaît à ses armes, bien que l'azur en soit caché sous le

sang qui rougit aussi le bec et les serres de l'aigle blanche : « Voici, se dit-il, le danger le plus terrible ; daigne le Ciel seconder mon courage ! Armide, tourne vers moi tes regards ; cette vengeance que tu as tant désirée va s'accomplir ! Ô Mahomet ! si tu m'accordes la victoire, je suspendrai dans ta mosquée les dépouilles de l'impie ! » Tels sont ses vœux et ses prières, mais le sourd Mahomet ne les entend pas. Pareil au lion qui secoue sa crinière et se bat les flancs pour ranimer sa férocité, Tysapherne réveille son courroux et l'allume aux flambeaux de l'Amour. Il rassemble toutes ses forces, presse son coursier et se couvre de ses armes pour attaquer. Renaud, qui le voit, s'élance à sa rencontre. Aussitôt Chrétiens et Infidèles reculent et leur laissent une libre carrière ; tous contemplent cet affreux combat. À la vue de ces chocs effroyables et variés, tous saisis de stupeur ont presque oublié leur colère, leurs querelles et leurs ressentiments. Tysapherne ne fait que frapper ; Renaud, plus vigoureux et mieux armé, frappe et entame. Le sang de l'Infidèle coule ; son casque est brisé, son bouclier ne le protège plus. Armide voit son vengeur inondé de sang et mutilé, tandis que ses autres défenseurs, saisis d'effroi, sont prêts à briser la faible chaîne qui les retient encore. Peu d'instants auparavant, mille guerriers l'entouraient et lui faisaient un rempart ; maintenant elle est seule, abandonnée. Désespérant de la victoire et de la vengeance, elle hait la vie, car elle redoute l'esclavage. Partagée entre la fureur et la crainte, elle descend de son char, s'élance sur un de ses fantastiques coursiers, et fuit emportant sa haine et son amour attachés à elle comme les lévriers aux pas de leur maître. Telle autrefois on vit la reine égyptienne prendre la fuite et laisser Antoine au milieu des hasards d'une bataille cruelle où il luttait contre Octave et la Fortune : indigne de lui-même, mais fidèle à l'amour, le triumvir suivit la galère fugitive. Tysapherne veut aussi voler

sur les pas de son amante, mais Renaud s'y oppose. En voyant partir Armide, dont les regards animaient son courage, le païen a perdu la clarté du jour et il se jette avec la rage du désespoir sur le rival qui veut l'arrêter ; il lui porte sur son casque un si rude coup que Renaud courbe la tête jusque sur sa poitrine. Moins lourd est le choc du marteau de Brontès lorsqu'il forge la foudre du maître des Dieux ! Mais le héros relève aussitôt un front superbe et dirige son glaive contre la cuirasse de son adversaire ; il la brise : l'acier pénètre au milieu du cœur, traverse le corps et sort tout sanglant entre les épaules. L'âme de Tysapherne s'envole par cette large et double issue.

Alors Renaud s'arrête ; il promène autour de lui ses regards et cherche où il doit diriger ses attaques et ses secours. Tous les rangs ennemis sont rompus ; leurs étendards sont couchés dans la poussière : aussitôt il cesse de frapper, et l'ardent courroux qui l'embrasait s'apaise. Plus calme et plus tranquille, il songe à Armide qui fuit seule et éplorée. La pitié, la courtoisie lui ordonnent de la protéger. Il se souvient qu'en se séparant d'elle il lui jura d'être encore son chevalier. Il vole sur ses pas et suit les traces de son coursier.

Elle s'est réfugiée dans un lieu sombre et solitaire favorable aux sinistres desseins qu'elle médite contre sa propre vie. Elle rend grâce au hasard qui a conduit sa course errante dans ce désert. Elle descend de son coursier, jette son armure, son arc et son carquois. « Malheureuses et impuissantes armes, dit-elle, qui avez si mal secondé ma vengeance, je vous abandonne ; restez ici ensevelies avec ma honte ! Ah ! parmi tant de flèches, n'en est-il point une seule qui puisse se baigner dans son sang ! Si le cœur du perfide émousse vos pointes, osez percer le sein d'une femme ! Voici le mien, nu, sans défense ; qu'il expie votre faiblesse et votre

honte !… Hélas ! il n'est que trop tendre ! L'Amour le sait, puisque aucun de ses traits ne le frappa vainement. Percez-moi sans pitié, et je vous pardonnerai d'avoir si mal servi ma haine !… Infortunée Armide, quel sort est le tien ! ces flèches sont ta seule espérance ; tout autre remède est pour toi sans vertu, et tu ne peux mettre fin à tes tourments que par de nouvelles blessures ! Puissent du moins tes projets homicides fermer les plaies que fit l'Amour, et la mort sera un bienfait ! Trop heureuse encore, si, en mourant, je n'emporte point dans les Enfers ces feux qui me dévorent. Demeure ici, fatale passion, laisse-moi seule avec ma fureur et qu'elle soit désormais fidèle à mon ombre ! Ah ! puissé-je, revenant des sinistres bords, poursuivre encore le cruel qui m'a dédaignée ! Puissé-je, dans l'horreur des nuits, troubler son sommeil et le remplir de terreur et d'effroi ! »

Elle se tait ; déterminée à mourir, elle choisit le dard le plus fort et le plus acéré. Déjà elle l'approche de son sein…

Déjà la pâleur de la mort se répand sur ses traits… Soudain Renaud accourt ; et, à la vue de son désespoir, il s'élance, la saisit et arrête le bras qui va enfoncer le fer mortel. Armide se retourne, le voit, pousse un cri, et ses regards dédaigneux évitent l'amant qu'elle adore. Elle penche sa tête, s'évanouit et tombe comme une fleur à demi coupée. D'une main Renaud la soutient, de l'autre il écarte ses vêtements ; ses larmes baignent le visage et le sein de l'infortunée. Alors, pareille à la rose flétrie qui reprend ses couleurs sous les pleurs de l'Aurore, Armide revient à elle et soulève ses paupières humides des pleurs de Renaud. Trois fois ses yeux s'ouvrent et trois fois ils se referment pour ne pas voir cet objet de haine et de tendresse. Sa faible main essaie de repousser le bras vigoureux qui l'enlace. Vains efforts qui ne font que resserrer les liens qui lui furent si chers, et que peut-être elle aime encore ! Elle verse un torrent de larmes ; et, toujours résolue à ne pas lever ses yeux vers l'infidèle, elle prononce ces mots : « Qui t'amène, ô toi dont la fuite et le retour me prouvent une égale barbarie !… Tu causes mon trépas et tu veux m'empêcher d'en finir avec la vie !… Tu viens me sauver !… À quels affronts, à quels tourments Armide est-elle donc destinée ?… Que me sert mon art ignoré du perfide, si toute ma puissance ne peut m'aider à mourir !… Tu crois sans doute que ta gloire serait ternie si l'on ne voyait pas enchaînée à ton char cette femme que tu as trahie et que ta force accable ! Sera-ce le plus noble et le plus beau de tes exploits !… Naguère je te demandais la paix et la vie, aujourd'hui la mort seule peut adoucir mes tourments !… Va ! je n'implore point tes coups, le trépas me serait odieux s'il fallait le recevoir de ta main ! J'espère bien trouver en moi seule la force de me soustraire à ta cruauté ; et si dans tes fers, le poison, les armes, les précipices et le lacet fatal manquent à mon désespoir, il me restera, pour m'affranchir de

ton joug odieux, des secrets que tu ne peux m'arracher, et j'en rends grâces au Ciel !... Garde tes trompeuses caresses !... Le barbare ! comme il se joue de ma crédulité et de mes illusions !... »

Telles sont ses plaintes. Renaud mêle des larmes de pitié aux pleurs que l'amour et le dépit font couler des yeux d'Armide. Puis il lui répond d'une voix touchante : « Calme ton cœur agité ; ce ne sont point des dédains, c'est le sceptre que je te réserve ! Moi, ton ennemi ! Mais je suis ton chevalier et ton esclave ! Lis dans mes yeux, si tu n'ajoutes point foi à mes paroles ; tu y verras la sincérité de mes promesses. Je jure de te replacer sur le trône de tes aïeux ! Ah ! si le Tout-Puissant daignait éclairer ton âme de ses divins rayons, s'il la délivrait des ténèbres de l'erreur, il ne serait point dans tout l'Orient de destinée et de couronne égales à la tienne. » Il accompagne ces paroles et ces prières de quelques larmes et de tendres soupirs. Et, de même que la neige se fond aux

rayons du soleil et au souffle des zéphyrs, ainsi s'éteint la colère dont Armide était embrasée. En son cœur il ne reste que les feux de l'amour. « Voilà ton esclave, lui dit-elle, dispose d'elle à ton gré, tes ordres seront sa loi. »

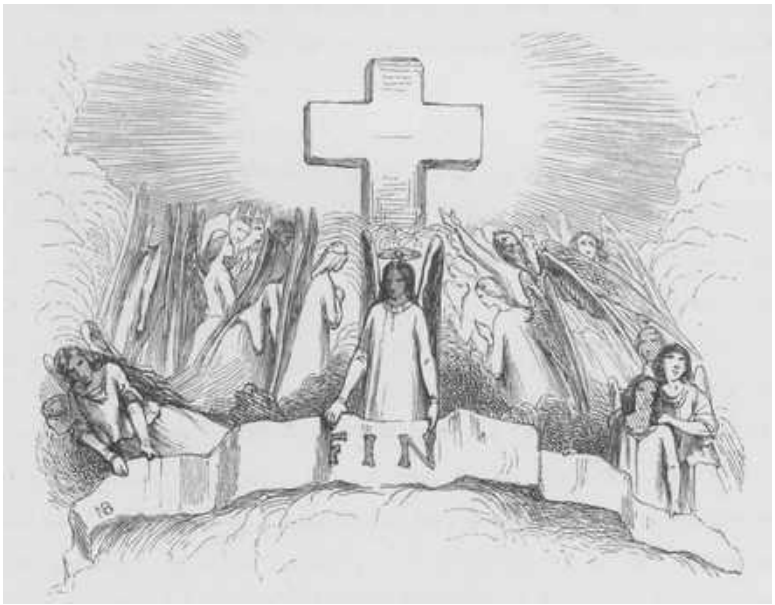
Cependant Émiren voit l'étendard royal couché sur la poussière. Le bras invincible de Godefroi a renversé le courageux Rimédon ; il disperse tous ceux que la mort n'atteint pas. Le général du calife ne veut point montrer de faiblesse en cet instant suprême ; il va chercher et il ne tarde pas à trouver un trépas glorieux d'une main qui doit illustrer sa chute : il pousse son coursier à la rencontre de Bouillon, qui lui semble l'adversaire le plus digne ; partout, sur son passage, il laisse des marques dernières de son désespoir et de sa vaillance. Avant de joindre le héros, il lui crie de loin : « Je viens mourir sous tes coups, mais je tâcherai du moins de t'entraîner avec moi dans la tombe. » Il dit, et au même instant tous deux se précipitent l'un sur l'autre. Le Franc a son bouclier traversé et il est blessé au bras gauche. Le Sarrasin est atteint à la joue. Étourdi, il chancelle ; au moment où il veut se redresser, Bouillon lui enfonce son épée dans le corps et il tombe mort.

De cette immense armée il ne reste plus que de faibles débris.

Le pieux général poursuit les vaincus, puis il s'arrête à la vue d'Altamore à pied, tout couvert de sang, qui se défend avec ses armes rompues et fracassées. Cent ennemis le pressent et le frappent à la fois : « Arrêtez, soldats ! s'écrie Bouillon. Prince, rends-moi tes armes, je suis Godefroi ! » Ce grand courage, qui n'avait jamais fléchi, cède à la puissance du nom dont l'éclatante renommée se répand de l'Éthiopie aux deux pôles : « Je me soumets, lui dit-il, j'honore ta vail-

lance. » À l'instant où il lui présente son épée, il ajoute : « La défaite d'Altamore accroîtra tes richesses en augmentant ta gloire. Une tendre épouse t'offrira pour ma rançon toutes ses pierreries, tout l'or de mes États. — Le Ciel, lui répond le pieux capitaine, ne me fit point un cœur avare. Conserve les trésors de l'Inde et de la Perse, je ne mets point un prix à la vie de mes ennemis. Je suis venu pour faire la guerre et non pour trafiquer des dépouilles de l'Asie. » Il dit, confie son prisonnier à ses gardes et continue de poursuivre les Infidèles qui cherchent, mais en vain, un refuge dans leurs retranchements. Ils n'y sont point à l'abri de la mort ; les Chrétiens y pénètrent et le carnage avec eux : le sang ruisselle d'une tente à l'autre. Partout règne le pillage, et de toutes parts ou voit les pompeux ornements de ces Barbares nager dans une mer de sang.

Ainsi, Godefroi est vainqueur ; et, aux clartés du jour qui luit encore, il guide ses soldats dans la Cité Sainte, dont il a brisé les fers. Les mains encore rougies du sang des Infidèles, il entre dans le temple avec ses guerriers, il y suspend ses armes, et, prosterné aux pieds du divin Sépulcre, il acquitte son vœu en adressant à l'Éternel des actions de grâces.



Ce livre numérique

a été édité par la

bibliothèque numérique romande

https://ebooks-bnr.com/

en octobre 2019.

— Élaboration :

Ont participé à l'élaboration de ce livre numérique : Jean-Louis, Françoise.

— Sources :

Ce livre numérique est réalisé principalement d'après : Tasso, Torquato (Le Tasse), *La Jérusalem délivrée, traduction nouvelle par M. V. Philipon de la Madelaine*, Paris, J. Mallet, 1841. D'autres éditions ont pu être consultées en vue de l'établissement du présent texte. La maquette de première page reprend le détail de *Jérusalem délivrée, Tancrède affronte Clorinde*, entre 1640 et 1645 de Paolo Domenico Finoglia (Palazzo Acquaviva, Conversano). Les illustrations dans le texte, provenant de notre édition de référence, sont de Baron et C. Nanteuil.

— Dispositions :

Ce livre numérique – basé sur un texte libre de droit – est à votre disposition. Vous pouvez l'utiliser librement, sans le modifier, mais vous ne pouvez en utiliser la partie d'édition spécifique (notes de la BNR, présentation éditeur, photos et maquettes, etc.) à des fins commerciales et professionnelles sans l'autorisation de la Biblio-

thèque numérique romande. Merci d'en indiquer la source en cas de reproduction. Tout lien vers notre site est bienvenu…

— Qualité :

Nous sommes des bénévoles, passionnés de littérature. Nous faisons de notre mieux mais cette édition peut toutefois être entachée d'erreurs et l'intégrité parfaite du texte par rapport à l'original n'est pas garantie. Nos moyens sont limités et **votre aide nous est indispensable ! Aidez-nous à réaliser ces livres et à les faire connaître…**

— Autres sites de livres numériques :

Plusieurs sites partagent un catalogue commun qui répertorie un ensemble d'ebooks et en donne le lien d'accès. Vous pouvez consulter ce catalogue à l'adresse : www.noslivres.net.